LIBRARY OF PRINCETON
MAY 4 1903
THEOLOGICAL SEMINARY.

Division BS648.
Section 5.G49
v.3

214

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES D'ISRAËL

III

LAUSANNE 1901. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie

J. GINDRAUX

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES D'ISRAËL

3

Esaïe et les prophètes de son époque.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.

AVANT-PROPOS

J'avais pensé à réunir en un volume les données messianiques de l'époque de la grande prophétie et de celle qui suit l'exil. A l'examen, j'ai dû renoncer à ce projet ; par la richesse de la matière, je me suis vu obligé de diviser celle-ci en deux parties. J'en offre aujourd'hui au lecteur la première, consacrée à Esaïe et aux prophètes se groupant autour de lui. De tout temps un intérêt particulier s'est attaché à ce nom d'Esaïe ; on verra combien cette attention est justifiée au point de vue messianique.

L'étude des prophéties gagne de nos jours en actualité. Les revendications sociales que nous entendons de toutes parts, la prédication nouvelle d'un christianisme social qui retentit avec éclat au sein même de l'Eglise ont tourné les yeux des croyants vers un avenir meilleur que le présent. La perspective évoquée est-elle un mirage ? Pas entièrement, croyons-nous. A notre avis, les prophètes

de l'Ancien Testament annoncent déjà une finale de l'histoire qui en sera le couronnement par ses bénédictions. De là l'opportunité qu'il peut y avoir à cette heure à parcourir leurs écrits, à les compulser.

Ceux qui poursuivront cette consultation, se convaincront, nous paraît-il, que les voyants ne se sont pas bornés à peindre une ère d'abondance et de paix. La connaissance de Dieu, de sa loi, saisie par le cœur, écrite dans les cœurs, la conversion des païens, leur union avec le peuple élu dans une même foi, la pratique de la justice, l'aspiration à la sainteté, tiennent autant de place dans les visions des prophètes que les améliorations matérielles. Le salut des âmes est pour les hommes inspirés d'Israël l'objet d'une constante préoccupation et d'une attente confiante.

Le Roi mystérieux en qui s'incarne ce salut, et dont la présence remplit l'Ancien Testament sera, nous dit Esaïe, un Roi plein d'équité, humilié, souffrant pour le péché, en même temps qu'un Roi de gloire. C'est bien déjà le Rédempteur que nous connaissons par l'Evangile.

A la clarté de la lumière divine, Jésus s'est approprié la plénitude de la conception des prophètes. Il en a ordonné les divers éléments plus ou moins juxtaposés jusqu'alors. Il a d'abord appelé l'attention sur son œuvre, sur sa personne, sur sa vie et sa mort. Il s'est offert comme un objet de foi à ses contemporains, aux âges futurs. Il insistait aussi conti-

nuellement sur le côté spirituel de ce règne de Dieu, prophétiquement entrevu à chaque instant dans les pages de l'Ancien Testament. Il définissait le rôle de la souffrance. Sa devise était : Par l'esprit, par le changement du cœur à des réalités visibles meilleures !

Mais il n'a pas présenté non plus comme une illusion les descriptions de gloire, de bonheur terrestre dont s'accompagne si souvent dans les livres sacrés, l'annonce du règne de Dieu.

Son point de vue, semble-t-il, était de considérer ces biens comme la conséquence lointaine, naturelle de la rénovation intérieure et individuelle à laquelle il convie en premier lieu, ou comme le résultat futur de nouvelles interventions providentielles.

Quoi qu'il en soit, on comprend que la lecture des prophéties, où Jésus s'est reconnu et dont il s'est inspiré tout en les dominant, puisse contribuer à éclairer la notion complexe du Royaume des cieux, dont l'importance grandit par l'appui qu'on croit trouver en elle pour les revendications sociales de notre temps.

Je serais heureux que quelque lumière sur ce sujet, en particulier sur la grande finale de l'histoire, objet de tant de rêves, pût jaillir de ces pages.

J. G.

CHAPITRE PREMIER

L'avènement de la grande prophétie.

L'évolution du prophétisme.

Il ne faudrait pas se figurer qu'avec la grande prophétie nous allons pénétrer dans un monde inconnu. En progrès sur les tableaux des premiers prophètes pour la largeur et la clarté des développements, pour la continuité dans l'élévation de la pensée, elle nous offre pourtant toujours les mêmes motifs. Pareillement les premiers prophètes ne se sont pas trouvés à nos yeux être les dépositaires et les représentants d'une pensée religieuse totalement ignorée jusqu'à eux en Israël.

S'il y a évolution dans le prophétisme, des petits aux grands prophètes, si l'apparition du prophétisme lui-même, tel qu'il se montre dans nos premiers prophètes, constitue une évolution dans l'histoire des Hébreux, cette évolution n'est nullement une création.

L'esprit moderne est épris de l'idée d'évolution, illustrée par Darwin. Il tend à expliquer uniquement par cette idée l'histoire générale de l'humanité et spécialement son histoire religieuse. Dans la

conception nouvelle de l'univers, tout s'opère lentement, le plus souvent par d'imperceptibles efforts. On ne compte pas avec le temps ; on se passe volontiers de Dieu, et l'on explique tout par des causes secondes. C'est la loi des choses qui organise les mondes et les fait succéder aux mondes dans l'infini de l'éternité. Le point de départ de l'histoire humaine est celle de l'animal dont nous serions les descendants. Le point de départ de la vie est la cellule, venue on ne sait d'où.

Entendre ainsi l'évolution, lui donner cette envergure, c'est lui accorder l'importance d'une véritable création, mais dépourvue d'un créateur, et l'on devine quelles perturbations une telle théorie générale entraîne dans les vues sur le christianisme.

Nous croyons, quant à nous, que l'évolution a sa place et son moment dans l'ordre des choses, mais nous sommes loin de la regarder comme aussi radicale dans ses effets, de l'envisager comme la loi universelle et suprême. Nous admettons que la loi suprême est la volonté de Dieu. C'est Dieu qui, pour nous, fixe, en sa souveraineté, de manière à glorifier sa charité, sa sainteté et sa justice, les limites du développement de l'homme, de celui des êtres et des choses. Il est la force personnelle cachée et toujours agissante derrière les choses visibles en jeu dans l'évolution. Il anime ces forces et les maintient. Il est l'auteur du point de départ de l'histoire humaine, et ce premier commencement ne saurait être

l'animalité pure. Il rompt parfois un enchaînement pour lui en substituer un autre. En un mot, sa liberté intervient constamment dans le mouvement universel.

Il est clair que la conception d'après laquelle l'homme ne serait qu'un animal supérieur, se dégageant avec peine et sans intervention divine de la bestialité, doit avoir de graves conséquences sur la manière d'envisager l'Evangile.

Non seulement le surnaturel disparaît, mais l'action de Dieu, s'il existe encore, est devenue nulle. L'Eternel s'efface au fond des cieux et des âges.

Il n'est nulle question d'une chute à laquelle attribuer le désordre épouvantable que nous constatons dans la nature et dans l'histoire. Si Dieu est, ce désordre semble lui incomber, car il a dû prévoir ce qui se passerait et il fait lui-même en quelque sorte du mal la condition du bien en appelant notre monde à l'existence, en ne travaillant pas à l'améliorer. La perfection de la charité divine est menacée. L'homme paraît avoir de justes raisons de se plaindre de l'Eternel.

L'incarnation, l'expiation, la résurrection n'ont point de place dans ce système. Il ne nous reste plus à voir en Jésus que la fleur de l'humanité, fleur admirable pour nous, mais qui sera probablement un jour dépassée et qui demeure sans action sur le sort des générations ayant vécu avant elle !

L'histoire des Hébreux subit à son tour sous l'influence de cette théorie une véritable déformation.

La loi de Moïse, envisagée autrefois comme le fondement du développement de la vie nationale juive, comme la base sur laquelle s'est élevé le prophétisme, n'en est plus que la suite. La pyramide est retournée et assise sur sa pointe. Ne faut-il pas qu'Israël ait commencé à la façon des autres peuples, qu'il ait débuté, tribu sémite, nomade, par l'ignorance et la sauvagerie ? Les reproches que les prophètes ont adressés à leurs contemporains sur leur penchant à l'idolâtrie prennent à ce point de vue une influence décisive. Ils seraient la preuve d'une inclination héréditaire gardée des premières idées religieuses de la race. Mais le penchant qui pousse ce peuple vers le paganisme ne s'expliquerait-il pas beaucoup plus simplement par l'instinct charnel qui est le fruit du péché, comme par le désir de sortir d'une position d'isolement parmi les nations ?

Dire que le prophétisme hébreu a débuté par la grossière divination que pratiquait chez les païens le sorcier, c'est soumettre le prophétisme à la fatalité d'une évolution semblable à celle dont parlent les naturalistes. Reuss, qui n'est pas suspect de conservatisme, qui d'ailleurs considère Moïse comme le premier révélateur de la vérité religieuse en Israël, croit que le prophétisme, au sens élevé du mot, a coexisté avec la divination [1]. Nous supposons avec ce savant que Moïse a eu des successeurs inconnus, héritiers de l'élévation de sa pensée.

Etrange tableau que celui qui est présenté aujour-

[1] La Bible. *Les prophètes*, I, page 7.

d'hui des origines de la littérature sacrée ! Il vaut la peine de le considérer d'un peu près.

Aux yeux de la critique avancée, Israël aurait, à tous égards, commencé comme les nations païennes. Son culte aurait été d'abord l'adoration des puissances de la nature. Nos premiers prophètes, un Amos, un Osée, seraient les représentants d'un mouvement d'idées tendant à conduire les Hébreux au monothéisme qui, par une sorte d'illusion involontaire, aurait été envisagé comme l'apanage de Moïse, des patriarches et même jusqu'à un certain point du premier couple humain. On constate chez les païens l'habitude de grandir le passé. C'est cette disposition à embellir les origines qui aurait inspiré les premiers narrateurs, dont les écrits, très postérieurs aux évènements racontés par eux, formèrent la Genèse, l'Exode, les autres livres du Pentateuque, comme c'est cette disposition qui aurait inspiré nos premiers prophètes.

Le malheur est que nos premiers prophètes ne se donnent pas comme des révélateurs. Ils supposent avant eux une culture religieuse. Et nous ne voyons pas plus de différence entre eux et l'époque de Samuel ou de David, par exemple, qu'entre eux et leurs successeurs, les grands prophètes. Les derniers n'apportent pas précisément quelque chose d'absolument nouveau, mais développent seulement les intuitions de leurs prédécesseurs, en particulier leurs intuitions spirituelles d'un règne de justice et de vérité.

En second lieu nos premiers prophètes sont unanimes à reprendre Israël, à l'accuser de déchéance. Et il faut bien reconnaître que l'opinion traditionnelle, d'après laquelle le monothéisme rigoureux apparaît avec Moïse, est la plus naturelle, la seule qui se dégage des textes à une première lecture ; celui pour qui l'évolution n'est pas le premier et le dernier mot des choses ne voudra pas prendre le contrepied des données scripturaires. Il verra dans les prophètes des successeurs de Moïse, qui transcrivent son enseignement, le développent, mais ne le créent pas.

L'évolution qui se marque dans la profondeur des intuitions des prophètes se marque d'abord aussi extérieurement au changement des horizons politiques. Le premier groupe de nos écrits prophétiques nous a paru, par la concision de ses oracles, avoir quelques rapports avec la nature de la prophétie messianique des Psaumes. Les auteurs de ces écrits se plaçaient du commencement du neuvième siècle avant Jésus-Christ au commencement du huitième, à une époque déjà troublée, mais où les ennemis redoutés par Israël furent surtout Edom, les Egyptiens, les Phéniciens, les Philistins, les Syriens. Abdias, Joël, Amos nous parlent de tous ces peuples qui se dressaient comme une menace sur l'horizon israélite. Osée et Jonas, les deux derniers prophètes du groupe, ont sans doute tourné nos yeux vers l'Assyrie, mais ces voyants ne vivent pas encore dans un temps où elle a remplacé, comme l'instrument

des châtiments de Dieu, les nations énumérées tout à l'heure.

C'est avec le second groupe de prophètes, celui auquel nous arrivons, et en tête duquel nous plaçons Michée, que les conquérants du nord, c'est-à-dire de l'Assyrie et même de la Chaldée, dont l'essor a été clairement prévu par Esaïe, sont devenus les arbitres de la destinée de Juda. Le royaume de Samarie croule sous les coups de l'Assyrie. La tristesse du présent s'est changée en angoisse pour les cœurs pieux, joignant à la clairvoyance de la foi celle du patriotisme. A ce moment aussi la prophétie fera entendre sur l'avenir messianique quelques-uns de ses plus beaux accents, avec Michée, Esaïe, Sophonie, les plus éminents du second groupe, lequel comprend encore Hababuk et Nahum. On voit que Michée sera notre introducteur dans la période de la grande prophétie messianique.

Michée.

Quelques détails d'abord sur la personne de ce prophète. Le nom de Michée, en hébreu *Mi-ka-jahou*, veut dire : « Qui est pareil à Jéhovah ? » Nous indiquons la signification de ce nom, parce que le voyant lui-même semble y faire allusion[1]. Michée était judéen, originaire du bourg de Morescheth, dans le voisinage du pays des Philistins. L'écrit de Michée est la transition naturelle entre ceux d'Osée

[1] Mich. 7 : 18.

et d'Esaïe, ces deux auteurs de l'âge classique du huitième siècle. D'abord, le style de Michée a la rapidité des mouvements de celui d'Osée. Ensuite Michée est le contemporain d'Osée, quoiqu'un peu plus jeune que ce dernier et commençant sa prédication plus tard. Nous présumons qu'il la prolongea aussi jusqu'après la mort d'Osée, pendant les premières années du règne d'Ezéchias. D'autre part, le style de Michée, sans avoir la grandeur et l'abondance des images de celui d'Esaïe, est riche en comparaisons ; sa phrase est travaillée. S'il débute après Esaïe, le grand prophète du règne d'Ezéchias, il ne nous conduit pas aussi avant dans le règne de ce dernier roi. Et c'est une raison de le placer avant Esaïe.

L'inscription placée en tête du livre nous enseigne que Michée prophétisa sous Jotham, Achaz et Ezéchias, rois de Juda. Jotham monte sur le trône en 758, alors qu'il succède comme régent à son père Ozias, enfermé dans la léproserie de Jérusalem. On place en 727 l'avènement d'Ezéchias, et celui de son successeur Manassé en 698. Mais le livre de Michée ne nous transportant pas au delà des premières années du règne d'Ezéchias, nous n'avons pas à faire franchir au prophète la fin du huitième siècle.

Jérémie cite un morceau de Michée annonçant la ruine de Jérusalem, comme ayant été prononcé sous Ezéchias [1]. Rien dans ce renseignement ne s'oppose à ce que nous envisagions d'autres fragments comme datant des règnes précédents.

[1] Jér. 26 : 18 ; cf. Mich. 3 : 9-12.

Quelle fut la situation du royaume de Juda sous Jotham, Achaz, Ezéchias ? Le règne de Jotham fut pour la prospérité la continuation de celui d'Ozias. Jotham battit les Ammonites, les soumit à un tribut, restaura le temple. Toutefois, il laissa subsister les hauts lieux. L'impiété fit dès lors de secrets progrès. Au reste, la prospérité avait encouragé le luxe, les habitudes de la violence. Le règne de Jotham est de courte durée : 16 ans. Son successeur Achaz favorise ouvertement l'idolâtrie. Il fait brûler l'un de ses fils en l'honneur de Moloch, établit dans le temple un autel construit sur le modèle de l'autel païen de Damas. Ayant hérité de son père une guerre contre Retsin, roi de Syrie et Pékach, roi d'Israël, il finit par se trouver assiégé dans Jérusalem. Au sein de cette calamité, au lieu d'écouter le prophète Esaïe, qui voulait l'amener à chercher l'Eternel, il appelle à son secours le roi païen Tiglath-Piléser et lui offre un honteux tribut. L'Assyrien lui accorda le secours demandé, prit Damas, mais fit peser un lourd vasselage sur le roi d'Israël. Cependant les Iduméens et les Philistins avaient profité de la faiblesse d'Achaz pour accomplir des incursions dans Juda et s'annexer des territoires. Le règne d'Achaz, terminé en 727, est donc un triste règne. Ezéchias enraya quelque temps la décadence. Avec l'aide d'Esaïe, ce roi pieux entreprit la réforme de son peuple. Mais la réforme ne réussit qu'à arrêter momentanément ou à voiler le progrès ininterrompu du mal. De même que Michée, Esaïe aura donc à multiplier les censures

contre le penchant à l'idolâtrie, l'oppression des riches, l'indignité des prêtres et des prophètes. La parole mentionnée déjà, prédisant la ruine de Jérusalem [1], et qui est citée par Jérémie [2], contribua vraisemblablement pour sa part à inspirer la réforme d'Ezéchias, soucieux d'éloigner la colère de l'Eternel. Il est dit dans le passage de Jérémie qu'Ezéchias implora l'Eternel et que l'Eternel se repentit du mal qu'il avait décidé de faire.

Les oracles messianiques de Michée ont, ainsi que ceux d'Esaïe, dont il est l'émule, une importance capitale. Les deux prophètes ont précisé dans la figure du descendant attendu de David un ou deux traits essentiels. Ils ont montré, en particulier, son caractère mystérieux et divin. Ils parlent l'un et l'autre aussi d'un exil à Babylone.

Nous remarquons dans Michée les jeux de mots affectionnés par Esaïe. L'allusion mentionnée [3] au sens du nom de Michée, que nous croyons probable, est l'un de ces traits que l'on rencontre dans les pages les plus sérieuses de quelques prophètes et que ne réprouvait point le goût ancien. Ils sont surtout nombreux, ces traits, au début du livre, du verset 10me au 15me.

Dans ce morceau vous lisez entre autres:

> Je me roule dans la poussière à Beth-Leaphra » (maison de poussière).
>
> . . . . . .
>
> L'habitante de Tsaanan (sortie) n'ose sortir.

[1] Mich. 3 : 9-12. — [2] Jér. 26 : 18. — [3] Mich. 7 : 18.

J'abrège. Il y a là une redondance destinée à rendre l'idée frappante. Michée, dont le style est plein d'énergie, emploie aussi à la fin de son livre un procédé d'un grand effet, celui d'un dialogue entre Dieu et Israël. Jéhovah a un procès avec son peuple et plaide contre lui devant les montagnes ; le peuple répond par une confession de ses péchés, la supplication, l'expression de sa confiance en la grâce de l'Eternel. Toute cette fin est d'une rare éloquence.

Le premier chapitre nous met en face de la ruine prochaine de Samarie. Le Seigneur, sorti de sa demeure, fait trembler les montagnes et parle ainsi :

Je ferai de Samarie un monceau de pierres dans les champs[1].

Le prophète a vu dans ce malheur un avertissement pour Jérusalem et Juda également menacés. Dans le chapitre deuxième, il cherchera la cause du châtiment ; il la trouvera dans les péchés des grands et des prophètes. Le chapitre se termine par un tableau du retour de l'exil, rappelant un passage analogue des premières pages du livre d'Osée[2]. Michée s'exprime ainsi :

Je te rassemblerai tout entier, ô Jacob !
Je rassemblerai les restes d'Israël,
Je les réunirai comme les brebis d'une bergerie,
Comme le troupeau dans son pâturage ;
Il y aura un grand bruit d'hommes.
Celui qui fera la brèche montera devant eux ;
Ils feront la brèche, franchiront la porte et en sortiront ;
Leur roi marchera devant eux,
Et l'Eternel sera à leur tête[3].

[1] Mich. 1 : 6. — [2] Osée 2 : 1, 2. — [3] Mich. 2 : 12, 13.

Israël est rassemblé tout entier. Cela suppose la fin du schisme, déjà prévue par les prédécesseurs de Michée. Jacob est comparé à un troupeau qui se presserait dans son bercail pour sortir. Le voilà qui s'élance, conduit par son bélier !.... Celui-ci ouvre le passage. Ainsi le peuple reviendra sous la direction de son roi, ayant à sa tête l'Eternel qui, au désert, marchait devant Israël dans la colonne de nuée. Le souvenir de la sortie d'Egypte inspire fréquemment les prophètes dans leurs descriptions du retour de la captivité.

Les termes employés font passer devant notre imagination une restauration plus importante que celle accomplie par Zorobabel. Ils nous transportent aux temps inaugurés par l'Evangile, aux jours de la vraie venue de l'Eternel, en la personne de Christ. Si celui-ci a déjà, pendant son ministère terrestre, rassemblé d'une manière spirituelle cette portion de Jacob qui est le meilleur reste d'Israël, il procédera une seconde fois et avec plus d'éclat à cette œuvre bénie, à l'aurore du millénaire. C'est alors qu'il deviendra vraiment le berger de l'ensemble du peuple juif sorti de son endurcissement et revenu à Dieu.

Le chapitre 3me contient de nouveaux reproches contre les chefs du peuple et énumère leurs crimes. C'est ensuite de leurs fautes que Jérusalem subira une totale destruction :

> C'est pourquoi, à cause de vous,
> Sion sera labourée comme un champ,
> Jérusalem deviendra un monceau de pierres,

Et la montagne du temple une sommité couverte de bois [1].

La terrible menace, on le sait, a été citée par Jérémie [2]. Elle est suivie immédiatement dans Michée des promesses formant la partie essentielle pour nous du livre de ce voyant, et remplissant les chapitres 4me et 5me de son écrit. La première de ces promesses nous peint la splendeur de Sion devenue la capitale des nations. A peine nous avait-on montré Jérusalem dévastée, qu'on nous la fait donc voir trônant dans la gloire. Vous saisissez sur le fait, dans ce contraste, l'application de la grande loi : par l'humiliation à l'élévation. Vous pressentez aussi la nature de cette volonté dernière de Dieu, secret des événements, qui ne garde point à toujours sa colère et se plaît dans l'amour et la bénédiction plus que dans la condamnation :

Il arrivera, dans la suite des temps,
Que la montagne de la maison de l'Eternel
Sera fondée sur le sommet des montagnes,
Qu'elle s'élèvera par dessus les collines,
Et les peuples y afflueront.
Des nations s'y rendront en foule et diront :
Venez, et montons à la montagne de l'Eternel,
A la maison du Dieu de Jacob.
Afin qu'il nous enseigne ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers.
Car de Sion sortira la loi,
Et de Jérusalem la parole de l'Eternel.
Il sera le juge d'un grand nombre de peuples,
L'arbitre de nations puissantes, lointaines.
De leurs glaives ils forgeront des hoyaux,

[1] Mich. 3 : 12. — [2] Jér. 26 : 18.

Et de leurs lances des serpes ;
Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
Et l'on n'apprendra plus la guerre.
Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier,
Et il n'y aura personne pour les troubler ;
Car la bouche de l'Eternel des armées a parlé.
Tandis que tous les peuples marchent, chacun au nom de son dieu,
Nous marcherons, nous, au nom de l'Eternel, notre Dieu,
A toujours et à perpétuité[1].

Cette description se retrouve mot à mot au commencement du livre d'Esaïe, sauf un ou deux traits[2]. Les prophètes ont souvent inséré des paroles d'autres prophétes, pour appuyer leur prédication. Dans le cas particulier, s'il y avait emprunt ce serait de la part d'Esaïe. Le passage, dans Michée, est en effet bien plus dans le mouvement général de la pensée. Les mots de Michée :

La bouche de l'Eternel a parlé

ont accrédité la supposition d'après laquelle les deux prophètes auraient intercalé une prophétie plus ancienne, connue des contemporains, mais dont l'auteur est ignoré de nous.

Le tableau est fort grandiose. Jérusalem est représentée comme vue de tous les lieux de la terre. Les nations s'invitent à monter dans cette cité dont l'éclat frappe leurs yeux. Qu'y vont-elles chercher ? La connaissance de l'Eternel. Cette élévation de Sion était certainement une image de la gloire spirituelle

[1] Mich. 4 : 1-5. — [2] Esaïe 2 : 2-4.

qui entoure Jérusalem dans les imaginations chrétiennes, depuis la prédication de l'Evangile.

La fin de la prophétie, les épées changées en hoyaux, est la contre-partie exacte de l'enseignement de Joël, lorsque celui-ci a fait voir les peuples se préparant au grand assaut contre le peuple de Dieu, et transformant leurs hoyaux en épées[1]. Peut-être le passage de Joël a-t-il inspiré celui de Michée. Un état de prospérité et de paix est destiné à devenir le lot de la terre. Israël reconnaîtra alors qu'il sert le vrai Dieu et voudra lui appartenir à toujours.

La figure du Messie n'est pas même indiquée dans ces lignes. Nous sommes toutefois en présence de son règne. La grandeur de Jérusalem, la conversion des païens, l'établissement d'une ère de paix et d'abondance, ces caractères si magistralement décrits sont les traits habituels et déjà vus de l'empire de l'Oint de l'Eternel. Disons que nous n'avions pas eu jusqu'ici à signaler, au milieu des discours des prophètes, une annonce aussi éclatante de l'entrée des païens dans l'alliance de Dieu.

L'image plaçant Jérusalem sur une montagne qui domine toutes les montagnes de la terre, ne saurait, il va sans dire, être prise dans sa signification littérale. Même les partisans de l'interprétation littérale à outrance sont obligés d'admettre en certains cas un pur symbolisme. Sans celui-ci, parfois le sens n'est plus intelligible. En échange, il y a erreur au moins égale, croyons-nous, à tout spiritualiser dans

[1] Joël 3 : 10.

les prophéties, ainsi que le veut Calvin. Les biens temporels, par exemple, ne sont pas pour nous une pure figure des biens éternels, ni Jérusalem un simple type de l'Eglise. A la vérité, les premiers deviennent aisément pour l'esprit une image des seconds, et Jérusalem nous parle de l'Eglise. Mais, quand les premiers sont annoncés, nous tenons qu'il faut les attendre tels qu'ils ont été promis, et que Jérusalem est d'abord Jérusalem, au sens propre du nom.

Nous pouvons regretter l'absence d'une règle claire qui indique quand il est bon d'allégoriser la prophétie et quand il est bon de l'entendre à la lettre. Malheureusement cette règle, on l'a bien vu déjà, n'existe pas. Toutefois il me paraît que, si Dieu n'a pas voulu rendre la tâche fort aisée pour ceux qui se refusent à l'effort du discernement, il n'a pourtant pas laissé sans lumières dans cette question d'interprétation ceux qui cherchent. L'événement déjà accompli, en tout ou en partie, les paroles de Jésus, des apôtres, l'extrême insistance des prophètes sur certains points sont autant de signes révélateurs. Et nous estimons que ces clartés concordent pour suggérer un rétablissement des Juifs dans leur pays.

Reconnaissons que le rétablissement d'Israël ne saurait guère se produire sans celui de la capitale. Or les prophètes ne se lassent pas de prédire aussi bien le premier que le second. Tant d'affirmations n'auraient-elles pour objet qu'un symbole ? S'il n'y

avait là qu'une image de la fondation de l'Eglise, nouveau peuple de Dieu, nouvelle Jérusalem, convenons que les prophètes n'ont guère laissé deviner, à la constance et à la simplicité de leur langage, qu'ils nous offrent un pur emblème. Convenons qu'ils sont demeurés eux-mêmes dans l'ignorance du sens de leurs discours, bien plus, qu'ils se sont trompés sur la signification de ceux-ci. Car on sent leur patriotisme vivement intéressé à leurs espérances. Leur âme vibre, quand ils exposent celles-ci. Mais ceux qui croient à des prophéties, admettent-ils une aussi longue, une aussi colossale méprise? Rappelons que Dieu avait assuré la possession de la terre promise à Abraham et à sa postérité pour toujours. Et nous ne serons pas étonné d'entendre Paul nous dire, comme s'il s'agissait d'un rétablissement de la nation : « Tout Israël sera sauvé[1] ! » de voir l'Apocalypse, dans la vision du petit livre qui concerne le peuple juif[2], montrer les Juifs rentrés incrédules dans leur pays, dans Jérusalem, se tournant vers la vérité. Quand les apôtres demandent à Jésus : « Est-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ? » Jésus ne nie pas le rétablissement, il répond : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps....[3] » Il avait dit : « Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis[4], » ce qui suppose que l'assujettissement de Sion aux nations aura une fin. Ces allu-

[1] Rom. 11 : 26. — [2] Apoc. 11 : 1-13. — [3] Actes 1 : 6-7. — [4] Luc 21 : 24.

sions à une restauration matérielle ont d'autant plus de portée que Jésus, on le sait, a été le prédicateur du Royaume et qu'il a su montrer celui-ci sous l'aspect spirituel qui, au début, devait être le sien [1]. La prophétie de l'avenir messianique nous invitera donc, semble-t-il, par son unanimité, comme par l'attitude de Christ, à attendre une restauration matérielle de Jérusalem, en même temps qu'elle dirigera nos regards vers le rétablissement d'Israël dans la terre de ses pères. Ce n'est pas seulement le Nouveau Testament qui paraîtra donner raison à cet espoir, c'est un fait actuel, que nous signalerons sans retard.

Si notre époque peut découvrir les signes avant-coureurs de l'établissement plein et définitif du règne messianique sur la terre dans le progrès des missions, dans des propositions de désarmement et d'arbitrage, auxquelles on semble donner quelque suite, dans la fondation d'une ligue contre la guerre, ne faut-il pas chercher un symptôme de même nature dans le mouvement entraînant les Juifs vers leur patrie ? Jérusalem, nous dit-on, est déjà presque une ville juive ; on y compte, suivant un récent écrivain, dont l'évaluation nous paraît passablement élevée, une soixantaine de mille Juifs. Les Juifs rentrent dans la Terre sainte par petits paquets. Et l'apparition du *sionisme* vient donner conscience à l'Europe de l'impulsion à laquelle obéit actuellement la race d'Abraham. Certes, il ne faut pas exagérer

[1] Luc 17 : 21.

l'importance de ce mouvement, mais il ne serait pas moins d'un esprit superficiel d'en méconnaître la réalité et la profondeur, à une époque qui a vu naître le mouvement des nationalités. Voilà le fait dont nous parlions. Loin de tendre à le diminuer, les haines de l'antisémitisme ne pourront que l'aggraver. Ce n'est pas là une preuve décisive, sans doute ; mais cet entraînement invite à donner une portée matérielle aux prophéties sur la restauration de Sion et le rétablissement d'Israël. Ainsi se marque de nos jours, et par plus d'un pronostic, l'approche de la grande crise qui précédera le temps de la bénédiction.

La puissance conquise sur la nature par la science ne serait-elle pas aussi le commencement d'un accomplissement ? Les prodiges annoncés pour les derniers jours ne sont-ils pas pour une part en voie de se réaliser par les inventions de la science ? Car il en est de bienfaisants parmi ceux qui sont prédits, comme il en est de terribles. D'un autre côté, les séductions de l'orgueil, du mensonge ne rassemblent-elles pas déjà, pour les dernières luttes, cette armée de la rébellion contre Dieu, qui aura un instant le dessus avant la finale de grâce de l'histoire humaine?

Une chose est singulière : les progrès du socialisme à notre époque. Tout n'est certes pas injustice dans cette revendication du droit au bien-être étendu à tous, qui constitue proprement le socialisme comme philosophie. Au fond de cette

attente qui caractérise le temps où nous vivons, est un sentiment vrai des destinées normales de l'humanité. L'erreur est d'oublier le formidable obstacle que leur oppose le péché, de vouloir parvenir à une période de bonheur sans cette régénération, cette conversion des cœurs et cette effusion de l'Esprit, promises par la prophétie, mais posées aussi par elles comme la condition d'un état final de sécurité terrestre, de vouloir, en un mot, devancer les temps marqués par la Providence.

Quoiqu'il en soit, c'est seulement à la suite d'une crise douloureuse qu'Israël se relèvera. Dans les vers suivants, il apparaît maltraité par l'exil :

> En ce jour-là, dit l'Eternel, je recueillerai les boiteux,
> Je rassemblerai ceux qui étaient chassés,
> Ceux que j'avais maltraités.
> Des boiteux, je ferai un reste,
> De ceux qui étaient chassés une nation puissante ;
> Et l'Eternel règnera sur eux, à la montagne de Sion,
> Dès lors et pour toujours.
> Et toi, tour du troupeau, colline de la fille de Sion,
> A toi viendra, à toi arrivera l'ancienne domination,
> Le royaume de la fille de Jérusalem [1].

Pas plus que nous ne saurions trouver une réalisation complète des tableaux prophétiques de la restauration dans le rétablissement d'Israël après la captivité de Babylone, de même nous ne saurions voir uniquement dans l'exil dont il s'agit ici l'exil à Babylone.

Lorsqu'Israël a été comparé par Michée à un

[1] Mich. 4 : 6-8.

troupeau dont le bélier marche devant les brebis, il était déjà question des restes d'Israël [1], comme il est question dans notre texte d'un reste. Supposez que le cœur naturel inspirât nos écrivains sacrés, ne croyez-vous pas qu'ils se borneraient à parler de félicité et de grandeur, sans mettre en avant cette purification par la douleur qui est, selon eux, la condition du relèvement?

Loin, d'ailleurs, qu'il y ait contradiction entre les deux états fixant, tour à tour, dans les écrits des prophètes notre attention : état de misère et état de gloire, ces deux positions se relient facilement l'une à l'autre. Il s'agit de mettre la douleur la première. Elle est l'antécédent voulu par la justice pour préparer le terme glorieux. On voit ce qu'il faut penser de ces théoriciens modernes, pour lesquels le progrès doit s'opérer d'une manière continue, sans intervalles d'angoisse. L'utopie est utopie, parce qu'elle développe seulement une part de la prophétie : elle oublie le péché et ses conséquences nécessaires.

Ce qui distingue le passage actuel du passage parallèle du chapitre 2me, où était développée la même image d'un troupeau, c'est que là nous avions devant nous le départ d'un troupeau pressé de franchir son enclos, tandis qu'ici nous assistons au retour. C'est encore que, dans le premier passage, les souffrances du troupeau n'étaient pas même mentionnées, tandis qu'ici elles attirent l'attention. La

[1] Mich. 2 : 12.

tour est la légère construction élevée dans les pâturages, d'où les gardiens surveillaient leurs moutons et leurs chèvres. Ce nom de tour du troupeau est un synonyme de celui de montagne de Sion. Sion est la bergerie où Israël reviendra, a voulu dire le prophète.

De cette perspective vers l'avenir, le regard de Michée se reporte sur des événements plus rapprochés. La méditation prophétique est souvent mue par un rythme qui la conduit du présent à l'avenir, et de l'avenir au présent. Dans des vers que nous résumerons sans les citer, Michée se lamente sur la captivité qui va survenir. Il nomme en ces termes Babylone :

> Et tu iras jusqu'à Babylone,
> Là tu seras délivrée [1].

Des critiques ont dit que, Babylone étant plus près de Jérusalem que Ninive, il était naturel que Michée et Esaïe la mentionnassent. Babylone ne serait de la sorte qu'une personnification de l'Assyrie. Les événements politiques attiraient déjà suffisamment, nous en convenons, l'attention sur Babylone. Les princes babyloniens avaient eu de nombreux démêlés avec ceux de Ninive. Plus d'une fois même ils proclamèrent leur indépendance. Si la tradition classique n'a pas créé un roman en nous racontant l'histoire de Sardanapale, Ninive aurait été prise un demi-siècle auparavant par le Babylonien Bélésis,

[1] Mich. 4 : 10.

aidé du Mède Arbace. En admettant que ce récit soit une fable, la création de la fable servirait encore à montrer l'importance de Babylone dans le passé. Et nous confessons que le nom de Babylone pouvait se présenter à l'esprit comme celui d'une des principales cités de l'Assyrie. Reste à savoir si Esaïe et Michée en ont parlé dans ce sens.

Nous sommes persuadé que non. Nous croyons, sur ce point, comme sur d'autres, à leur lecture des secrets de l'avenir. Nul « peut-être » dans leurs déclarations, mais des prévisions très positives. Aussi voyons-nous dans cette prédiction, réalisée à la lettre par les événements, une suggestion de l'Esprit.

La prédiction de la captivité à Babylone se termine par la peinture d'une lutte où les païens auront le dessous :

> Fille de Sion, lève-toi et foule !
> Je te ferai une corne de fer et des ongles d'airain,
> Et tu broieras des peuples nombreux ;
> Tu consacreras leurs biens à l'Eternel,
> Leurs richesses au Seigneur de toute la terre [1].

La prévision d'une victoire écrasante de Jérusalem a de quoi surprendre après ce qui précède. La transportation d'Israël ne suppose-t-elle pas au contraire le triomphe du paganisme ? Evidemment l'événement décrit a trait à d'autres luttes qu'à la lutte prochaine avec Babylone. C'est la revanche suprême d'Israël qu'on nous montre. Nous sommes conduits dans les derniers jours de l'histoire hu-

[1] Mich. 4 : 13.

maine. Alors, si nous en croyons l'Apocalypse, après le commencement du relèvement du peuple de Dieu, qui aura cessé d'être foulé, d'être livré à cet abaissement dont l'exil n'était qu'une image, les nations tenteront un formidable assaut contre Jérusalem. Ce sera la guerre de l'Antéchrist. Mais l'ennemi sera repoussé, et l'ère de bénédictions se lèvera dans toute sa splendeur, pour durer longtemps, l'espace d'un millénaire, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolte fomentée par Gog et Magog et également avortée, mette fin à l'histoire du monde. L'assaut décrit par Michée est probablement le premier, celui de l'Antéchrist. N'est-il pas parlé de l'usage que les vainqueurs feront des dépouilles des vaincus ? Les premiers mots du morceau par conséquent ne laissent-ils pas pressentir une époque de gloire terrestre ?

Déjà Abdias, on s'en souvient, avait dit :

Toutes les nations boiront sans cesse [1].

Déjà Joël avait longuement décrit la même journée de l'Eternel contre les nations [2]. Esaïe en reparlera [3]. Zacharie aussi [4]. Ezéchiel peindra surtout la revanche sur Gog et Magog [5]. Nous serions incomplet, si nous ne disions que des psaumes ont mentionné également les grandes luttes des nations et de Jérusalem restaurée, qui seront au nombre de deux et auront lieu l'une au commencement du relèvement

[1] Abd. vers 16. — [2] Joël 3 : 9-16. — [3] Esaïe 66 : 15 et suivants. — [4] Zach. 12. — [5] Ezéch. 38.

de Jérusalem, l'autre à la fin de la période de son éclat. Mentionnons à ce propos les psaumes 21 et 110.

En étudiant naguère le psaume 2, qui parle aussi de révolte, nous avons déjà indiqué les grandes lignes de l'avenir messianique, tel qu'il apparaît dans l'Ancien Testament. On nous permettra de retracer encore une fois la suite de perspectives ouvertesdevant nous par la prophétie, avec un peu plus de détail et en profitant des lumières du Nouveau Testament.

Les scènes principales de la conclusion de l'histoire humaine, rapprochées à la lumière des données du Nouveau Testament et des commencements de l'Eglise, nous fournissent l'ensemble suivant. Après la réalisation des prédictions ayant pour objet la vie terrestre de Jésus, sa naissance, ses souffrances, son relèvement, sa prédication, se place la fondation, surtout spirituelle, du royaume de Dieu et son établissement dans les cœurs, parmi les nations, résultat de l'obéissance des disciples à la parole du Maître : « Allez et instruisez toutes les nations[1]. » C'est le temps où nous sommes encore, le temps des gentils ou de la formation de l'Eglise parmi eux, prévu par Paul à la fin du onzième des Romains, mais aussi le temps de l'endurcissement d'Israël, pendant lequel Jérusalem, d'après Jésus lui-même, est foulée aux pieds par les nations et le royaume est donné à une autre nation qui en rendra le fruit[2].

[1] Mat. 28 : 19. — [2] Luc 21 : 24 ; Matt. 21 : 43 ; cf. Rom. 11 : 25.

Cet état d'humiliation du peuple élu est suivi de son relèvement matériel, puis de sa conversion, à la suite d'un nouveau jugement sur la Palestine et sa capitale[1]. Avant la conversion d'Israël ont eu lieu : l'apparition de l'homme de péché ; l'assaut des nations contre Israël, résultat d'une apostasie de leur part ; leur défaite par l'intervention du Seigneur et du jour de sa colère, qui sévit contre elles après avoir sévi contre Israël ; la glorification de l'Eglise et la résurrection des martyrs, qui se placent sans doute avant le jour de la colère. L'avènement éclatant du règne de Christ sur la terre clôt cette lutte[2].

Cet avènement a ainsi plusieurs phases. Dans la première phase préliminaire s'opère ce que nous avons appelé la glorification de l'Eglise, soit l'enlèvement au ciel, sans doute mystérieusement et secrètement accompli, de l'Eglise ou d'une partie, de la portion la plus sainte de l'Eglise, et la résurrection, secrète aussi, accomplie dans les sphères invisibles, des martyrs, des saints. Christ poursuit son règne en abaissant[3] les adversaires d'Israël et en instituant une sainte alliance de tous les peuples[4]. Si le péché et la mort existent encore, l'esprit des ténèbres est cependant lié pour un temps, pour le millénaire. Puis survient la dernière révolte châtiée par le feu du ciel[5], après quoi le rideau se tire sur l'histoire du monde actuel, qui est achevée[6].

Un brillant écrivain chrétien, M. Wilfred Monod,

[1] Apoc. 11 : 1-13. — [2] 2 Thes. 2 : 5-12. — [3] Apoc. 19 : 11-21. — [4] Apoc. 20 : 1-6. — [5] Apoc. 20 : 7-10. — [6] Apoc. 20 : 11-15.

dans un livre récent: *l'Espérance chrétienne*, a proposé de supprimer absolument le millénaire au terme de cet ensemble, à cause des exagérations des chiliastes ou adeptes exaltés de l'attente d'un règne de Christ sur la terre, par la raison que le seul point d'appui de l'espérance millénaire serait l'Apocalypse. Il dit encore que le millénaire suppose une apparition de Christ pour détruire l'Antéchrist, inaugurer l'ère nouvelle, et une seconde apparition pour juger le monde et punir la dernière révolte, soit deux *parousies*, si l'on ne veut pas faire rester à demeure Christ sur la terre depuis la destruction de l'Antéchrist. Comme cette demeure, royauté visible, d'un éclat vainqueur, ne permettrait guère de s'attendre à la suprême révolte qui termine le millénaire et qui est la dernière tentative de l'esprit mauvais, que d'autre part cette révolte suivant le millénaire est formellement annoncée [1], ainsi que nous l'avons vu, le séjour permanent de Christ glorifié sur la terre pendant la période de bénédiction promise n'est guère admis.

Il est donc bien dans l'esprit de la doctrine traditionnelle, lorsqu'elle veut préciser les contours du millénaire, d'arriver à poser deux *parousies*. En échange, l'hypothèse préconisée par l'auteur moderne nous montre la grande lutte de l'Antéchrist aboutissant immédiatement au jugement et à la résurrection. Elle supprime le millénaire, mais pour en verser le contenu dans le monde à venir, sur une

[1] Apoc. 20 : 7-10.

terre transfigurée, et cherche dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre la réalisation des prophéties d'une époque de gloire et de bonheur.

Que dirons-nous de cette théorie? Elle a un aspect simpliste qui séduit au premier abord. On peut se demander néanmoins si elle ne soulève pas des objections plus graves que l'hypothèse à laquelle elle s'oppose. Dans cette supposition, le changement des cieux et de la terre si souvent annoncé se réduit à une catastrophe cosmique n'amenant pas leur destruction. Voyez-vous aussi les nationalités, soit une différence entre Israël et les autres peuples se perpétuant dans le monde à venir? C'est pourtant cet élément, qui tient l'une des plus grandes places dans la prophétie de l'établissement du royaume de Dieu sur la terre, que l'on aboutit à sauvegarder. Je sais bien que l'Apocalypse[1] dans sa peinture de la Jérusalem, de la nouvelle terre où elle transporte évidemment dans le monde à venir, distingue encore entre les nations et Israël. De même, elle nous parle de rois apportant des présents à Jérusalem. Tout le chapitre de l'Apocalypse auquel nous songeons est plein de traits empruntés à Esaïe. Mais le symbolisme de l'ensemble de la peinture est si apparent que nous nous garderions de conclure à une persistance des nationalités par delà la mort et le jugement dernier. Le mot de Jésus[2]: « ils seront comme les anges, » trouve là son application. Et ce mot nous élève au-dessus de la chair, de la famille, de la race.

[1] Apoc. 21 : 24. — [2] Luc 20 : 36.

On peut se demander encore si, comme l'opinion nouvelle le prétend, les deux *parousies* font double emploi. Pour ma part, je ne le pense point. L'une est rapide, fugitive, a pour effet de transformer notre monde sans le transfigurer. Car la première résurrection, qui est celle des martyrs, peut s'opérer d'une manière invisible ; la mort et le péché sont seulement atténués dans la conception inspirée par le tableau de l'Apocalypse. La seconde *parousie* est durable ; c'est elle qui finit l'histoire du temps et commence l'éternité. Elle nous pourvoit de nouveaux corps, nous délivre du contact avec le mal, crée une nature nouvelle ! L'une est la préparation, l'autre la consommation.

A supposer que l'on reculât devant les deux *parousies*, dont l'une n'est qu'une visite, serait-il difficile d'admettre que la destruction de l'Antéchrist aura lieu par quelque phénomène extraordinaire et terrifiant, lequel remplacerait une venue immédiate et personnelle de Jésus ? L'apôtre des gentils, dans la seconde aux Thessaloniciens, voit Jésus anéantissant le méchant par le souffle de sa bouche et l'éclat de son avènement. « Et alors paraîtra l'impie que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement[1]. » Est-ce que cela indique nécessairement une présence personnelle ? Quand Jésus parle du signe du Fils de l'homme, devant lequel se lamenteront les tribus de la terre, y a-t-il obligation logique d'identifier le

[1] 2 Thes. 2 : 8 ; cf. Mat. 24 : 30.

signe avec la descente de la personne ? Le signe ne désigne-t-il pas plutôt l'appareil dont se fera précéder, peut-être longtemps à l'avance, la personne, bref, quelque manifestation éblouissante et écrasante pour les yeux de la chair ? Et la manifestation, œuvre du Christ glorifié, demeuré dans les cieux, n'aura-t-elle pas pu être appelée, dans la langue un peu flottante de l'Eglise, une visite, une venue, un avènement ?

Quant à moi, je me représente très bien un avènement inauguré par un coup de théâtre, si j'ose employer cette expression, par un coup de force venu du ciel, et établissant, en attendant la transformation postérieure des cieux et de la terre, un règne transitoire, non pas seulement saint, mais glorieux, qui serait comme la prophétie visible des splendeurs de l'éternité. Lumière incomplète encore ! Soit. Aube blanchissante ! Pourquoi pas ?

Christ serait plus présent qu'aujourd'hui, quoique ne s'étant pas montré lui-même. Les bénédictions spirituelles et temporelles afflueraient sur tous les peuples, au milieu desquels Israël brillerait au premier rang et verrait l'accomplissement des promesses qui lui sont faites. Dira-t-on que le millénaire sans retour visible de Christ sur la terre n'est plus le millénaire ? C'est le triomphe de l'Eglise pourtant, de l'Eglise délivrée, pendant une époque, de toute opposition, de l'Eglise, en partie transfigurée et transportée dans les lieux célestes, en partie demeurée ici-bas et pouvant y fleurir, y fructifier en

liberté. Par le triomphe de l'Eglise, nous avons déjà le triomphe de Christ.

On voit que l'objection tirée des deux *parousies* ne nous arrête pas. La première *parousie* s'atténue facilement en devenant fugitive, ou même se supprime complètement sous sa forme personnelle, sans que le millénaire soit diminué.

Je ne connais pas de passage à invoquer contre l'une ou l'autre des deux inaugurations du millénaire que je viens d'indiquer comme possibles.

La seconde de Pierre parle de l'avènement de Christ, lors de la fin du monde, de la journée du Seigneur qui consumera les cieux et la terre[1]. Qu'est-ce que cela prouve contre une première manifestation antérieure, ouvrant un véritable règne du Sauveur sur notre planète actuelle? Rien. Dans la seconde aux Thessaloniciens, Paul avait dit d'abord : « Le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus. Ils auront pour châtiment une ruine éternelle, loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa force, lorsqu'il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans les saints et admiré dans tous ceux qui auront cru[2]. » Rien ne nous contraint, sans doute, à penser qu'il soit question, dans cette description, de l'intervention du Seigneur contre l'Antéchrist. Ceux pour lesquels il y a deux *parousies*

[1] 2 Pier. 3 : 8-13. — [2] 2 Thes. 1 : 6-10.

entendent plutôt cette annonce de l'apparition pour le jugement dernier, à la fin du monde. Mais, s'il leur était prouvé, en dépit de la première impression laissée par ce texte, qu'il est bien question du jugement contre l'Antéchrist, ils auraient la ressource de parler ou d'une apparition fugitive ou d'un acte tenant lieu de l'apparition, en insistant sur la flamme de feu. Venons-en à un autre texte :

Dans la première aux Thessaloniciens, Paul montre le Seigneur descendant du ciel, à la voix d'un archange. Auparavant, ressuscitent ceux qui sont morts en lui, après quoi les vivants vont à sa rencontre dans les airs [1]. Ce passage paraît s'appliquer à la *parousie* précédant le millénaire, si l'on en admet une, même au simple signe que nous avons supposé. En ce cas, il s'agit évidemment de la résurrection des martyrs [2], soit de la première résurrection annoncée pour le millénaire par l'Apocalypse. Et l'enlèvement des croyants auprès du Seigneur, à sa rencontre, pour être toujours avec lui, si l'on admet sa venue personnelle, n'impliquerait en aucune façon non plus un durable séjour de Christ et de ses élus en ce monde. Vous les imaginez allant au devant de Christ qui s'approche, remontant avec lui, si, après être apparu, il s'éloigne encore pour

[1] 1 Thes. 4 : 13-17.

[2] On a entendu aussi la résurrection dont il s'agit ici, de la résurrection finale et appliqué l'enlèvement dont il est question à la dernière génération humaine. Mais nous croyons qu'il convient, puisqu'il est question de morts en Christ, de mettre le passage en rapport avec la première résurrection de l'Apocalypse. (Apoc. 10 : 4.)

un temps. Vous les imaginez avec la même facilité, si l'apparition du Seigneur n'est pas personnelle, rejoignant Christ dans le monde invisible, d'où il présiderait par un coup d'éclat à l'inauguration du millénaire. Christ, dans cette dernière supposition, serait représenté comme descendant, mais seulement représenté, par métaphore, à cause du signe. L'acte serait figuré. Christ serait censé s'approcher, mais ne viendrait pas ici-bas personnellement. Il y a une allusion au signe dans le verset 51 du chapitre 15 de la première aux Corinthiens, où il est question de changement, de transfiguration ou d'enlèvement pour les croyants : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés... à la dernière trompette. »

Dans un autre lieu du même chapitre, Paul a mentionné un règne de Christ destiné à détruire les puissances hostiles et pendant lequel subsistera la mort. Il appelle avènement de Christ le commencement de ce règne et il s'agit dans cet avènement de la première *parousie* ou du signe qui la remplace. Voici du reste ce passage : « ... tous revivront en Christ, mais chacun en son rang, Christ comme prémices, puis ceux qui sont de Christ, lors de son avènement. Ensuite viendra la fin, quand il remettra le Royaume à celui qui est Dieu et Père, après avoir détruit toute domination, toute autorité et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort[1]. » La fin est

[1] 1 Cor. 15 : 23-28.

ici distinguée par le mot « ensuite. » Entre deux se place le règne, la conquête lente des puissances hostiles. En vérité, tout cela est d'accord avec les traits du millénaire dans l'Apocalypse. Jésus a promis une élévation des apôtres sur douze trônes, d'où ils jugeront les douze tribus d'Israël[1]. N'est-ce pas la royauté réservée, par le millénaire de l'Apocalypse, aux martyrs ressuscités. Jésus semble, d'ailleurs, dans son grand discours sur les scènes finales et dans plusieurs paraboles, à côté de son apparition pour le jugement, en admettre une dans laquelle il appellera à lui ses élus, comme pour se joindre à un invisible cortège et à un invisible règne[2]. Lui-même annoncerait la manifestation, *parousie* personnelle ou signe, début d'un règne terrestre marqué par la résurrection des martyrs, mais aussi par l'enlèvement, la transfiguration d'une partie de l'Eglise.

Au surplus, les prophéties de l'Ancien Testament trouvent leur place dans la conception d'un état intermédiaire précédant la gloire des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Le lecteur s'en convaincra, s'il nous suit jusqu'au bout dans nos études.

N'y a-t-il pas, c'est notre dernier mot, — que l'on croie à une apparition fugitive de Christ à l'entrée du millénaire ou à un pur signe, — n'y a-t-il pas une intéressante correspondance entre cet état intermédiaire et celui par lequel Christ est passé entre

[1] Mat. 19 : 28 ; cf. Apoc. 20 : 4.

[2] Luc 17 : 31 ; 19 : 15-27 ; Mat. 24 : 30-44 ; 25 : 1-12. — Dans Mat. 25 : 31-46, il est plutôt question du jugement dernier.

la résurrection et l'Ascension, et celui de l'âme entrée au ciel et y attendant la résurrection finale? Le drame de l'histoire, au point de vue biblique, est plein de lents préludes. Leur existence est l'une des idées essentielles de l'Apocalypse. J'ajoute l'une de ses idées les plus justes. Or le millénaire, dans la Bible, ou la théologie biblique vraiment fidèle à l'Ecriture, n'est que la préface dernière, le vestibule du monde à venir. Nous avons donc diverses raisons de garder ce siècle prolongé de bénédictions spirituelles et matérielles, ce siècle de mille ans du règne de Christ, dont le nom sera siècle de Christ.

C'est tantôt l'un des faits futurs, tantôt l'autre qui est obscurément entrevu par les prophètes de l'ancienne alliance. N'allez pas croire que le chœur des voyants ignore un seul des actes essentiels de ce grand drame final. Ils n'ont pas mis en ordre la suite des événements dont ils nous entretiennent, voilà tout; ils les placent sur le même plan. Mais ils ont d'étranges lumières sur les faits futurs. Ils ne se sont pas rendu compte de la lenteur avec laquelle l'amour de Dieu assure l'exécution du programme annoncé. Mais ils connaissent les parties de ce programme, en particulier la fin du monde[1]. Elle est affirmée par eux à plus d'une reprise, comme par Jésus dans ses derniers discours, comme par les apôtres. Mais de ce que les prophètes poussent leurs investigations

[1] Nous avons indiqué dans notre volume du *Sinaï en Canaan*, page 27, les passages des prophètes qui ne laissent aucun doute sur leur attente à cet égard.

jusqu'au soir de l'histoire humaine, ne concluez pas non plus qu'ils parlent rarement des premiers jours de l'Evangile, de la visite du Fils de Dieu en chair à notre humanité.

Vous allez vous convaincre du contraire. La prophétie la plus connue de Michée est celle-ci :

Et toi, Bethléhem Ephrata,
Petite entre les milliers de Juda,
De toi sortira pour moi
Celui qui dominera sur Israël,
Et dont l'origine remonte aux temps anciens,
Aux jours de l'éternité.
C'est pourquoi il les livrera
Jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter,
Et le reste de ses frères
Reviendra auprès des enfants d'Israël.
Il se présentera et il gouvernera avec la force de l'Eternel,
Avec la majesté du nom de l'Eternel, son Dieu ;
Et ils auront une demeure assurée,
Car il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre :
C'est lui qui ramènera la paix[1].

Dans ces lignes se dresse l'une des hautes cimes de la prophétie. La page en question est digne d'être placée à côté de celle qui est commune à Esaïe et à Michée, et où nous avons vu la montagne de l'Eternel dominant toutes les montagnes de la terre[2]. Elle est digne encore d'être placée à côté de l'important morceau où Joël annonçait l'effusion de l'Esprit[3]. Ne renferme-t-elle pas sur la naissance de Christ un détail local, en même temps qu'elle proclame déjà la préexistence du Fils ?

[1] Mich. 5 : 1-4. — [2] Mich. 4 : 1-5. — [3] Joël 2 : 28-32.

Il n'est pas rare d'entendre dire que, si Michée nomme Bethléhem la bourgade de David, il n'a fait que répéter, avec une variante d'expression, ce que d'autres avaient écrit avant lui : c'est que le Messie sera de souche davidique. En d'autres termes, Bethléhem serait cité, par lui, comme lieu d'origine, mais non point comme lieu de naissance. Cependant les Juifs avaient bel et bien vu là, non pas une prédiction générale de l'origine davidique, mais une prévision désignant la bourgade où apparaîtrait par sa naissance leur Roi. Quand Hérode demande aux chefs des prêtres où doit naître Christ, unanimement ils répondent : « A Bethléhem, en Judée, » et ils s'appuyent de notre texte [1]. Plus tard les Juifs se refusent de croire en Jésus, lisons-nous dans Jean, parce qu'ils supposent qu'il est né en Galilée, et que, d'après l'Ecriture, il doit naître à Bethléhem [2]. Si les rabbins se refusent aujourd'hui à préciser les mots de Michée dans le sens où nous les entendons, il est incontestable que leurs ancêtres soutenaient l'interprétation devenue celle de l'Eglise. Luc ne se plait-il pas à relever comme un incident providentiel l'édit de César-Auguste qui, bien que Joseph et Marie habitassent Nazareth, les mène à Bethléhem, pour la naissance du divin enfant? Et l'accomplissement littéral de ce trait de la prophétie n'est point à nos yeux, on le sait, une objection contre sa signification la plus naturelle; au contraire. Il nous semble que, si l'on admet un gouvernement de la

[1] Mat. 2 : 3-5. — [2] Jean 7 : 41, 42.

Providence occupé de l'avenir de notre race, aimant à révéler ses desseins à ses serviteurs, il a dû parfois leur communiquer des détails de ce genre. L'utilité en est grande et pour les prophètes avides de clartés et surtout pour nous, qui sommes frappés de la coïncidence de l'événement avec la parole du voyant.

Publier que l'origine du Dominateur remonte « aux temps anciens, » « aux jours de l'éternité, » ne saurait non plus, comme on l'a prétendu, avoir pour but de célébrer l'antique noblesse de la famille de David. Nous sommes vraiment en présence d'une gloire surnaturelle. Le contraste entre l'origine éternelle et la naissance à Bethléhem est d'ailleurs trop net pour que le prophète l'ait créé d'une manière inconsciente. La déclaration est analogue à celle d'Esaïe, quand il appelle le Messie « Emmanuel [1], » « Dieu puissant [2]. »

Peut-être l'intervention de celle qui doit enfanter, et qui par là mettra un terme à l'oppression d'Israël, est-elle une réminiscence de la vieille promesse du paradis, présentant la victoire sur le péché et la mort comme le fait « de la postérité de la femme [3]. » Pour Esaïe aussi, avec lequel Michée a d'incessants rapports, Emmanuel sera le fils de la femme [4].

Les derniers versets nous ont montré le glorieux descendant de David unissant sous son empire les restes d'Israël, Roi de paix et en même temps plein de force, gouvernant avec la majesté de l'Eternel. Le

[1] Esaïe 7 : 14. — [2] Esaïe 9 : 5. — [3] Gen. 3 : 15. — [4] Esaïe 7 : 14.

prophète nous dit que le nom du Prince attendu sera fameux jusqu'aux extrémités de la terre.

Citons la suite de ce discours prophétique. Si le morceau qui suit n'est pas aussi remarquable, il mérite pourtant d'attirer l'attention par le tour des images.

Lorsque l'Assyrien viendra dans notre pays,
Et qu'il pénétrera dans nos palais,
Nous ferons lever contre lui sept pasteurs
Et huit princes du peuple.

. . . . . .

Le reste de Jacob sera au milieu des peuples nombreux
Comme une rosée qui vient de l'Eternel,
Comme des gouttes d'eau sur l'herbe :
Elles ne comptent pas sur l'homme,
Elles ne dépendent pas des enfants des hommes.
Le reste de Jacob sera parmi les nations,
Au milieu des peuples nombreux,
Comme un lion parmi les bêtes de la forêt [1].

L'Assyrie, si nous comprenons la pensée secrète de l'auteur, est la personnification, tirée du présent, des puissances terrestres, qui, dans l'économie messianique, se coaliseront un jour contre Israël. Dans ce conflit, le Messie sera le libérateur de son peuple. Et il réussira à le sauver par une autre coalition, celle de sept ou huit pasteurs. L'expression sept ou huit ne serait-elle pas synonyme de notre deux ou trois, avec cette différence qu'elle indiquerait une pluralité dépassant la perfection dont sept est l'emblème ? D'un mot cela ne voudrait-il pas dire un

[1] Mich. 5 : 4-7.

nombre plus que suffisant? Les pasteurs sont des pasteurs de peuples, des rois. Michée se trouve de la sorte donner aux rois le nom par lequel les désigne le vieil Homère.

Le Roi Sauveur nous apparaît donc comme un suzerain entouré de ses puissants vassaux. Tel est le Christ de l'Apocalypse, venant sur les nuées, suivi des armées des cieux. Aussi Jacob, dont le Messie est l'incarnation, sera-t-il comparé plus loin à un lion qui brise tout sur son passage. Mais auparavant le reste de Jacob est assimilé à la rosée, si précieuse en Orient, descendue d'en haut, œuvre de Dieu et non des hommes. Et dans cette courte, gracieuse métaphore, qui a interrompu par un symbole de paix les images guerrières, le prophète a ramené une idée messianique développée tout à l'heure, celle de la tranquillité qui sera l'atmosphère de l'avenir, après qu'Israël aura été humilié. Il cessera auparavant, nous assure le prophète dans des vers qui continuent sa pensée, de se confier dans ses chevaux, ses idoles et ses villes [1].

La dernière partie de l'ouvrage est le dialogue mouvementé de l'Eternel avec son peuple. Dieu condescend à plaider avec Israël ; Dieu se plaint et accuse. Israël répond en confessant ses fautes et en exprimant sa foi dans la miséricorde de Dieu. Dieu fait alors entendre deux promesses. La première a une étroite analogie avec l'une des plus larges prophéties d'Esaïe, ce tableau, tout enso-

[1] Mich. 5 : 9-14.

leillé de lumière spirituelle, qui montrera l'Egypte et l'Assyrie unis à Israël, formant avec lui un seul peuple, convertis enfin au Dieu vivant[1]. Jugez plutôt :

En ce jour, on viendra vers toi
De l'Assyrie et des villes d'Egypte,
De l'Egypte jusqu'au fleuve,
D'une mer à l'autre, et d'une montagne à l'autre[2].

Malheureusement, avant cette restauration, surviendra la ruine de la race élue, la dévastation de Canaan. Et c'est ce que rappellera le vers qui suit notre citation dans le texte. Nouvelle prière du peuple après ce vers.... Et Dieu répondra par une nouvelle annonce de la gloire réservée à Jacob.

Comme au jour où tu sortis d'Egypte,
Je te ferai voir des prodiges.
Les nations le verront, et seront confuses,
Avec toute leur puissance.
Elles mettront la main sur la bouche,
Leurs oreilles seront assourdies.
Elles lècheront la poussière comme le serpent,
Comme les reptiles de la terre ;
Elles seront saisies de frayeur hors de leurs forteresses ;
Elles trembleront devant l'Eternel, notre Dieu,
Elles te craindront[3].

Vous voyez répétés ici les miracles de la sortie d'Egypte. Ils frapperont de terreur et d'admiration non seulement les Egyptiens, mais les autres na-

[1] Esaïe 19 : 18-25. — [2] Mich. 7 : 12. — [3] Mich. 7 : 15-17.

tions. C'est sous l'impression de ces prodiges que les idolâtres apprendront à craindre l'Eternel. De la prédiction actuelle il ressort, à nos yeux, qu'un coup de force contraindra le paganisme à capituler définitivement. Le même coup ou le même signe brisera sans doute la puissance matérielle des nations dans leur assaut contre Juda. Pour finir, Michée entonne un hymne à la miséricorde et à la fidélité de Dieu envers les descendants d'Abraham. On a cru voir dans le commencement de ce cantique de louanges, dans le vers :

Quel Dieu est semblable à toi[1] ?

une allusion au sens du nom de Michée, que nous avons rappelé en nous mettant à parler de ce prophète.

Michée s'est directement occupé de la personne de Christ. Il introduit dans le portrait qu'en esquissent les prophètes un trait historique entièrement neuf, demeuré sa propriété, celui de la naissance du descendant de David à Bethléhem. D'autre part, il a insisté sur le caractère divin du Messie au point de vue de sa préexistence, de son origine qui date des jours éternels.

Quant au règne de Christ, Michée le décrit tantôt comme un triomphe final, obtenu par la force et à la suite de luttes, tantôt comme une ère de paix. Ces deux peintures frappent d'abord par leur opposition. Mais le Nouveau Testament nous enseigne à

[1] Mich. 7 : 18.

les placer dans leur ordre et leur suite, à les considérer comme deux phases successives de la même histoire. Et l'on conçoit très bien qu'une période où les guerres disparaîtront puisse s'ouvrir après un combat suprême.

CHAPITRE II

Esaïe.

Première partie.

L'activité d'Esaïe s'exerce à Jérusalem. Elle est inaugurée sous Ozias, se poursuit sous Jotham, Achaz, Ezéchias. Esaïe est le conseiller d'Ezéchias. Quelques-uns ont même envisagé Esaïe comme le médecin de ce roi, à cause du remède indiqué par le prophète pour la guérison de ce prince[1]. Mais l'épisode rapporté trouve sa place dans la vie d'un voyant auquel Dieu communique ses secrets, assez naturellement pour qu'il ne soit pas nécessaire d'attribuer à Esaïe la pratique habituelle de l'art de guérir. L'accès facile obtenu par Esaïe auprès du roi Achaz, son influence sur Ezéchias semblent avoir engagé les rabbins à présenter le prophète comme un personnage de sang royal, comme le frère d'Amatsia, père d'Ozias. L'opinion des docteurs juifs sur ce sujet passe avec raison pour suspecte.

C'est l'année de la mort d'Ozias qu'Esaïe fut consacré au ministère prophétique[2]. Son action s'est exercée pendant environ une soixantaine d'années. Car il a vécu jusqu'à la fin du règne d'Ezéchias, lequel

[1] Esaïe 38 : 21. — [2] Esaïe 6 : 1-7.

mourut au commencement du septième siècle, d'après les uns en 697, d'après d'autres en 685. Une tradition rapporte qu'il fut condamné à mort par Manassé, le fils impie et persécuteur d'Ezéchias. Poursuivi par les soldats de Manassé, il serait entré, pour se cacher, dans le tronc creux d'un grand cèdre. L'écorce se serait refermée sur lui. Alors le roi aurait donné l'ordre de scier l'arbre. Le prophète expira, raconte-t-on, quand la scie atteignit sa bouche. C'est à cet événement, suppose-t-on, que l'auteur de l'épître aux Hébreux a voulu faire allusion, lorsqu'il dit des prophètes : « Ils ont été sciés [1]. » Une telle mort, avec ses palmes du martyre, serait un couronnement digne de la vie de celui qu'on a appelé le plus évangélique de nos prophètes.

Un premier fait politique qui a laissé sa trace dans l'ouvrage d'Esaïe est la coalition de Retsin de Damas et de Pékach de Samarie. C'est pour rassurer Achaz à l'égard de cette alliance que le prophète se rend auprès de lui et lui offre un signe de la part de Dieu [2]. Esaïe a vu le traité honteux conclu par Achaz avec Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, l'anéantissement du royaume de Damas par le conquérant assyrien. Il a vu sous Ezéchias la prise de Samarie par Sargon, successeur de Salmanasar qui en avait commencé le siège. Il a vu l'expédition de Sanchérib qui, par une inscription, se vante d'avoir enfermé Ezéchias dans Jérusalem comme un oiseau dans sa cage. La tâche du serviteur de Dieu, lors de cette

[1] Héb. 11 : 37. — [2] Esaïe 7.

grave conjoncture, fut de travailler à détourner Ezéchias d'une politique terrestre cherchant son point d'appui en Egypte, pour l'amener à se remettre entre les mains de Dieu. Ainsi qu'Esaïe l'avait annoncé, l'armée de Sanchérib fut soudainement détruite, probablement par une peste. Lors de la visite des envoyés de Mérodac-Baladan, le turbulent roi de Babylone désireux de se rendre indépendant de Ninive, Esaïe reprit Ezéchias de sa vaine complaisance et annonça formellement l'exil à Babylone [1].

A l'intérieur, le prophète avait été le témoin et l'inspirateur de la réforme, si louable, entreprise par Ezéchias et inaugurée dans une Pâque solennelle. Cette œuvre, sans être stérile, ne pénétra pas très profondément et n'exerça pas une action bien durable, puisque le parti qui cherchait son appui dans l'Egypte, au lieu de le mettre en Dieu, finit par devenir le plus puissant. A part la courte et brillante éclaircie offerte par la tentative courageuse d'Ezéchias et la piété personnelle du roi, on peut bien dire que l'horizon placé devant les yeux d'Esaïe est chargé de nuages, plus encore que sous ses prédécesseurs.

En face des menaces accumulées, l'attitude du serviteur de Dieu excite l'admiration.

Il n'est pas trace chez lui d'abattement. Toutes les ressources de son art d'écrivain, qui est consommé, et de son génie d'orateur, sont mises au service de

[1] Esaïe 39 : 6, 7 ; cf. 2 Rois 20 : 17, 18.

la vérité. Nous ne jugeons de ses discours qu'en les lisant. Ils ont reçu probablement le poli de la retouche. Néanmoins on devine que le prédicateur pouvait être tour à tour puissant et plein de charme.

Le livre qui porte le nom d'Esaïe est en effet d'une incroyable richesse de formes. C'est une profusion d'images, d'expressions et de mouvements poétiques ou éloquents, se succédant parfois sans interruption comme les vagues d'un large fleuve, se précipitant à certains moments comme un courant rapide. Le style d'Esaïe a le naturel et le fini. Sa pensée réunit également des qualités opposées, la profondeur et la familiarité. Là, il proclamera que Jéhovah est le seul vrai Dieu, le Saint des saints, le Créateur qui gouverne le monde d'une manière absolue, qui conduit les nations et les individus, qui connaît le présent et l'avenir, devant lequel les dieux du paganisme ne sont que des idoles de bois et de pierre. Ici, il montrera les filles de Sion vaniteusement parées, marchant à petits pas, faisant sonner les anneaux de leurs pieds. Moraliste sévère, il flagellera les avares qui ne songent qu'à ajouter maison à maison, les chefs du peuple occupés à satisfaire leur appétit. Il appelle ceux-ci des chiens muets ne sachant plus aboyer. Sa politique est toute simple : elle blâme les alliances avec l'étranger, ne recommande d'autre alliance que celle de Dieu. Il énonce longuement les jugements préparés contre les nations païennes. Il châtie aussi d'avance ses

compatriotes épris de l'idolâtrie. Mais la voix de l'amour et de l'espérance demeure, dans son œuvre, la plus forte.

Et cette voix, remarquez-le, garde un accent humain et personnel. Certes, autant et plus que d'autres prophètes, Esaïe reste sous l'influence directe de l'Esprit de Dieu : les révélations nouvelles sont nombreuses dans son livre ; c'est de la manière la plus heureuse qu'il développe les anciennes, lorsqu'il lui arrive de les reprendre. Et cependant on sent chez lui, davantage qu'ailleurs, l'individualité. L'Esprit, ce maître intérieur qui tantôt est dominateur, tantôt agit avec douceur, n'a point rendu le prophète à demi passif, ainsi que le fait s'est produit en d'autres cas. L'Esprit a chez Esaïe volontairement respecté la liberté de son instrument. Il semble que le confident de Dieu se soit lentement approprié, par la méditation, les messages divins, avant de les publier. On pressent qu'il les a reçus le plus souvent sous la forme de l'inspiration, moins obsédante, moins impérieuse que la vision. L'attrait secret exercé par Esaïe tient pour une part, je présume, à cette harmonie dans sa parole du divin et de l'humain.

L'écrit d'Esaïe, comme le Psautier, surabonde en promesses messianiques. Les perspectives ouvertes sur une restauration finale d'Israël, les évocations de l'Oint divin qui réalisera cette entreprise sont si nombreuses que nos citations se restreindront à l'important.

Deux ou trois idées capitales sont émises par lui dans le champ de la prophétie messianique: celle de l'extension du salut aux nations païennes, dont Israël devient la lumière ; puis celle que le Messie doit être un homme essentiellement religieux, le Serviteur de l'Eternel, et offrir son âme en sacrifice ; enfin l'idée d'une présence spéciale de la divinité chez cet Envoyé attendu, d'où les noms de « Dieu fort », de « Père d'éternité. » S'il est vrai que pour nous la valeur d'un livre prophétique se détermine surtout par la place accordée à Christ, l'écrit d'Esaïe mérite d'être placé en tête des ouvrages prophétiques de l'Ancien Testament, et ce n'est pas sans raison qu'il occupe dans nos Bibles le premier rang.

L'ouvrage que nous allons parcourir se divise en deux grandes parties. La première comprend les trente-neuf premiers chapitres, et l'autre les vingt-sept derniers. Dans ceux-ci l'auteur remplit le rôle de consolateur du peuple exilé; il parle d'un Messie souffrant; il se sert d'une langue moins concise. Bref, la différence entre les deux parties est assez accentuée pour faire considérer à un très grand nombre de critiques cette seconde moitié du recueil, qui en est la portion la plus remarquable, comme l'œuvre d'un prophète anonyme. C'est l'écrit, nous dit-on, « du grand inconnu », lequel fut de beaucoup postérieur à Esaïe. Nous ne trouvons pas néanmoins que les motifs indiqués soient suffisants pour l'emporter sur l'avis unanime de la tradition, laquelle a

toujours jusqu'à notre époque, sauf une exception, la voix d'un rabbin au douzième siècle, regardé comme les moitiés d'un même tout les deux portions de l'ouvrage. Nous croyons à une simple évolution de la pensée du prophète du commencement de son livre à la fin. Nous ajournons du reste au chapitre 40e la discussion du problème. Ajoutons que celui-ci n'a pas en soi une importance aussi capitale qu'il semblerait à première vue, attendu que, dans l'opinion la plus nouvelle, il y a lieu de constater encore l'existence de nombreuses prophéties messianiques et de faire dès lors encore une grande place au surnaturel.

La première partie de l'ouvrage d'Esaïe, dans l'étude de laquelle nous allons entrer, renferme quatre sections. La première, de 12 chapitres, concerne Juda et Ephraïm. La seconde collection, qu'on distingue à sa suscription, comprend les 14 chapitres suivants: elle rapporte les jugements qui frapperont les peuples païens. La troisième collection, de 4 chapitres, a trait aux relations d'Israël avec l'Assyrie. La dernière collection, de 4 chapitres aussi, est un long morceau historique dont nous aurons à peine à nous occuper.

Le discours du chapitre 1er a été vraisemblablement composé assez tard. Il peint la désolation du pays livré à une invasion, où Jérusalem seule est épargnée. Nous sommes sans doute en présence de l'expédition de Sanchérib, ou de celle de Retsin et de Pékach. Si ce discours figure à cette place, c'est

peut-être qu'il offre réunis tous les motifs généraux de la prophétie: censure du péché, invitation à se convertir, menaces, promesses. Nous aurions là une sorte d'introduction. Au milieu de ces généralités, nous avons quelques brefs passages à relever: d'abord celui-ci, tout empreint de l'esprit de la miséricorde évangélique et cher aux prédicateurs de la bonne nouvelle:

> Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige[1].

Le cramoisi désigne ici le sang versé par les meurtriers, tandis que le blanc est l'emblème soit de l'innocence, soit du pardon qui purifie des plus grands crimes.

> Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige[2].

disait le psalmiste. A citer encore dans ce chapitre d'Esaïe le passage que voici:

> Je rétablirai tes juges tels qu'ils étaient autrefois,
> Et tes conseillers tels qu'ils étaient au commencement.
> Après cela, on t'appellera ville de la justice,
> Cité fidèle.
> Sion sera sauvée par la droiture.[3]

La grâce agira donc avec le concours de la droiture humaine. Elle amènera des temps propres à rappeler ceux des anciens juges, un Gédéon, un Samuel; alors Jérusalem recouvrera, avec le pays tout entier, son ancienne splendeur.

[1] Es. 1 : 18. — [2] Ps. 51 : 9. — [3] Es. 1 : 26, 27.

Le chapitre 2 s'ouvre par le magnifique morceau déjà lu dans Michée, et qui a été attribué à un prophète plus ancien :

> Il arrivera, dans la suite des temps,
> Que la montagne de la maison de l'Eternel
> Sera fondée sur le sommet des montagnes [1].

Ce fragment, où Jérusalem est représentée comme devenant la lumière des peuples païens, le grand rendez-vous spirituel de la terre, nous place en présence de la vraie vocation de la race élue. On comprend que le morceau puisse être suivi de vifs reproches à l'égard de l'Israël actuel, lequel oublie sa mission, le service de son Dieu. Le jugement prononcé sur Israël invitera le prophète à prédire la journée de l'Eternel contre les nations. Celle-ci aura pour effet l'anéantissement de l'idolâtrie :

> En ce jour, les hommes jetteront
> Leurs idoles d'argent et leurs idoles d'or,
> Qu'ils s'étaient faites pour les adorer,
> Aux rats et aux chauves-souris ;
> Et ils entreront dans les fentes des rochers
> Et dans les creux des pierres,
> Pour éviter la terreur de l'Eternel et l'éclat de sa majesté [2].

Jusqu'ici nous ne sommes guère sortis des données habituelles de la prophétie. Le chapitre 4 introduira dans la description de l'avenir messianique une expression intéressante que nous retrouverons dans Jérémie [3] : le nom de Germe :

[1] Es. 2 : 2-5. — [2] Es. 2 : 19-21. — [3] Jér. 23 : 5 ; 33 : 15.

En ce temps-là, le germe de l'Eternel
Aura de la magnificence et de la gloire,
Et le fruit du pays aura de l'éclat et de la beauté
Pour les réchappés d'Israël.
Et les restes de Sion, les restes de Jérusalem,
Seront appelés saints.

. . . . . .

L'Eternel établira, sur toute l'étendue de la montagne de [Sion
Et sur ses lieux d'assemblée,
Une nuée fumante pendant le jour,
Et un feu de flammes éclatantes pendant la nuit;
Car tout ce qui est glorieux sera mis à couvert.
Il y aura un abri pour donner de l'ombre contre la chaleur du jour,
Pour servir de refuge et d'asile contre l'orage et la pluie[1].

A première vue l'expression le Germe de l'Eternel paraît devoir s'appliquer à Israël ou aux récoltes de la terre dont Dieu est disposé à doter son peuple. Mais la réflexion conduit bientôt à se demander si le mot n'a pas un sens spécial. Le Germe de l'Eternel ne saurait désigner, selon nous, que le personnage attendu par Esaïe, celui qu'il appellera plus loin Emmanuel, plus tard le rejeton surgi du vieux tronc d'Isaï. Telle nous paraît la signification de cette image dans Jérémie et surtout dans Zacharie[2]. Si ces deux prophètes se sont servis du terme dans une acception personnifiante, c'est, semble-t-il, qu'ils entendaient dans cette acception la parole d'Esaïe. De quel droit prétendrions-nous la comprendre mieux qu'eux, qui étaient rapprochés d'elle, éclairés à son sujet par la tradition?

[1] Es. 4 : 2-6. — [2] Zach. 3 : 9; 6 : 12.

En ce nom de Germe est renfermée la notion d'une puissance de vie. Et qui, mieux que Jésus-Christ, le porteur de la vie éternelle, le Chef d'un vaste corps spirituel auquel il procure l'accroissement et qui s'appelle l'Eglise, le fondateur de religion qui apporte au monde en sa personne une nouvelle civilisation de justice, de liberté, de charité; qui, plus que lui, a le droit de prétendre à être désigné par le nom de Germe? Une image non moins expressive clôt la perspective de la restauration de Jérusalem. On voit s'étendre comme un dais et un ombrage sur la montagne de Sion la nuée du désert qui, lorsqu'elle marchait en avant du peuple, ressemblait à un panache de fumée ou de brouillard pendant le jour, de feu pendant la nuit. Nous ne pensons pas que les écrivains, qui ont représenté cette nuée couvrant Israël, pendant les haltes, comme un pavillon rafraîchissant, aient cédé à leur imagination. Ce qui est sûr, c'est que le prophète prévoit un abri lumineux, lequel sera le symbole de la protection de l'Eternel.

Le chapitre 6e est l'un des plus connus de l'ouvrage. Il renferme l'unique vision proprement dite de l'ouvrage d'Esaïe, celle de la gloire de l'Eternel. Le voyant aperçoit Jéhovah assis sur son trône, dans le temple, entouré de séraphins criant : « Saint, saint, saint est l'Eternel. » Nous supposons le prophète tombé dans un état d'extase ou de ravissement, comme mort au monde visible, appartenant tout entier à la scène lumineuse qui, sous l'action de

l'Esprit, se déroule devant son imagination et prend possession de celle-ci. Il est ébloui, subjugué, écrasé par la grandeur de l'Eternel. Le sentiment de son péché l'oppresse. Mais un charbon de l'autel purifie ses lèvres, et il reçoit sa mission de prophète. Elle consistera pour une part à appesantir le cœur du peuple, à rendre dures ses oreilles. C'est l'effet produit par les appels de Dieu sur une âme qui refuse d'entendre. Chaque nouvelle grâce accroit le revêtement d'insensibilité.

Un évangéliste, Jean, qui découvre Christ dans l'apparition de Jéhovah à Esaïe, s'exprime ainsi à propos de l'annonce de l'endurcissement d'Israël : « Esaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui[1]. » Et certes, Christ peut bien être envisagé par un croyant de la nouvelle alliance jusqu'à un certain point comme l'objet de la vision. Médiateur de Dieu dans la création pour Paul et pour Jean, il l'est encore pour Paul[2] dans la préparation de la loi. Quoi de singulier, si Christ fut au désert l'invisible conducteur d'Israël, à ce qu'il ait été par son Esprit le Conseiller et l'Interlocuteur des prophètes? Assurément Esaïe a cru contempler Jéhovah, et c'est bien Jéhovah aussi que le Fils voulait manifester. Mais la splendeur de Jéhovah n'est-elle pas également celle du Fils en qui et par qui le Père se révèle? C'est donc la gloire du Fils, non moins que celle du Père qui se manifeste en cette rencontre. En tous cas, il y avait dans la vision un

[1] Jean 12 : 41. — [2] 1 Cor. 10 : 4.

signe précurseur, une annonce de la longue visite que le Fils, ambassadeur du Père, devait un jour faire à notre monde. N'est-ce pas en effet le Père qui aux jours de l'Evangile est venu dans la personne du Fils ?

Les derniers mots de la vision montrent la dixième partie du peuple, qui était demeurée dans le pays, après un premier jugement de l'Eternel, vouée à la destruction. C'est une allusion à la journée de l'Eternel contre Israël, laquelle précédera la conversion du peuple. En face de cette extermination s'exprime pourtant l'espérance d'un relèvement :

> Une sainte postérité renaîtra de ce peuple[1].

Un passage de cette section sur lequel on a beaucoup discuté se trouve dans les versets 14-16 du chapitre 7e. C'est là que nous lisons pour la première fois le nom glorieux d'Emmanuel. L'Eglise a toujours considéré ce morceau comme ouvertement messianique. Mais aujourd'hui il est interprété autrement, même par bon nombre de ceux qui reconnaissent l'existence d'une tradition d'espérance messianique.

Pékach de Samarie et Retsin de Damas s'approchent pour assiéger Jérusalem, détrôner son roi, lui substituer une de leurs créatures, le fils d'un certain Tabéel. Achaz et son peuple ont le cœur agité par l'épouvante « comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. » Esaïe est délégué auprès du

[1] Esaie 6 : 13.

prince, pour l'inviter à placer sa confiance en Dieu. Il offre au souverain de produire, à son choix, dans les cieux ou sur la terre, un signe quelconque, en gage de la résolution arrêtée de Dieu de détruire l'entreprise des deux ennemis. Evénement ordinaire, mais devenant providentiel, parce qu'il se serait effectué sur la requête du roi, phénomène extraordinaire, céleste ou terrestre, Achaz n'a qu'à demander. Il refuse en alléguant un scrupule religieux. Au fond, sa décision est prise, il veut s'appuyer sur l'Assyrie. Peut-être, au moment du refus, avait-il déjà cherché l'alliance de Tiglath-Piléser. Alors Esaïe s'écrie :

Ecoutez-donc, maison de David !
Est-ce trop peu pour vous de lasser la patience des hommes,
Que vous lassiez encore celle de mon Dieu ?
C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe.
Voici, la jeune femme deviendra enceinte, elle enfantera un fils
Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.
Il mangera de la crème et du miel,
Jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien,
Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien,
Le pays, dont tu crains les deux rois, sera abandonné[1].

Vous ne voulez pas du signe de Dieu, veut dire Esaïe, Dieu vous en donnera spontanément un. Ce sera un enfant, Emmanuel, « Dieu avec nous. » Les mots « manger de la crème et du miel » ne sont pas l'indication de l'abondance, ils laissent entendre au contraire que le pays est devenu une sorte de

[1] Esaie 7 : 14-16.

désert, un immense pâturage[1]. Le terme « savoir rejeter le mal et choisir le bien » est synonyme de parvenir à un âge de raison. Cet âge serait, selon les uns, deux à trois ans, selon les autres, douze ans, époque où le jeune Hébreu prenait part à l'assemblée d'Israël. L'expression marque ainsi la sortie de l'enfance, à la façon d'une périphrase poétique propre à piquer la curiosité. Et ce que proclame la fin du passage, c'est ceci : que le pays sera un désert lors de l'enfance du nouveau-né ; c'est ensuite, qu'avant la sortie de l'enfance, la puissance des deux rois redoutés aura été anéantie.

Maintenant qui est le nouveau-né, appelé « Dieu avec nous », offert comme un signe de bonté par Dieu à l'incrédulité d'Achaz?

On a pensé à Ezéchias, le pieux fils d'Achaz, sur qui a reposé réellement l'Esprit de Dieu et qui, par sa piété, devait assurer la protection divine à Israël. Le malheur est qu'Ezéchias était déjà né avant qu'Achaz montât sur le trône. En effet, Achaz régna seize ans, et, quand Ezéchias lui succéda, il avait déjà vingt-cinq ans[2].

Plus plausible est le commentaire voyant dans le nouveau-né un fils futur du prophète, celui dont la

[1] Cf. verset 22, 23 du même chapitre, où ces mots peignent évidemment la désolation. Dans le rapport des éclaireurs envoyés pour explorer Canaan, à l'arrivée du peuple aux frontières du pays, l'expression a en échange un sens très favorable. Voir pour la même signification de prospérité : Ex. 3 : 8 ; Nomb. 16 : 13 ; Deut. 6 : 3 ; 11 : 9.

[2] 2 Chron. ; cf. 28 : 1 et 29 : 1.

naissance est mentionnée un peu plus loin. Esaïe ne regarde-t-il pas lui-même ses deux fils comme des signes ou des prodiges en Israël[1] ? N'est-il pas appelé, sur l'ordre de l'Eternel, à donner à l'enfant dont la naissance sera rapportée quelques lignes plus loin, le nom symbolique de Maher-Schalal-Chasch-Baz, « qu'on se hâte de piller ! » Ce nom, dans le dessein de Dieu, était une prophétie de la prochaine dévastation des royaumes de Syrie et de Samarie[2]. Le premier fils d'Esaïe, qui l'accompagnait dans son entrevue avec Achaz, ne portait-il pas également un nom emblématique, celui de Schear-Jaschub, « le reste se convertira[3] ! » Et rien dans le texte, sans doute, ne s'opposerait à ce que nous appliquions à l'épouse du prophète le vocable de « jeune femme » employé par Esaïe, et qui, traduit par les Septante : la vierge, a dû paraître désigner clairement aux yeux des interprètes la Vierge Marie. Nous admettons, pour notre part, que l'expression dont il s'agit peut être tout aussi bien rendue par jeune femme que par jeune fille. En ce sens, si l'on voulait encore que la naissance d'un fils fût le signe offert par Esaïe comme le gage de la destruction des royaumes de Samarie et d'Israël, nous tiendrions au moins à ce que l'on considérât cet enfant comme un type de Christ. Il le serait déjà par le nom reçu lors de sa naissance : « qu'on se hâte de piller ! » où l'on peut voir un symbole de l'office judiciaire présent et futur de Christ. Il le serait surtout par le nom de notre

[1] Esaïe 8 : 18. — [2] Esaïe 8 : 3. — [3] Esaïe 7 : 3.

passage, Emmanuel, ce nom où Matthieu, qui cite d'après les Septante[1], voit une prophétie de Christ. Ce nom ne trouve en effet sa pleine réalisation qu'en Christ. Enfin l'enfant d'Esaïe pourrait être encore un type par sa noblesse religieuse, sa qualité de fils de prophète, laquelle se retrouvera en Jésus, arrière-petit-fils d'un roi-prophète, de David. Ajoutons que l'enfant d'Esaïe serait un type, parce que sa naissance a été prédite, son nom choisi par le Seigneur lui-même. Les images de Christ n'abondent-elles pas dans les pages de l'histoire sainte? Rien d'étonnant, à notre point de vue, à ce que l'Esprit eût fait donner à l'enfant du prophète un titre capable de s'appliquer beaucoup mieux encore au fils de Marie.

A supposer donc que le plus sage fût d'appliquer en premier lieu à l'enfant d'Esaïe le nom d'Emmanuel, nous ne laisserions point de trouver dans notre passage une figure distincte de Christ.

Cela dit, nous remarquerons qu'il demeure des raisons en faveur de l'interprétation traditionnelle, pour laquelle Emmanuel est exclusivement le Messie. Tout bien pesé, nous croirons même devoir donner à cet oracle une acception purement messianique. Nous abandonnons naturellement l'argument tiré autrefois du mot « vierge », puisque le sens de vierge, sans être positivement exclu, ne s'impose pas. Mais pense-t-on que l'annonce d'un signe qui consistera dans la naissance d'un fils de la femme n'ait pas, en prenant le mot femme dans son sens le plus général,

[1] Mat. 1 : 22, 23.

un caractère messianique? Les prophètes n'auraient-ils pas connu le protévangile, lequel confie à la femme le soin de donner au monde un vainqueur et qui seul, selon nous, explique les espérances générales de l'humanité?

Michée, en indiquant Bethléhem comme le lieu de la venue du futur dominateur d'Israël, avait parlé du temps:

> ... où enfantera celle qui doit enfanter[1].

Et Esaïe s'écriera avec un accent de triomphe:

> ... Un enfant nous est né, un fils nous est donné,
> Et la domination reposera sur son épaule[2].

Quant à nous, il nous semble entendre dans ces paroles une sorte de réminiscence de l'antique oracle concernant « la postérité de la femme. » Nous avouons que ces passages, pas plus que celui dont nous nous occupons, ne renferment aucune allusion à une naissance miraculeuse. Mais nous trouvons dans l'attente d'un enfant, d'un fils de la femme un espoir antique, et le nom d'Emmanuel vient préciser à nos yeux la portée de cette espérance.

Rappelons que le nom d'Emmanuel reparaît dans le chapitre suivant. Parlant de l'Assyrie, le prophète s'exprime ainsi:

> Le déploiement de ses ailes
> Remplira l'étendue de ton pays, ô Emmanuel[3]!

Il est difficile de ne pas reconnaître ici en Emma-

[1] Michée 5 : 2. — [2] Esaïe 9 : 5. — [3] Esaïe 8 : 8.

nuel un roi auquel appartient le pays, le descendant de David sur lequel aime en tout temps à s'arrêter l'imagination des prophètes.

Insisterons-nous sur le sens de ce nom Emmanuel, « Dieu avec nous? » Ce nom n'est-il pas particulièrement significatif dans la bouche d'un prophète qui, plus tard, nommera le Messie non seulement « admirable, » mais « Dieu puissant [1] ? »

Pourquoi, dira-t-on, mêler à l'avis concernant les destinées de la coalition une annonce messianique? Essayons d'expliquer la chose. Les peuples dont Dieu se servait dans ses jugements sur Israël étaient les précurseurs d'autres peuples appelés à les remplacer plus tard comme verges de Dieu. La dévastation dont Pékach et Retsin menacent Juda est donc le symbole prophétique de la désolation au milieu de laquelle apparaîtra le Messie, dans une patrie dépouillée de sa liberté, appartenant à un pouvoir étranger, aux Romains. En offrant à Achaz un signe, Dieu a sans doute déjà déclaré que l'alliance des rois de Samarie et de Damas n'était pas à redouter; il confirmera et renouvellera sa promesse, en la rattachant à l'apparition du Messie, le vrai libérateur dont les autres ne sont que des précurseurs. La dernière phrase du passage pourrait donc se traduire ainsi: l'Oint de Dieu, à sa venue, trouvera également le pays dévasté, désolé (par les Romains), mais à sa venue aussi la puissance des deux princes que tu crains aura été anéantie.

[1] Esaïe 9 : 5.

Si l'on conteste l'utilité d'un signe offert à pareille échéance, nous répondrons que Dieu ne veut pas se servir de l'événement promis pour rassurer le roi. Achaz est désormais abandonné à lui-même. Tout en lui parlant par son prophète, Dieu songe moins à lui qu'à ses fidèles, qu'à ses serviteurs, qu'au prophète lui-même. C'est pour l'édification de tous les croyants que Dieu parle d'avance de l'intervention d'Emmanuel, et elle garantit la fin des calamités qui vont fondre sans relâche sur Juda. Elle brillera au milieu de tous les maux présents et à venir, comme une espérance consolatrice. Elle aura auprès des Hébreux le rôle de la gloire de la vie future auprès des chrétiens, que celle-ci encourage dans leurs luttes. Après son accomplissement, cette prophétie demeurera encore un signe, la marque certaine de la réalisation de toutes les aspirations du véritable Israël vers une restauration, en dépit de l'endurcissement de l'Israël incrédule.

Tel est pour nous le sens profond et riche de ce message au tour si concis.

Nous avons cité la phrase du chapitre 8e, où le nom d'Emmanuel reparaît sans autre explication[1]. Il est jeté comme un cri d'espoir au milieu de la description de l'invasion assyrienne, qu'a déchaînée Achaz et qui de l'Assyrie s'étendra dans le royaume de Juda, pour punir l'homme d'avoir mis son appui dans le bras de la chair. Ce nom d'Emmanuel est comme le texte de la longue exhortation à la con-

[1] Verset 8.

fiance qui va suivre et qui aboutira tout à coup à un brillant tableau messianique.

Chacun connaît encore celui-ci, comme chacun connaissait l'importance accordée par l'Eglise à l'annonce d'Emmanuel. Ce nouveau fragment concerne la Galilée des Gentils, sur laquelle se lève une grande lumière. Vous découvrez dans cette peinture développée toutes les qualités déployées plus tard par Esaïe : les hautes et larges intuitions, la belle et régulière ordonnance de la pensée, l'abondance et la couleur des images. Dans nos Bibles, le morceau a été maladroitement coupé, de manière à former le commencement et la fin d'un chapitre :

Si les temps passés ont couvert d'opprobre
Le pays de Zabulon et le pays de Nephthali,
Les temps à venir couvriront de gloire
La contrée voisine de la mer, au delà du Jourdain,
Le territoire des Gentils.
Le peuple qui marchait dans les ténèbres
Voit une grande lumière ;
Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort
Une lumière resplendit.
Tu rends le peuple nombreux,
Tu lui accordes de grandes joies ;
Il se réjouit devant toi, comme on se réjouit à la moisson,
Comme on pousse des cris d'allégresse au partage du [butin.
Car le joug qui pesait sur lui,
Le bâton qui frappait son dos,
La verge de celui qui l'opprimait,
Tu les brises, comme à la journée de Madian.
Car toute chaussure qu'on porte dans la mêlée,

Et tout vêtement guerrier roulé dans le sang,
Seront livrés aux flammes,
Pour être dévorés par le feu.
Car un enfant nous est né, un fils nous est donné,
Et la domination reposera sur son épaule ;
On l'appellera admirable Conseiller, Dieu puissant,
Père éternel, Prince de la paix.
Donner à l'empire de l'accroissement,
Et une paix sans fin au trône de David et à son royaume,
L'affermir et le soutenir par le droit et par la justice,
Dès maintenant et à toujours :
Voilà ce que fera le zèle de l'Eternel des armées[1].

Le prophète a vu la lumière tomber sur une portion du pays particulièrement décriée. C'est la contrée de Zabulon et de Nephthali. C'est en termes plus généraux, mais désignant toujours la même région, la terre voisine de la mer de Génézareth, appelée mer de Kinnéreth par les anciens Hébreux[2] ; en même temps le pays d'au delà du Jourdain se nommant plus tard la Décapole ; enfin « le territoire des Gentils, » situé dans une portion de Nephthali. Le nom de « territoire des Gentils » se dit dans l'original *Guelil-haggoïm*, *Guelil* signifiant territoire, district. De là est venu l'appellation de Galilée appliquée à toute la région septentrionale de la Palestine. Le district en question avait gardé beaucoup de Cananéens, et, en tant que pays de frontière, il comptait une nombreuse population étrangère. Mais ce qui était vrai du district l'était de toute la partie

[1] Esaie 8 : 23 à 9 : 6. — [2] Nomb. 34 : 11 ; Jos. 12 : 3.

nord de la Terre promise. C'est donc bien la Galilée dans son ensemble et la Décapole que désigne ici Esaïe. Aussi a-t-on souvent traduit, et avec raison, « Galilée des Gentils » au lieu de « territoire des Gentils. » Tiglath-Piléser, appelé par Achaz à son secours, fit du reste une invasion dans ces contrées, ainsi qu'à Basan et en Galaad[1]. L'événement ne double-t-il pas l'à-propos du message consolateur?

Ceci nous amène à nous demander quel est proprement ce message? De quelle lumière le prophète a-t-il voulu parler? Eh! que pourrait-elle être, cette lumière, sinon la grande clarté des temps messiaques? N'est-ce pas celle-ci qui resplendit dans la suite du discours? N'est-ce pas dans la Galilée que Jésus exerça la plus grande partie de son ministère? La trace des pas divins ne se retrouve-t-elle pas dans la Décapole? Nazareth, la rose de Galilée d'après Jérôme, n'était-elle pas précisément située dans la tribu de Zabulon?

La parole d'Esaïe glorifiant la Galilée sert de pendant à celle où Michée célèbre Bethléem. Le rapprochement est d'autant plus naturel que dans le même passage Esaïe a loué la divinité du fils de David. Or l'on se souvient que Michée, en parlant de Bethléem, faisait remonter jusqu'à l'éternité les origines du héros destiné à illustrer la bourgade d'Isaï.

Après la promesse aux deshérités, celle qui concerne tout le peuple. Elle a la forme, on l'a vu, d'une multiplication des restes de la nation, du retour

[1] 2 Rois 15 : 29.

d'une bataille victorieuse. Israël est délivré de ses ennemis, ainsi qu'il le fut des exactions de l'Egypte par Moïse, de celles de Madian par Gédéon. Le triomphe des opprimés sera si complet qu'il effacera en Palestine jusqu'aux vestiges de l'état de guerre. En parlant de cette définitive victoire, venant mettre un terme à la période des guerres, le prophète laisse échapper le cri d'allégresse contenu depuis longtemps, lequel seul donne l'explication de ce qui se passe :

Car un enfant nous est né, un fils nous est donné[1].

La voix du prophète s'est faite vibrante. Nous sentons qu'il a atteint la cime de l'inspiration, lorsqu'il donne à l'héritier de la maison de David les noms les plus propres à frapper l'imagination. Il y en a quatre, car il semble qu'il faille pour la symétrie joindre les deux premiers et, faisant d'« admirable » un simple adjectif, lire simplement : admirable Conseiller. Le nom « d'admirable Conseiller » nous peint la connaissance prodigieuse des choses, des hommes et des lois de Dieu, qui distinguera le Messie. Le nom de « Dieu fort » nous montre le Messie possédant la puissance même de Dieu ; il montre par conséquent le Messie dans une relation unique avec l'Eternel. Le nom de « Père d'éternité » ou de « Père à toujours » caractérise le rapport du Messie avec son peuple, dont il devient le protecteur et comme le Père après Dieu et de la part de Dieu.

[1] Esaïe 8 : 5.

Le nom de « Prince de la paix » évoque devant nous le souvenir de Salomon, tandis que la fin du morceau joint à cette image d'un grand pacificateur la triple gloire du Conquérant, de l'Administrateur et du Juge.

Si cette série de noms, superbe et rythmée, n'a pas été citée par les auteurs du Nouveau Testament, c'est que ceux-ci mentionnent seulement quelques-uns des passages de la prophétie. Des morceaux aussi importants ont été également omis. Les apôtres, les évangélistes recourent aux textes les plus familiers. Ils ne s'en servent que vis-à-vis des auditeurs et des lecteurs juifs. Ils n'ont visé à rien de systématique, de régulier et de complet dans l'usage des paroles prophétiques. Les premiers prédicateurs chrétiens se bornent d'ailleurs à fonder la foi, laissant aux influences de l'Esprit le soin de développer la connaissance chrétienne.

C'est la théologie qui, dans tous les siècles, a arrêté son attention sur les titres donnés par Esaïe à l'Oint de l'Eternel. Tantôt on a exagéré, tantôt diminué la valeur de l'un d'eux. Nous croyons qu'on l'exagère, lorsqu'on donne aux mots « Père d'éternité » le sens de Créateur de l'éternité. Appliquée au Messie, cette notion se trouverait dépasser l'idée même de la relation de Dieu avec l'éternité, fournie par la Bible. Car Dieu n'est jamais appelé dans la Bible Père de l'éternité, laquelle est le mode de son existence. Il faut donc interpréter, croyons-nous, « Père pour l'éternité ». Plusieurs ont, d'autre part,

affaibli le terme de « Dieu fort, » en lui substituant celui-ci : « le Fort de Dieu, » ce qui reviendrait à dire : le héros de Dieu. Cette dernière interprétation nous semble inspirée pas une arrière-pensée dogmatique. Le nom de « Dieu fort, » venu après celui d'Emmanuel, est le déploiement du contenu de ce dernier. L'affirmation apostolique de la divinité du Messie, entendue à la fois dans le sens d'une communion avec Dieu pleine et entière sur la terre, et d'une habitation auprès de Dieu dans la gloire, avant et après la venue en ce monde, trouve dans ces appellations sa pierre d'attente.

Le père du Baptiste, Zacharie, dans son beau cantique, a fait allusion aux premiers mots de notre fragment. Il a parlé du soleil de justice levé « pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort[1]. » Si les écrivains apostoliques n'ont pas cité en faveur de la divinité de Christ la déclaration importante du passage, elle n'en a pas moins inspiré leur foi.

Nous passons sur un discours dont l'objet est la ruine de Samarie, sur un autre qui menace Assur, la verge de la colère de Dieu, parce qu'il s'est enorgueilli. Parvenus au chapitre 11e, nous rencontrerons de nouveau, à la fin de cette première collection, il est vrai sous d'autres noms, le Conseiller, le Pacificateur de notre chapitre 9e. C'est, en même temps, l'enfant déjà vu, mais présenté sous une image, comme un « rameau, » un « rejeton » du vieux tronc davidique.

[1] Luc 1 : 74-79.

Puis un rameau sortira du tronc d'Isaï,
Et un rejeton naîtra de ses racines.
L'esprit de l'Eternel reposera sur lui :
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel.
Il respirera la crainte de l'Eternel ;
Il ne jugera point sur l'apparence,
Il ne prononcera point sur un ouï-dire.
Mais il jugera les pauvres avec équité, [terre ;
Et il prononcera avec droiture sur les malheureux de la
Il frappera la terre de sa parole comme d'une verge,
Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.
La justice sera la ceinture de ses flancs,
Et la fidélité la ceinture de ses reins.
Le loup paîtra avec l'agneau,
Et la panthère se couchera avec le chevreau ;
Le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse seront
Et un petit enfant les conduira. [ensemble,
La vache et l'ourse auront un même pâturage,
Leurs petits un même gîte ;
Et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille.
Le nourrisson s'ébattra sur l'antre de la vipère,
Et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic.
Il ne se fera ni tort ni dommage
Sur toute ma montagne sainte ;
Car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel,
Comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent.
En ce jour, le rejeton d'Isaï
Sera là comme une bannière pour les peuples ;
Les nations se tourneront vers lui,
Et la gloire sera sa demeure. [fois sa main,
Dans le même temps, le Seigneur étendra une seconde
Pour racheter le reste de son peuple,
. . . . . .
Il élèvera une bannière pour les nations [1].

[1] Esaïe 11 : 1-12.

Le vieux tronc qui a donné le jour à David produit aux yeux du prophète un nouveau rameau. Isaï représente ici la lignée des ancêtres. Mais, laissant la métaphore du rameau et du tronc, le voyant nous met bientôt en présence du nouveau roi revêtu de l'Esprit de Dieu. Cet Esprit agit envers son Oint d'une sextuple manière, ou lui apporte six dons : la sagesse et l'intelligence, ce qui désigne peut-être la faculté de choisir heureusement les buts et les moyens ; le conseil et la force, soit la prudence alliée à l'énergie de l'exécution ; la connaissance et la crainte de l'Eternel, soit l'inclination à prendre la volonté de Dieu pour source et norme de toute activité. Cet Oint sera un juge compatissant aux petits, dur aux méchants. Une verge est dans sa bouche : l'Apocalypse a de même comparé la parole de Christ à une épée aiguë à deux tranchants sortant de la bouche du Fils de l'homme [1]. L'auteur de l'Apocalypse voit Christ vêtu d'une ceinture d'or [2] en signe de force : Esaïe a nommé la ceinture du Messie justice et fidélité. Et une image dit à peu près la même chose que l'autre, puisque l'or est le symbole des réalités spirituelles les plus précieuses. C'est ainsi que le livre des révélations de Jean ne se borne pas à annoncer souvent les mêmes choses que l'ancienne prophétie, mais consacre encore celle-ci en lui empruntant ses figures, ses comparaisons.

Nous arrivons à cette partie du passage qu'on

[1] Apoc. 1 : 16. — [2] Apoc. 1 : 13.

pourrait intituler : Paix universelle. Loups et agneaux, panthères et chevreaux, vaches, lions et ours réconciliés, devenus amis, vivent dans l'harmonie la plus parfaite, se nourrissent d'herbe, ne forment plus que de dociles troupeaux évoluant à la voix d'un berger. Le tout est complété par l'épisode du petit enfant jouant sans danger sur le trou de la vipère et du basilic. Revenant de la nature à l'homme, le poète nous fait assister à un règne de Dieu d'où les méchants auront disparu, où l'ère de la connaissance de l'Eternel par toute la terre se sera levée. Ces jours n'ont pas encore lui. Néanmoins, nous tenons pour certain leur accomplissement après l'avènement de Christ. Et nous ne pouvons nous empêcher de faire observer une fois de plus que le Nouveau Testament annonce aussi un renouvellement de la nature en travail. Selon Paul, elle soupire après la manifestation des enfants de Dieu [1]. D'après Jean, d'après Pierre, elle sera remplacée par de nouveaux cieux et une nouvelle terre [2]. Déjà sur cette terre, Jean prévoit un règne de Christ pendant lequel Satan sera lié [3]. Ne peut-on penser que, pendant ce temps de relâche pour l'Eglise, les forces physiques, animales, domptées, partiellement régénérées, cesseront d'être en hostilité les unes contre les autres et contre l'homme ?

Le darwinisme pur a ce vice grave à nos yeux de substituer l'évolution à la création et de faire de la

[1] Rom. 8 : 19. — [2] 2 Pierre 3 : 11-13 ; Apoc. 21 : 1-5. — [3] Apoc. 20 : 1-6.

loi le premier et suprême facteur des choses. D'un autre côté, il n'est pas sans avoir rappelé une vérité méconnue, l'existence de l'évolution qui, pour être limitée, n'est pas moins réelle. Chacun de faire aujourd'hui à cet élément une part dans le passé. Et Darwin, c'est ce que nous tenions à dire, admet que les instincts ont varié comme les structures chez les animaux. Il pense même que la variation des instincts a précédé et amené celle des structures[1]. Pourquoi traiter dès lors d'absurde la supposition qui fait de la férocité une perversion ? Pourquoi déclarerait-on chimérique et folle l'idée d'une transformation de la constitution, de l'instinct des animaux féroces, sous une action providentielle ?

Je ne prétends point que ce changement aura nécessairement lieu, ni qu'il doive, cas échéant, être complet. Les couleurs vives ne sont-elles pas le privilège de la poésie ? Le poète qu'était Esaïe a, au reste, peut-être employé une allégorie semblable à celles de la fable, et tenté de peindre la future société humaine sous les traits de personnages du monde animal. Mais je crois aussi qu'il ne faut pas nier la possibilité d'une amélioration, sinon totale, du moins très marquée de la nature actuelle, en attendant les nouveaux cieux et la nouvelle terre du monde à venir.

Quand nous lisons dans une lettre de Darwin qu'aucun de ceux qui croient à l'évolution ne dou-

[1] *Vie et correspondance de Charles Darwin*, tome II, p. 182. Lettre du 6 juin 1860 à Lyell.

tera que les phoques ne soient descendus de quelque carnivore terrestre[1], nous pensons qu'il n'est pas plus étrange de concevoir l'animal primitif sortant des mains du Créateur innocent et doux que de le voir devenir débonnaire à la fin des temps pendant une ère de bénédictions. Certaines races d'ours ne sont-elles pas carnassières et frugivores? Nombre d'oiseaux ne sont-ils pas granivores en même temps que carnivores? N'est-ce pas là un signe contraire à l'irréductibilité de l'instinct pacifique comme de l'instinct de férocité ?

La cause de la grande révolution pacifique que nous décrit le poète sera l'extension de la connaissance de l'Eternel. Celle-ci couvrira la terre, y submergera en quelque sorte le mal dans les rapports des hommes. Elle rendra les hommes justes et compatissants jusque dans leurs relations avec les bêtes. Elle provoquera une bénédiction générale de l'Eternel, dont l'effet sera le changement des dispositions morales et des tempéraments. Les païens se convertiront à Jéhovah. Le nom du Messie sera pour eux un étendard autour duquel ils se rallieront. Israël sera rentré dans ses foyers et sa nationalité aura été restaurée.

La fin du discours, que nous avons dû écourter, est consacrée à ce retour du peuple revenant d'une autre captivité que celle d'Egypte. Le regard d'Esaïe dépasse encore ici l'horizon de l'exil à Babylone et perçoit les réalités dernières de l'histoire. Il voit

[1] Ouvrage cité, tome II, p. 495. Lettre au marquis de Saporta.

Israël l'emportant sur tous ses ennemis. Ce triomphe est représenté sous les traits d'une victoire remportée sur les Philistins, les Arabes, Edom, Moab, Ammon. Les peuples en question ne sauraient être pour nous qu'une image de la gentilité future, comme les prodiges renouvelés de la sortie d'Egypte, le passage ouvert dans la mer d'Egypte, dans l'Euphrate devant les exilés n'est qu'une image de l'harmonie future existant entre le peuple de Dieu et la nature qui l'entourera. En même temps les deux fractions séparées de Juda et d'Israël se réuniront et ne formeront plus qu'un royaume.

La collection se termine par un cantique d'actions de grâces, interrompu par cette déclaration vraiment suave, annonçant l'abondance du pardon aux jours de l'Evangile :

> **Vous puiserez de l'eau avec joie**
> **Aux sources du salut [1].**

Au terme de cette première collection, nous pouvons déjà dire : il n'est qu'un Esaïe. Il n'en est qu'un pour la richesse des pensées, pour le coloris des images.

Ce qui distingue les prophéties messianiques que nous venons de parcourir, c'est d'abord l'insistance avec laquelle elles font de l'Oint attendu un être aimé et béni de Dieu, disons plus un être divin, un « Emmanuel [2], » un « Dieu fort [3], » un Isaïde revêtu des dons de l'Esprit. Nul prophète n'a montré

[1] Esaïe 12 : 3. — [2] Esaïe 7 : 14-16 ; 8 : 8. — [3] Esaïe 9 : 5-6.

comme Esaïe l'intimité de la communion de Christ avec son Père. S'il est encore dans cette collection un tableau digne d'être relevé, c'est celui de l'harmonie et de la paix universelle qui caractériseront l'âge d'or messianique[1]. L'on voit dans cette esquisse la grâce de Dieu se répandre sur la terre, l'envelopper, immensité d'amour semblable à l'océan dont était baigné tout entier notre globe en ses premiers jours. Non encore pleinement accomplie, mais en voie de se réaliser par les efforts des cœurs généreux, par le travail des missions chrétiennes, la description du futur âge d'or ouvre devant l'esprit des horizons sur les relations de l'homme avec la création, qui participera à notre relèvement comme elle a participé à notre abaissement.

A ceux qui goûtent particulièrement un accomplissement littéral, je signalerai dans cette collection la promesse faite à la Galilée des Gentils[2]. C'est ainsi, dirai-je, que le prophète enrichit de diverses manières dans ce premier groupe de discours la donnée traditionnelle. Chénier écrivait :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques[3].

L'Esprit de Dieu a fourni à Esaïe sur des thèmes antiques bien des pensers nouveaux.

La seconde collection s'étend du chapitre 13e à la fin du 27e. Elle a quinze chapitres et renferme les prophéties concernant les païens. Nous trouverons éga-

[1] Esaïe 11 : 6-10. — [2] Esaïe 8 : 23. — [3] Poème de l'*Invention*, p. 184.

lement réunies dans Jérémie et Ezéchiel les prophéties sur les peuples étrangers. Juda, il est vrai, a sa page dans le second recueil d'Esaïe : Jérusalem reçoit, en effet, sa sentence au commencement du chapitre 22e, avec les nations, et, comme on l'a remarqué, c'est parce qu'elle sera tombée au niveau de l'idolâtrie [1]. La figure du Messie sera totalement absente de ce groupe de discours, ce qui s'explique assez par le sujet. En échange, les prédictions sur l'avenir messianique abondent. Elles annoncent en même temps la conversion des païens au Dieu des Juifs, qui a commencé après la venue de Christ, et le relèvement spirituel ainsi que matériel de Jérusalem.

La collection fait suivre les menaces particulières d'un jugement tout général à la fin de l'histoire. Cette crise finale détruira le paganisme. Elle sera suivie d'un rassemblement d'Israël, d'un état de bonheur et de gloire pour ses fidèles, pour ceux des nations. Il est là des paroles remarquables sur la destruction de la mort, d'attente d'une résurrection. Le morceau en question remplit les quatre derniers chapitres.

A tout seigneur, pourrait-on dire, tout honneur. C'est à Babylone qu'en veut d'abord le prophète, à Babylone non encore prépondérante, mais destinée à éclipser un siècle plus tard Ninive, à porter le fer, le feu dans le sein de la Palestine. Un détail surprend dans cette prophétie temporelle contre Babylone, c'est la mention des Mèdes [2], qui, avec les Perses, prendront la ville. Au terme de cette étrange

[1] *Bible annotée*, Les prophètes, I, p. 126, note. — [2] Esaïe 13 : 17.

rophétie, où le voyant fait preuve d'une surnaturelle pénétration, se trouve annoncée la délivrance d'Israël. Evidemment le poète a vu ses compatriotes captifs à Babylone. Il s'exprime ainsi :

> Car l'Eternel aura pitié de Jacob,
> Il choisira encore Israël,
> Et il les rétablira dans leur pays ;
> Les étrangers se joindront à eux,
> Et ils s'uniront à la maison de Jacob.
> Les peuples les prendront et les ramèneront à leur demeure,
> Et la maison d'Israël les possédera dans le pays de l'Eternel
> Comme serviteurs et comme servantes ;
> Ils retiendront captifs ceux qui les avaient faits captifs,
> Et ils domineront sur leurs oppresseurs[1].

Il est superflu de marquer que Babylone représente ici les peuples étrangers, la gentilité. A chaque instant les prophètes généralisent, ils passent d'une nation particulière et hostile à l'ensemble des ennemis de Dieu au dernier jour. L'incorporation des païens au peuple de Dieu comme « serviteurs et comme servantes » sera la compensation d'un long abaissement. C'est toujours, l'on s'en souvient, avec l'affirmation d'une primauté spirituelle et matérielle d'Israël que l'association des nations au règne de Dieu est présentée. Et c'est bien ainsi que l'alliance des deux moitiés de l'humanité doit se réaliser. Les dons de Dieu sont sans repentance. Israël, même réduit à un reste et purifié au creuset de l'épreuve prolongée, demeure le fils aîné de Dieu ; il possède le droit d'aînesse. Jésus n'a-t-il pas dit

[1] Esaïe 14 : 1, 2.

que « le salut vient des Juifs? » Maintenant il est bien clair que cette position privilégiée réservée dans l'Eglise de Dieu au Juif ne sera pas autre chose qu'une prééminence d'honneur, résultant de la déférence qu'auront pour lui les enfants des anciens païens. S'il est dangereux de volatiliser et de spiritualiser complètement les prophéties, il ne saurait pas davantage être question de les prendre totalement à la lettre. Les explications devront toujours s'inspirer des conceptions de Jésus et des apôtres. Or celles-ci accordent à Israël le privilège d'être le premier instrument d'action spirituelle dans le futur règne de Dieu.

Après Babylone, l'Assyrie, les Philistins, Moab ont leur tour dans cette série de jugements ; puis c'est Damas et Ephraïm, les deux coalisés. Au milieu de la dénonciation du châtiment d'Ephraïm, le prophète s'interrompt pour saluer de meilleurs temps :

> En ce jour l'homme regardera vers son Créateur,
> Et ses yeux se tourneront vers le saint d'Israël ;
> Il ne regardera plus vers les autels,
> Ouvrage de ses mains ;
> Et il ne contemplera plus ce que ses doigts ont fabriqué,
> Les idoles d'Astarté et les statues du soleil [1].

Tel sera le résultat du jugement exécuté par le moyen d'Assur contre Ephraïm. Ce dernier abandonnera les cultes phéniciens dont Achab a été le protecteur ; il retournera à Dieu. Il n'est pas, j'en conviens, dans la lettre de ce morceau de lueur

[1] Esaïe 17 : 7, 8, 9.

messianique. Mais l'esprit général du fragment nous transporte au seuil de la nouvelle ère, s'il est vrai que la rentrée de l'exil soit toujours dans Esaïe l'image de la restauration d'Israël.

Ecoutons encore ce que dit Esaïe à l'Ethiopie, au chapitre 18e. Ce pays, situé au sud de l'Egypte, était alors un Etat puissant, ayant pour capitale Méroë. Son roi, Tirhaka, osa se mettre en marche contre Sanchérib, quand celui-ci assiégea Jérusalem[1]. C'est peut-être la ruine de Sanchérib qui, en fait de jugement, est mise d'abord sous les yeux de l'Ethiopie, à moins que ce ne soit celle de l'Ethiopie elle-même. L'écrivain montre des connaissances géographiques. Il nomme le pays une terre de fleuves. C'est une allusion aux affluents du Nil qui coupent l'Ethiopie. Il est encore question dans l'apostrophe à cette région de ses « navires de jonc. » On se servait, en effet, en Egypte et en Ethiopie, de barques faites avec des roseaux papyrus tressés. A la suite de l'annonce du désastre qui menace soit l'Ethiopie, soit l'Assyrie, Esaïe poursuit ainsi :

> En ce temps-là, des offrandes seront apportées à l'Eternel des armées
> Par le peuple fort et vigoureux,
> Par le peuple redoutable depuis qu'il existe,
> Nation puissante et qui écrase tout,
> Et dont le pays est coupé par des fleuves.
> Elles seront apportées là où réside le nom de l'Eternel des armées,
> Sur la montagne de Sion[2].

[1] 2 Rois 19 : 9. — [2] Esaïe 18 : 7.

La conversion de l'Ethiopie, si clairement prédite dans ces lignes, a commencé lors de la fondation de l'Eglise abyssinienne, dans le premier siècle. Mais cette prophétie n'est pas épuisée encore par les événements. Elle laisse attendre une manifestation plus solennelle, plus complète, pour l'époque où Juda sera rentré dans ses foyers, et, converti lui-même à Christ, résidera sur la montagne de Sion.

Les connaissances géographiques qu'Esaïe avait montrées à propos de l'Ethiopie, il les montre dans son oracle contre l'Egypte[1]. Le desséchement du Nil, ce fleuve fertilisateur, est, sous la plume du prophète, l'image de la ruine du pays. Cette ruine atteindra deux industries que l'on sait avoir été florissantes dans l'antique Egypte, le tissage du lin, celui du coton désigné dans le texte par les « blanches étoffes. » La sagesse des conseillers égyptiens, célèbre dans l'antiquité, aura disparu. Le palmier représente dans l'oracle contre l'Egypte les classes élevées, le roseau y est l'image du bas peuple. Tous deux seront également brisés. La guerre civile éclatera. Le pays sera livré à un maître dur. Des interprètes ont pensé ici d'abord à la division de l'Egypte en douze Etats qui précéda Psammétique, puis à ce dernier prince qui fit peser un joug très lourd. Mais l'anarchie a pu se produire en d'autres circonstances encore. On préfère en général voir un étranger dans le souverain cruel annoncé, soit un Ethopien, soit un Assyrien. Comme il est question,

[1] Esaïe 20.

dans la promesse qui se lit à la fin de l'oracle, de la réconciliation de l'Egypte et de l'Assyrie, il est plus probable qu'il s'agit d'un Assyrien. Sargon avait déjà menacé l'Egypte ; Assarhaddon, qui emmena en captivité Manassé, le fils impie d'Ezéchias, Assurbanipal, son successeur, s'en emparèrent. Le jugement de l'Egypte amène, dans le chapitre dont nous nous occupons, sa conversion. Il est probable que le prophète a réuni dans la peinture d'une seule catastrophe toute la série des coups dont Dieu frappera l'Egypte jusqu'à la fin des temps. Le tableau de la conversion de l'Egypte est l'un des plus larges de l'écrit d'Esaïe. Il nous fait assister à l'alliance des peuples se rapprochant dans le culte de Jéhovah :

En ce temps-là, il y aura cinq villes au pays d'Egypte
Qui parleront la langue de Canaan,
Et qui jureront par l'Eternel des armées :
L'une d'elles sera appelée ville de la délivrance.
En ce même temps, il y aura un autel à l'Eternel
Au milieu du pays d'Egypte
Et sur la frontière un monument à l'Eternel. [gnage
Ce sera pour l'Eternel des armées un signe et un témoi-
Dans le pays d'Egypte !
Ils crieront à l'Eternel à cause des oppresseurs,
Et il leur enverra un sauveur et un défenseur pour les
Et l'Eternel sera connu des Egyptiens, [délivrer.
Et les Egyptiens connaîtront l'Eternel en ce jour-là ;
Ils feront des sacrifices et des offrandes,
Ils feront des vœux à l'Eternel et les accompliront.
Ainsi l'Eternel frappera les Egyptiens,
Il les frappera, mais il les guérira ;
Et ils se convertiront à l'Eternel,
Qui les exaucera et les guérira [1].

[1] Esaïe 19 : 18-22.

Il est à peine besoin de remarquer que les cinq villes dont parle le premier vers sont destinées à représenter une importante portion du pays. Dire que l'Egypte parlera en partie la langue de Canaan revient à dire que l'Egypte parlera la langue du Dieu d'Israël, qu'elle priera le Dieu d'Israël. Nous lisons plus loin dans notre texte qu'une des cinq villes sera appelée « ville de délivrance ; » d'autres lisent « ville de destruction, » et il s'agit sans doute dans cette variante d'une solennisation de la destruction des idoles. Ces noms évidemment ne sont pas donnés comme devant devenir des noms habituels. Ils sont inventés pour indiquer seulement les événements dont la ville sera le témoin. Ce n'est pas que les noms des cités ne soient parfois transformés en titres symboliques. Le tour employé par Esaïe, pour peindre les bénédictions dont l'Egypte sera l'objet à la fin des temps, me rappelle que les Conventionnels décidèrent à la suite de mouvements contre-révolutionnaires de substituer au nom de Lyon celui de Ville-Affranchie, au nom de Toulon celui de Port-la-Montagne, au nom de Marseille celui de Commune-sans-nom ! La Révolution illustrant Esaïe, le trait n'est pas neuf, en réalité.... Mais des interprètes lisent encore « ville du soleil ; » c'est la traduction du nom d'Héliopolis, dans la Basse-Egypte, et l'auteur, mentionnant cette cité parmi celles qui jureront au nom de l'Eternel, montrerait ainsi que le culte de Jéhovah remplacera celui du soleil, dans la cité même naguère consacrée au soleil. D'autres, d'après

l'arabe, ont traduit « ville du lion ; » il s'agirait de Léontopolis, où, au second siècle avant Jésus-Christ, fut érigé un temple juif. Ce temple serait un commencement d'accomplissement. Le prophète voit s'élever au milieu du pays un autel et un obélisque[1] : encore des marques de la consécration du pays à Jéhovah ! Dieu promet aussi d'envoyer à l'Egypte des libérateurs, comme il en envoya naguère à Israël. Il la traitera comme son peuple, auquel il avait dit déjà :

> Je fais vivre et je fais mourir,
> Je blesse et je guéris[2].

Il y a plus. Des rapports, figurés par une route conduisant d'une contrée à l'autre, s'établiront entre l'Egypte et l'Assyrie. L'Assyrie sera introduite dans l'alliance de Dieu. Et Israël deviendra l'ami de l'Egypte et de l'Assyrie. Il apportera à ces confédérés salut et prospérité. L'Eternel bénira les trois frères, jadis ennemis, désormais réconciliés, en leur disant :

> Bénis soient l'Egypte, mon peuple,
> Et l'Assyrie, œuvre de mes mains,
> Et Israël, mon héritage[3] !

L'appel à la fraternité universelle, contenu dans l'Evangile, est en germe dans cette bénédiction destinée à montrer aux trois pays leur véritable vocation. Celle-ci ne se réalisera sans doute que lorsque les hommes appelleront en commun Jéhovah leur

[1] Esaïe 19 : 19. — [2] Deut. 32 : 39. — [3] Esaïe 19 : 25.

Père céleste. Mais l'idée qui a présidé à ce groupement de l'Egypte, de l'Assyrie et d'Israël paraîtra simplement sublime, si l'on veut se souvenir que les deux premiers avaient été les oppresseurs cruels du troisième.

N'oublions pas le rôle que joua l'Egypte aux premiers jours de l'Eglise chrétienne. L'Evangile, à cette époque, y recruta de nombreux adhérents. Alors la prophétie grandiose que nous venons de lire commença de se réaliser. Mais ici, comme ailleurs, subsiste une large marge pour un dernier et suprême accomplissement.

La collection d'oracles que nous parcourons, et qui est dirigée contre les peuples païens, contient une seconde prophétie sur les Egyptiens et les Ethiopiens, une autre sur Babylone, une autre sur Duma, dont le nom veut dire silence et désignera Edom devenue la terre du silence, une autre sur l'Arabie, une autre sur Jérusalem. Chose rare et curieuse, aucune consolation ne se mêle à la sentence contre la ville sainte. Sion a tellement provoqué la colère de l'Eternel, qu'elle est traitée comme les nations païennes les moins favorisées. Pour trouver une promesse, il nous faut pousser plus loin. Nous sommes obligé de passer par-dessus le discours annonçant à Schebna, créature d'Achaz, sa disgrâce, et qui est rattaché à l'oracle contre Jérusalem, parce que Schebna exerçait ses fonctions de vizir à Jérusalem. C'est dans l'oracle contre Tyr que nous la rencontrons.

Tyr était la ville maritime de l'antiquité. Ses navires sillonnaient la Méditerranée et leurs matelots avaient entre les mains le commerce du monde ancien. Des colonies tyriennes existaient sur tout le littoral, à Chypre, à Tarsis, en Espagne. Voilà pourquoi le poète, au début de cette pièce, nomme les navires tyriens, navires de Tarsis :

Lamentez-vous, vaisseaux de Tarsis [1] !

Voilà pourquoi encore Esaïe montre la côte de la mer dans le deuil, les Egyptiens particulièrement attristés parce qu'ils sont obligés de garder les blés du Nil. Tyr était elle-même une colonie de Sidon. Aussi le poète s'écriera-t-il :

Sois confuse, Sidon [2].

Tyr sera ruinée par les Chaldéens [3]. Ceux-ci ne sont pas encore un peuple d'après Esaïe. Nous en concluons que pour le moment ce sont encore des vassaux soumis à la suzeraineté de Ninive. La grande cité assyrienne ne devait, en effet, être détruite qu'en 606 par le Chaldéen Nabopolassar, allié à Cyaxare le Mède, qui la dévasta de fond en comble. La victoire de Nabopolassar consacra le triomphe de Babylone. Ce fut toutefois son fils Nebucadnetsar, roi de Babylone, qui attaqua Tyr. Il l'assiégea pendant treize ans. De nos jours, l'on nie qu'il l'ait prise, quoique cela ressorte du récit de l'historien Josèphe, et qu'on ne conçoive guère un échec final, à la suite d'un siège de treize ans, pour un conqué-

[1] Esaïe 23 : 1. — [2] Esaïe 23 : 4. — [3] Esaïe 23 : 13.

rant comme Nebucadnetsar. S'il traita finalement avec Tyr, ainsi que le veut Maspero[1], la cité commerciale n'en resta pas moins épuisée du long effort qu'elle avait dû faire. Lenormant admet que Tyr a été emportée d'assaut[2], conformément à la tradition des anciens auteurs ecclésiastiques. Et, dans ce cas, la ruine de Tyr aura été plus complète, par conséquent la prophétie mieux accomplie encore.

Mais le prophète veut que l'abaissement de Tyr ne dure que soixante-dix ans. Il connaît sans doute par une illumination d'en haut la date de la disparition de la tyrannie chaldéenne, qui devait durer près de soixante-dix ans. Et nous supposons que le prophète compte les années de l'abaissement de Tyr depuis l'avènement de la domination de Babylone jusqu'à la fin de cette ville. Quant à la prise de Tyr, elle eut lieu probablement en 574, tandis que Babylone tomba en 538. Il se pourrait aussi que le prophète comptât depuis le commencement du siège et ajoutât aux années de l'oppression chaldéenne celles qui étaient nécessaires pour qu'on n'en ressentît plus les effets, et qu'un relèvement se marquât. Je présume, d'ailleurs, qu'Esaïe donne le nombre 70, multiple de 7, comme un nombre symbolique représentant la délivrance, en même temps que comme une mesure approximative du temps qui allait s'écouler. Jérémie, nous le verrons, reprendra

[1] Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, chap. 12.

[2] Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, II, livre 4, chap. 5. § 3. Nabuchodorossor.

le même chiffre, mais pour le présenter nettement comme celui de la durée de la puissance chaldéenne et de l'exil des Juifs, événements auxquels ce nombre s'appliquera bien plus exactement [1].

La prophétie d'Esaïe se termine par les vers suivants qui nous transportent dans les temps messianiques :

Au bout de soixante-dix ans, l'Eternel visitera Tyr,
Et elle retournera à son salaire impur ;
Elle se prostituera à tous les royaumes de la terre,
Sur la face du monde.
Mais son gain et son salaire impur seront consacrés à l'Eternel ;
Ils ne seront ni entassés, ni conservés ;
Car son gain fournira pour ceux qui habitent devant l'Eternel
Une nourriture abondante et des vêtements magnifiques [2].

On vit, en effet, après qu'eut été brisé le joug des Chaldéens, une renaissance de Tyr, dont le commerce reprit un brillant essor. Peu à peu, Tyr redevint le fournisseur attitré des peuples. Elle excita les convoitises d'Alexandre le Grand, qui s'en rendit maître. Toutefois, elle ne tarda pas à recouvrer son prestige. La prophétie a le droit de la montrer sanctifiant ses gains, en les offrant pour le service de Jéhovah : cette prédiction a été, sans doute, en partie accomplie par l'aide que les Tyriens et les Sidoniens prêtèrent pour la reconstruction du temple de Jérusalem. Une petile Eglise, on le sait, existait à Tyr, au premier siècle. Paul la visita lors de son dernier

[1] Jér. 25 : 11, 12. — [2] Esaïe 23 : 17, 18.

voyage, en retournant à Jérusalem. Il s'agenouilla alors sur le rivage de la ville, avec les membres de la communauté, et partit après s'être recommandé avec eux à la grâce de Dieu. La naissance et le développement de cette Eglise sont comme une première et partielle consécration de Tyr à Jéhovah.

Mais la prédiction est-elle épuisée? Nous ne le pensons pas. Nous croyons que l'espoir de relèvement et de conversion attaché par Esaïe au nom de Tyr n'a pas encore été entièrement réalisé. Il suit de là que pour Tyr, comme pour Assur, comme pour l'Ethiopie, l'avenir garde des bénédictions finales. Après cela, pour le plein accomplissement des promesses de salut, il n'est pas nécessaire de supposer que Tyr, Assur, l'Ethiopie devront recouvrer comme cité et comme peuple leur ancien lustre. En soi, une pareille résurrection, bien qu'absolument improbable, n'offre rien de contradictoire; elle n'est point, cela va sans dire, au-dessus des moyens du Créateur. Mais rien n'est moins vraisemblable. Ce sera donc ici le cas de spiritualiser. De même que nous ne nous attendons point à ce que l'on voie quelque jour cinq villes du pays d'Egypte se mettre à parler l'ancienne langue de Canaan, pas plus que nous ne nous attendons à ce que l'on voie l'autel et l'obélisque prédits également par Esaïe se dresser au milieu du pays d'Egypte, ou de véritables sacrifices en l'honneur de Dieu être offerts à Jéhovah par les anciens peuples païens accourant

dans Jérusalem, nous ne songerons point à une reconstitution complète de l'Assyrie, à sa fédération avec l'Egypte et la Palestine.

Les puissances passées en revue jusqu'ici sont pour une part des figures. Elles personnifient en premier lieu le paganisme, les religions hostiles à la révélation; en second lieu, elles personnifient les civilisations qui correspondent à ces religions. C'est ainsi que dans ce dernier domaine Tyr symbolise la grandeur commerciale, qu'Assur et l'Ethiopie sont des images des races conquérantes. Ce qui ressort donc des tableaux prophétiques sur lesquels nous nous sommes arrêté, c'est que l'industrie, la richesse, l'esprit de conquête seront un jour consacrés au Dieu de toute la terre. C'est sans doute encore que les régions de Tyr, d'Assur, de l'Ethiopie seront peuplées par des habitants chrétiens, héritiers transformés des terres appartenant à des prédécesseurs fameux dans l'histoire. Car si Tyr, Assur, l'Ethiopie sont jusqu'à un certain point des figures, ce sont aussi et avant tout des réalités. Ce sont des populations. Les populations en question sont envisagées comme identiques à elles-mêmes par le fait de la fixité au sol, et cela malgré les vicissitudes de la race à travers les âges.

Ce second recueil des prophéties d'Esaïe se termine par les tableaux d'un jugement particulier exercé sur Juda, Babylone, Moab, l'Assyrie. Ce jugement se transforme parfois en une punition générale des peuples. Nous sommes ainsi reportés à la

journée de l'Eternel prévue par Abdias[1], Joël[2], Michée[3]. Mais, au milieu des menaces, d'éclatantes espérances de salut se font jour, sous la forme de cantiques, extrêmement remarquables : nous entendons le prophète nous promettre la destruction de la mort, puis la résurrection des élus.

Tandis que le pays est dévasté, des cris d'allégresse sortent de la bouche des exilés, et, à travers les lointains espaces, viennent frapper les Juifs demeurés dans le pays :

[au Juste[4] !
De l'extrémité de la terre nous entendons chanter : Gloire

C'est l'annonce d'une restauration où le juste recevra enfin la récompense que lui ménage dès longtemps la grâce du Très-Haut. Mais Esaïe interrompt bientôt son cantique pour prédire le châtiment des méchants, la punition de la terre entière, la ruine du paganisme :

En ce temps-là, l'Eternel châtiera dans le ciel l'armée d'en haut,
Et sur la terre les rois de la terre.
Ils seront assemblés captifs dans une prison,
Ils seront enfermés dans des cachots,
Et, après un grand nombre de jours, ils seront châtiés.
La lune sera couverte de honte,
Et le soleil de confusion ;
Car l'Eternel des armées régnera
Sur la montagne de Sion et à Jérusalem,
Resplendissant de gloire en présence de ses anciens[5].

[1] Abd. 1 : 15. — [2] Joël 3 : 9-17. — [3] Mich. 4 : 11-14 ; 7 : 16, 17 ; cf., dans les pages d'Esaïe que nous analysons actuellement, 24 : 19, 20 ; 26 : 21. — [4] Esaïe 24 : 16. — [5] Esaïe 24 : 21-23

L'armée d'en haut ou armée des cieux désigne, dans l'Ancien Testament, soit les anges soit les astres. Le sabéisme ou adoration des astres est à l'origine des formes idolâtres. Le châtiment des astres, mis en relation avec celui des rois de la terre ayant abusé de leur puissance, supposerait chez ces astres des pensées et des sentiments. Le poète les a donc personnifiés. Est-ce pure rhétorique ? Nous sommes autorisés par l'enseignement de Paul à penser que les divinités, régnant sous le couvert des astres ou d'autres symboles, création pour une part de l'esprit humain, n'étaient pas de simples fantômes. D'invisibles génies, les génies du mal, s'intéressaient au culte des faux dieux. L'apôtre écrit aux Ephésiens que nous avons à lutter « contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les airs[1]. »

Et, dans la première aux Corinthiens, parlant des viandes sacrifiées aux idoles, il s'écrie que ce qu'on sacrifie, on le sacrifie à des démons. Paul attribue donc à une influence démoniaque l'égarement de l'idolâtrie. Mais la doctrine de Paul à cet égard trouve comme une secrète pierre d'attente dans les expressions dont se sert Esaïe, alors qu'il personnifie le soleil et la lune, et nous les montre chargés de confusion.

Tout cela n'est que le côté négatif du résultat obtenu par le jugement de Dieu sur les nations. Le

[1] Eph. 6 : 12.

côté positif a son tour, par l'annonce de l'établissement du règne de Dieu sur la montagne de Sion. Grâce à cette perspective nous entrons en plein dans l'avenir messianique.

Nous voici au commencement du chapitre 25e. Un nouveau chant s'envole des lèvres du voyant. Le cantique s'élève en l'honneur de l'Eternel qui fait des choses merveilleuses, qui a réduit la ville forte, sans doute Babylone, en un monceau de pierres. L'inspiration grandissant, Esaïe nous esquissera en quelques mots la fête de la fraternité des peuples réunis dans un banquet sur la montagne de Sion :

L'Eternel des armées prépare à tous les peuples, sur cette montagne,
Un festin de mets succulents,
Un festin de vins vieux,
De mets succulents, pleins de moelle,
De vins vieux clarifiés.
Et, sur cette montagne, il anéantit le voile qui voile tous les peuples,
La couverture qui couvre toutes les nations;
Il anéantit la mort pour toujours;
Le Seigneur, l'Eternel, essuie les larmes de tous les visages;
Il fait disparaître de toute la terre l'opprobre de son peuple;
Car l'Eternel a parlé [1].

Lors de la solennisation de l'alliance, Moïse, Aaron et ses fils et soixante-dix anciens gravirent la montagne de Sinaï, virent Dieu, mangèrent et burent en

[1] Esaïe 25 : 6-8.

sa présence[1]. Une alliance semblable est maintenant traitée sur une autre montagne, la montagne de Sion, non plus avec Israël, mais avec tous les peuples de la terre convertis au Dieu vivant. Elle est suivie également d'un repas, préparé par l'Eternel lui-même. Le festin est somptueux. On sert des viandes savoureuses, des vins d'âge. Ce banquet est l'image du bonheur et de la joie des nations rassemblées désormais sous le regard de Dieu. Nous rencontrons dans le Nouveau Testament le festin des noces de l'Agneau[2]. Jésus, dans la parabole des noces, a employé le même symbole[3]. Emblème admirable déjà choisi par Esaïe, aussi simple qu'il est admirable, de la fraternité future des races ! Cette prophétie se range pour la largeur de la pensée, la vie de l'expression, à côté de celle du chapitre 2e, où nous voyions les nations s'inviter à monter à la montagne de l'Eternel[4], ou à côté de celle du chapitre 19[5], qui nous faisait assister à la réconciliation des trois frères ennemis, à la fédération de l'Egypte, de l'Assyrie et d'Israël. Parmi les prophètes, Esaïe a surtout insisté sur l'extension de la grâce promise à tous les peuples.

Nous nous arrêtons devant la fin du morceau[6]. Elle a une portée particulière. Elle nous élèvera jusqu'aux conséquences les plus lointaines de la rédemption. D'abord, le voile et la couverture couvrant les nations seront enlevés ; c'est la disparition

[1] Ex. 24 : 9-11. — [2] Apoc. 19 : 7-9. — [3] Mat. 22 : 1-14. — [4] Esaïe 2 : 1-4. — [5] Esaïe 19 : 23-25. — [6] Vers. 7 et 8.

de l'esprit d'endurcissement que Paul signalera [1], répandu sur Israël, et qui pendant la première économie a pesé aussi, sous la forme d'illusions mythologiques, sur les peuples païens. Ensuite, la mort est détruite pour jamais. Cette déclaration d'Esaïe prête moins facilement à des interprétations diverses que le cri d'Osée :

O mort ! où est ta peste [2] ?

Nous sommes bien en présence d'un anéantissement de la mort. Seulement, il s'agirait de savoir si le poète ne pense qu'à la mort nationale, à la mort de la patrie juive qui va être restaurée et placée à l'abri de toute vicissitude, ou bien s'il pense à la mort individuelle, dans le sens ordinaire du mot. Je crois que la résurrection dont il sera question dans un instant s'entendra bien d'une résurrection individuelle, utile sans doute à la nation, mais néanmoins personnelle. Si nous ne nous trompons pas sur ce point, n'avons-nous pas à conclure qu'Esaïe a parlé aussi de la mort personnelle ? Au reste, les prophéties sont rarement exprimées avec une netteté excluant toute interprétation divergente. Il y a un exercice de notre liberté jusque dans le choix de l'interprétation à laquelle nous nous arrêtons.

La mort est le grand ennemi de l'humanité, après le péché. L'anéantissement de la mort, annoncé par Esaïe, donne un prix particulier au tableau dont nous nous occupons. Celui-ci dirige nos regards

[1] Rom. 11 : 8, 25. — [2] Osée 13 : 14.

vers la grande aurore du renouvellement de toutes choses. Car la mort régnera encore pendant le millénaire, d'après l'Ecriture. Elle ne doit être détruite que lors de la conclusion suprême de l'histoire. Paul écrit : « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort[1]. » Autre espoir, exprimé par le prophète : les larmes de ceux qui sont dans le deuil seront essuyées par Dieu lui-même. Ce passage, on ne l'ignore point, a inspiré quelques-uns des plus beaux mots du Nouveau Testament sur la joie à venir. Quand vous lisez, au terme d'une touchante vision de l'Apocalypse, cette belle parole : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux[2], » sachez faire honneur de cette consolante assurance à Esaïe. Elle lui est empruntée en toutes lettres. Un dernier message nous fera redescendre du ciel sur la terre. Il s'adressera surtout à Israël. Il dira à Israël que son opprobre, son abaissement devant les païens sera oublié. Exprimées au milieu d'une série de chants de louanges, ces vues doivent au ton lyrique du morceau auquel elles appartiennent, de ne point passer facilement inaperçues.

Mais la suite des cantiques continue. Le chapitre 25e célébrera, dans un chant bref, la ruine de Moab. Plus ample sera le psaume, — nous pouvons bien lui donner ce nom, — sur le relèvement de Jérusalem[3], lequel remplit le chapitre 26e. A un moment donné, la louange devient prière :

[1] 1 Cor. 15 : 24-26 ; cf. Apoc. 20 : 14. — [2] Apoc. 7 : 17. — [3] Esaïe 26.

Multiplie le peuple, ô Eternel !
Multiplie le peuple, manifeste ta gloire !
. . . . . .
Que tes morts revivent !
Que mes cadavres se relèvent !
Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière !
Car ta rosée est une rosée vivifiante,
Et la terre redonnera le jour aux ombres [1].

Nous entendons le peuple s'adresser à Dieu par la bouche d'Esaïe. Lorsque Esaïe dit « tes morts, » il parle des morts de Dieu, des morts qui appartiennent à Dieu, des Israélites ayant payé du martyre leur fidélité à la loi. Un peu plus loin le peuple appelle ces morts « mes cadavres. » La rosée qui rafraîchit l'herbe est devenue pour le poète une image de la vie qui est en Dieu, rajeunissement perpétuel du croyant ; cette rosée est, en outre, par les mille gouttelettes dont elle se compose, un symbole de l'abondance de la population à laquelle Dieu va rendre le jour.

C'est sans doute, dans une requête sous la forme d'un vœu, et encore sous la forme d'un souhait de voir bientôt les chers morts reprendre leurs places dans la patrie, que la notion de la résurrection apparaît dans ces lignes. Confessons-le. L'espoir énoncé procède du patriotisme. Et maintes fois l'amour du pays, de la famille, a fait tenir ailleurs à la poésie un langage analogue, sans qu'on ait pris

[1] Esaïe 26 : 15-19.

celui-ci pour une prophétie. Pourquoi donc voyons-nous dans ces vers autre chose qu'un mouvement éloquent ? D'abord Esaïe s'adresse à Dieu en exprimant son vœu, en d'autres termes il prie. Or, l'on sait quel sérieux de pensée, de sentiment accompagnait les intercessions des hommes de la Bible. La gravité apportée par eux dans la requête exclut certainement l'hypothèse d'une simple prosopopée, destinée à marquer un pieux souvenir des morts ou le patriotisme de l'auteur. Ce que réclame le voyant, il l'attend réellement de Dieu. D'ailleurs, le contexte, l'insertion, dans la même série de cantiques, de ce souhait et de la déclaration que nous avons recueillie sur l'anéantissement de la mort, sur la consolation réservée à ceux qui pleurent, confère à toutes ces paroles, aux unes comme aux autres, une portée que chacune n'aurait point isolée. Je crois donc à quelque pressentiment, encore vague, regardant la vie future, comme on en rencontre dans l'Ancien Testament [1].

La pensée d'une victoire sur le trépas n'est-elle pas au fond du premier oracle messianique, du protévangile ? L'histoire de l'enlèvement d'Hénoc [2], que nous nous figurons connue des contemporains d'Esaïe, avait dû donner une base aux aspirations vers un triomphe sur la mort. L'enlèvement d'Elie [3] fortifia celles-ci.

Toutefois, le vœu d'Esaïe a quelque chose de spé-

[1] Job 19 : 25-27 ; Ps. 16 : 9-11 ; 17 : 15 ; Dan. 12 : 2. — [2] Gen. 5 : 24. — [3] 2 Rois 2 : 11.

cial parmi les passages de l'Ancien Testament annonçant notre victoire sur la mort. Ce n'est plus la survivance qu'il affirme, mais bien la résurrection du corps. Esaïe appelle la vie dans des « cadavres. » La même sublime intuition se trouvera dans Daniel énoncée avec plus de clarté : « Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle[1]. »

Nous voyons, au commencement du chapitre 27e, l'Eternel frapper de sa forte épée le léviathan, « serpent fuyard, » le léviathan, « serpent tortueux, » — « le monstre qui est dans la mer[2]. » Le léviathan est dans la Bible un animal redoutable, dont la force épouvante, habitant des eaux. Ainsi est appelé dans Job le crocodile[3]. Par les trois termes de « serpent fuyard, » de « serpent tortueux, » de « monstre qui est dans la mer, » Esaïe a voulu peut-être désigner d'une manière générale les empires terrestres hostiles à Israël, quels qu'ils fussent. Les épithètes ajoutées ainsi au mot léviathan s'appliqueraient indifféremment toutes trois à l'ensemble des monarchies hostiles au règne de Dieu. Des interprètes, amoureux de précision, restreignent à Babylone l'appellation. Il vaut la peine d'indiquer une troisième manière d'entendre ce passage. On a supposé que le léviathan « serpent fuyard » ne représente pas la même puissance que le léviathan « serpent tortueux, » ou que le léviathan « monstre marin. »

[1] Dan. 12 : 2. — [2] Esaïe 27 : 1. — [3] Job 40 : 20.

Chacun d'eux symboliserait une monarchie particulière. Le premier léviathan « serpent fuyard » serait l'Assyrie, pays traversé par le Tigre, fleuve rapide, dont le nom hébreu signifie flèche. Le second léviathan « serpent tortueux » serait Babylone, avec l'Euphrate au cours lent, aux méandres sans nombre. Le léviathan « monstre marin » serait le nom de l'Egypte dont les rivages plongent dans la Méditerranée. Ne voit-on pas plus loin, aux versets 12 et 13, les exilés d'Israël revenir à la fois du « fleuve, » c'est-à-dire de l'Euphrate, de l'Assyrie et de l'Egypte[1] ? L'explication ne manque pas de finesse. Nous ne nous prononçons pas à son égard.

Qu'il désigne ou non plus spécialement telle puissance hostile à Israël, le léviathan est le paganisme oppresseur jugé par l'Eternel. Un dernier cantique racontant l'amour de l'Eternel pour sa vigne qui est son peuple se fait encore entendre. Le chant est mis dans la bouche de Jéhovah. Et le prophète en interprète les images. C'est dans ce commentaire du prophète que nous recueillerons les dernières intuitions de la seconde collection de cette première partie d'Esaïe sur le rôle d'Israël à la fin des temps :

> Dans les temps avenir, Jacob prendra racine,
> Israël poussera des fleurs et des rejetons,
> Et il remplira le monde de ses fruits.
>
> . . . . . .
>
> Et voici le fruit du pardon de son péché :
> L'Eternel a rendu toutes les pierres des autels

[1] BIBLE ANNOTÉE, *Ancien Testament*, *Les prophètes* I, p. 144, notes.

Pareilles à des pierres de chaux réduites en poussière ;
Les idoles d'Astarté et les statues du soleil ne se relèveront plus.

. . . . . .

En ce temps-là,
L'Eternel secouera des fruits,
Depuis le cours du fleuve jusqu'au torrent d'Egypte ;
Et vous serez ramassés un à un, enfants d'Israël !
En ce jour on sonnera de la grande trompette,
Et alors reviendront ceux qui étaient exilés au pays d'Assyrie
Ou fugitifs au pays d'Egypte ;
Et ils se prosterneront devant l'Eternel,
Sur la montagne sainte, à Jérusalem[1].

Ce que le prophète contemple, c'est une bénédiction qui sort d'Israël, s'étend sur le monde entier. Par là même, la prééminence d'Israël doit se trouver manifestée aux yeux de tous. Le peuple décrit par Esaïe a renoncé pour jamais à l'idolâtrie. Ses exilés, nous dit le prophète, se réuniront à un signal, au son de la trompette. Ils reprendront le chemin de Jérusalem et viendront se prosterner sur la montagne de Sion, laquelle demeure pour les prophètes le siège de la gloire de Jéhovah.

Les destinées des nations païennes ont été le grand objet de cette seconde section. Le thème messianique ne pouvait dès lors y être traité de la même manière que dans la première section. C'est le lustre dont la descendance d'Abraham rayonnera à la fin des temps devant les nations, c'est l'incorporation des païens au règne béni de Dieu qui, dans les mor-

[1] Esaïe 27 : 6-13.

ceaux réunis par cette collection, ont inspiré avant tout le serviteur de Dieu. Nous avons noté au passage la page grandiose dans laquelle Israël forme avec l'Assyrie et l'Egypte, converties à Dieu, un trio de nations sœurs [1]. Nous avons également attiré l'attention sur la splendide métaphore d'un banquet préparé à tous les peuples au sommet de la montagne de Sion [2]. Enfin, nous avons pieusement souligné la promesse d'un triomphe sur la mort, d'une résurrection [3]. A la nature des idées et des images, quoique la figure du Bien-aimé de l'Eternel n'ait pas passé devant nous avec cette portion d'Esaïe, nous reconnaissons toujours le génie du premier de nos grands prophètes.

La troisième collection de discours de la première partie du livre d'Esaïe nous conduira du commencement du chapitre 28 à la fin du chapitre 35. Ces huit chapitres ont trait à la menace que l'Assyrie tenait suspendue sur la tête d'Israël, pendant le règne d'Ezéchias. Ils renferment six discours commençant par le mot « malheur ! » Samarie, Juda surtout apprennent le châtiment qui va les frapper, dont les Assyriens seront l'instrument. Ariel, qui est le nom figuré de Jérusalem, est prévenue un an à l'avance de l'expédition de Sanchérib [4]. Mais Assur, la verge de Dieu, est aussi destiné à être brisé, parce qu'il s'est enorgueilli [5]. C'est contre Assur qu'est dirigé le dernier malheur. Les deux chapitres venant

[1] Esaïe 19 : 18-25. — [2] Esaïe 25 : 6-8. — [3] Esaïe 25 : 8 ; 26 : 19. — [4] Esaïe 29 : 1, 2. — [5] Esaïe 33 et suiv.

après, et qui sont comme la clôture de ce groupe, nous parleront d'un jugement des nations, puis de la restauration d'Israël.

Il n'est plus du tout question dans cette troisième collection du sujet qui faisait l'unité de la précédente : l'entrée des nations païennes dans l'alliance de Jéhovah. On nous montre le voyant absorbé par l'espérance du relèvement de son peuple. Deux fois dans ce groupe de discours, le Messie sera évoqué devant le lecteur, mais pour disparaître bientôt.

Malheur à la couronne superbe des ivrognes d'Ephraïm [1],

ainsi débute la série dont nous allons donner l'analyse. Esaïe dénoncera à ces buveurs la ruine de Samarie. Il les peint se moquant de son enseignement, répétant :

A qui veut-on enseigner la sagesse ?
. . . . . .
C'est précepte sur précepte, précepte sur précepte,
Règle sur règle, règle sur règle,
Un peu ici, un peu là [2].

Les termes « précepte sur précepte » et ceux qui suivent sont dans l'original une imitation railleuse du bégaiement avec lequel parlerait le serviteur de Jéhovah. On contrefait visiblement l'orateur. C'est là un de ces jeux de mots familiers à Esaïe. La phrase se lit en effet en hébreu : « Çav la çav, çav la çav, quav la quav, quav la quav. » Avant de répondre à ses contradicteurs par l'annonce de la

[1] Esaïe 28 : 1. — [2] Esaïe 28 : 9, 10.

calamité, le prophète déclarera qu'il est un seul refuge assuré et mettra dans la bouche de Dieu les paroles suivantes :

> Voici, j'ai mis pour fondement en Sion une pierre,
> Une pierre éprouvée, une pierre angulaire de prix, solidement posée ;
> Celui qui la prendra pour appui n'aura point hâte de fuir.
> Je ferai de la droiture une règle,
> Et de la justice un niveau [1].

Quel est l'édifice entrevu dans ces lignes et dont Dieu lui-même pose la pierre ? C'est, si l'on veut, d'abord l'Eglise, futur peuple de Dieu, répondons-nous. Mais c'est encore ce règne de Dieu visible, qui doit être le résultat des efforts de l'Eglise, dans lequel Jérusalem, devenue chrétienne, brillera un jour comme une lumière. Maintenant quelle est la pierre fondamentale de l'édifice ? Au chapitre 8e, verset 14, Jéhovah s'était donné lui-même comme une « pierrre d'achoppement et de scandale » pour les rebelles. Ici Jéhovah n'est plus la pierre, mais celui qui la pose. Dans ces conditions la pierre angulaire ne peut être que l'Oint du Seigneur, dont l'attente par la foi offrait déjà aux âmes un abri plein de sécurité. C'est ainsi que les écrivains du Nouveau Testament ont entendu l'image. Un apôtre écrit : « Approchez-vous de lui, pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse devant Dieu. Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spiri-

[1] Esaïe 28 : 16, 17.

tuelle, un saint sacerdoce.... Car il est dit dans l'Ecriture : Voici, je mets en Sion une pierre angulaire choisie, précieuse ; et celui qui en fait l'objet de sa confiance ne sera point confus [1]. » De son côté, Paul écrit aux Romains : « Voici, je mets en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de scandale, et celui qui en fait l'objet de sa confiance ne sera point confus [2]. »

Paul aura combiné notre passage, où l'on voit Dieu plaçant la pierre, avec le passage du chapitre 8e, où cette pierre, qui est Dieu, devient un objet d'achoppement et de scandale. L'apôtre des Gentils s'est probablement reporté aussi à notre texte, dans les Corinthiens, alors qu'il s'écrie : « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ [3]. »

Quant à Pierre, avant de citer expressément notre texte, il a fait allusion, au commencement des lignes que nous lui avons empruntées, à un mot du Psaume 118e, également messianique, où la pierre angulaire a été d'abord « rejetée » par ceux qui bâtissaient [4]. C'est à ce Psaume 118e que Jésus s'en référera, lorsqu'il dira aux chefs du peuple : « Que signifie donc ce qui est écrit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle [5] ? »

Je ne prétends pas que la métaphore de « la pierre éprouvée, angulaire, de prix, solidement posée, » employée par Esaïe, soit aussi transparente que le

[1] 1 Pierre 2 : 4-6. — [2] Rom. 9 : 33. — [3] 1 Cor. 3 : 11. — [4] Verset 22. — [5] Luc 20 : 17.

nom d'Emmanuel. Du moins, le prophète a-t-il certainement pu, avec le secours de l'Esprit de Dieu dont il était plein, comprendre la signification dernière et profonde de cette figure, qui, dans son sens général et premier, attache une simple notion de solidité à la restauration de Jérusalem. Et la tradition chrétienne, sans hésiter, a donné à ce passage l'acception que nous lui attribuons. Elle a reconnu Jésus-Christ; elle a vu en lui le fondement de l'Eglise, sinon de Jérusalem. Pour nous qui interprétons dans le même sens la prophétie, c'est Jésus-Christ qui, après avoir été la force de l'Eglise, sera la force de la Jérusalem chrétienne de l'avenir, cité réelle et attendue du royaume sur la terre.

Quoique la prophétie messianique que nous allons rencontrer dans le chapitre 29e soit plus longue, elle ne nous retiendra pas longtemps. Elle n'a plus pour objet le Messie, mais une restauration idéale de Juda.

> En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre;
> Et délivrés de l'obscurité et des ténèbres,
> Les yeux des aveugles verront.
> Les malheureux se réjouiront de plus en plus en l'Eternel
> Et les pauvres feront du Saint d'Israël le sujet de leur allégresse.
> . . . . . .
> Maintenant Jacob ne rougira plus,
> Maintenant son visage ne pâlira plus,
> Car, lorsque ses enfants verront au milieu d'eux l'œuvre de mes mains,
> Ils sanctifieront mon nom;
> Ils sanctifieront le Saint de Jacob,

Et ils craindront le Dieu d'Israël ;
Ceux dont l'esprit s'égarait acquerront de l'intelligence,
Et ceux qui murmuraient recevront instruction [1].

« Heureux vous qui êtes pauvres, » dira Jésus, se faisant l'écho volontaire de cette parole, « heureux vous qui pleurez ! » Une autre fois, il déclarera être venu afin « que ceux qui sont aveugles voient [2]. » Il invitera les disciples du Baptiste à rapporter à leur maître que « les sourds entendent [3]. » Toute la miséricorde de la prédication évangélique est en germe dans le commencement de ce morceau. Ensuite nous entendons annoncer le retour et la conversion d'Israël à Dieu, lorsque le voile de l'endurcissement aura été ôté.

Ayant prononcé son quatrième malheur, Esaïe se plaira à décrire un temps de prospérité pour Israël :

Alors il répandra la pluie sur la semence que tu auras
[mise en terre
Et le pain que produira la terre sera savoureux et nour-
[rissant ;
En ce même temps, tes troupeaux paîtront dans de vastes
[pâturages.
Les bœufs et les ânes qui labourent la terre
Mangeront un fourrage salé,
Qu'on aura vanné avec la pelle et le van.
Sur toute haute montagne et sur toute colline élevée,
Il y aura des ruisseaux, des courants d'eau,
Au jour du grand carnage,
A la chute des tours.
La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil,

[1] Esaïe 29 : 18-24. — [2] Jean 9 : 39. — [3] Luc 7 : 22.

Et la lumière du soleil sera sept fois plus grande
(Comme la lumière de sept jours),
Lorsque l'Eternel bandera la blessure de son peuple,
Et qu'il guérira la plaie de ses coups [1].

On le voit, Jéhovah a senti ses entrailles s'émouvoir. Il désire faire grâce et va montrer sa faveur par des bénédictions répandues sur les champs. Les monts stériles du pays de Juda sont désormais couverts de verdure et sillonnés de courants d'eau. La nuit n'est plus ténébreuse, car la lune est devenue un véritable soleil, et le soleil a vu grandir sept fois sa lumière. Evidemment, les horizons qui se dessinent devant l'œil perçant du voyant sont autres que ceux du retour de l'exil. Le prophète contemple l'ère de prospérité dont il a été si souvent question et qui doit succéder au jugement des peuples. Ce jugement lui-même paraît supposé dans l'expression : « Au jour du grand carnage [2]. »

Passons au cinquième malheur. Il s'adresse d'abord, ainsi que les deux précédents, à ceux qui cherchent un appui dans l'alliance de l'Egypte. Au cours des menaces prononcées par le prophète, nous apercevrons tout à coup sur le trône d'Israël un roi, non plus isolé par ses intentions morales, comme l'était Ezéchias, non plus seul à vouloir la justice, mais un roi vraiment roi, entouré de nobles vraiment nobles :

Alors le roi régnera selon la justice,
Et les princes gouverneront avec droiture.
Chacun sera comme un abri contre le vent,

[1] Esaïe 30 : 23-26. — [2] Vers. 25.

Et un refuge contre la tempête,
Comme des courants d'eau dans un lieu desséché,
Comme l'ombre d'un grand rocher dans une terre altérée.
Les yeux de ceux qui voient ne seront plus bouchés,
Et les oreilles de ceux qui entendent seront attentives.
Le cœur des hommes légers sera intelligent pour comprendre,
Et la langue de ceux qui balbutient parlera vite et nettement [1].

Nous recueillions, il y a quelques instants, une promesse à l'adresse des aveugles et des sourds [2]. Nous avons souvent entendu aussi les prophètes nous parler d'un nouveau David régnant avec justice. Ce qui est plus neuf dans les lignes que nous venons de transcrire, c'est l'esprit prédit pour l'entourage du prince, l'esprit annoncé chez ses sujets, ce sont ces mots évoquant dans l'avenir l'image riante d'une fraternité complète :

Chacun sera comme un abri contre le vent [3].

Une peinture de même caractère terminera ce discours et précédera le dernier malheur.

Jusqu'à ce que l'esprit soit répandu d'en haut sur nous,
Et que le désert se change en verger,
Et que le verger soit considéré comme une forêt.
Alors la droiture habitera dans le désert,
Et la justice aura sa demeure dans le verger.
L'œuvre de la justice sera la paix,
Et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour toujours.
Mon peuple demeurera dans le séjour de la paix,
Dans des habitations sûres,

[1] Esaïe 32 : 1-4. — [2] Esaïe 29 : 18, 19. — [3] Verset 2.

Dans des asiles tranquilles.
Mais la forêt sera précipitée sous la grêle,
Et la ville profondément abaissée.
Heureux vous qui partout semez le long des eaux,
Et qui laissez sans entraves le pied du bœuf et de l'âne[1] !

C'est l'effusion de l'Esprit de Dieu qu'appelle en commençant le prophète ; la confusion de Jérusalem demeurera jusqu'à ce qu'il ait été répandu. Cet Esprit est-il venu, tout change, on le sait : nature et société. Au fait, nous assistons, dans la description du prophète, à un changement radical de toute chose. Désormais, les lieux arides du désert sont habités, et la droiture y est glorifiée. Elle est glorifiée aussi ailleurs, dans « les vergers. » Ainsi la totalité du sol, la steppe aussi bien que les lieux plantés d'arbres brillent d'un reflet de la sainteté de l'Eternel. La tranquillité et la sécurité sont partout dans le pays du peuple de Dieu. En même temps, le prophète annonce que « la forêt » sauvage, représentation du pouvoir hostile à Dieu, de l'Assyrie, peut-être du paganisme, en général, sera frappée par la grêle. Jérusalem, « la ville, » c'est-à-dire la cité par excellence, aura auparavant été abaissée. Toutefois, après l'abaissement le relèvement. C'est ce relèvement qui est indiqué dans les derniers vers nous montrant des campagnes bien arrosées, où la semence jetée rapporte abondamment, où le bœuf et l'âne sont en sécurité et n'ont plus besoin d'être entravés.

[1] Esaïe 32 : 15-20.

Non seulement ces lignes messianiques ont quelque ressemblance avec les précédentes, où il était déjà question de « droiture, » de « justice, » et « de courants d'eau [1]. » Mais elles ne sont pas sans rapport avec la prophétie de Joël sur la pluie de l'Esprit de Dieu, qui doit être suivie d'une transformation de la nature [2].

Le dernier malheur, qui ouvre le chapitre 33e, s'adresse à l'Assyrie. Nous relevons d'abord dans ce chapitre les phrases suivantes, lesquelles sont bien dans la suite d'idées exprimées tout à l'heure :

L'Eternel est élevé,
Car il habite en haut ;
Il remplit Sion
De droiture et de justice.
Tes jours seront en sûreté ;
La sagesse et l'intelligence sont une source de salut ;
La crainte de l'Eternel,
C'est là le trésor de Sion [3].

Les lignes que nous venons de transcrire ne réclament pas de commentaire. Nous passerons à une vue de l'avenir aux images plus précises :

Tes yeux verront le roi dans sa magnificence,
Ils contempleront le pays dans toute son étendue.
Ton cœur se souviendra de la terreur :
Où est le secrétaire, où est le trésorier ?
Où est celui qui inspectait les tours ?
Tu ne verras plus le peuple audacieux,
Le peuple au langage obscur, qu'on n'entend pas,

[1] Cf. 32 : 1-5 ; cf. aussi 30 : 25. — [2] Joël 2 : 28, 29 ; 3 : 10 ; cf. Esaïe 11 : 4-9. — [3] Esaïe 33 : 5, 6.

A la langue barbare qu'on ne comprend pas.
Regarde Sion, la cité de nos fêtes !
Tes yeux verront Jérusalem, séjour tranquille,
Tente qui ne sera plus transportée,
Dont les pieux ne seront jamais enlevés,
Et dont les cordages ne seront point détachés.
C'est là vraiment que l'Eternel est magnifique pour nous,
Il nous tient lieu de fleuves, de vastes rivières,
Où ne pénètrent point de navires à rames,
Et que ne traverse aucun grand vaisseau.
Car l'Eternel est notre juge,
L'Eternel est notre législateur,
L'Eternel est notre roi :
C'est lui qui nous sauve.
Tes cordages sont relâchés ;
Ils ne serrent plus le pied du mât et ne tendent plus les voiles.
Alors on partage la dépouille d'un immense butin ;
Les boiteux même prennent part au pillage ;
Aucun habitant ne dit : Je suis malade !
Le peuple de Jérusalem reçoit le pardon de ses iniquités [1].

On croit que le discours duquel nous détachons ce passage a été écrit lors de l'expédition de Sanchérib. Les agents du roi parcouraient le pays, se livrant à des réquisitions. Et les indications données répondent bien aux craintes que dut faire naître l'invasion assyrienne. Les terreurs, nous dit le prophète, revivront un jour dans les mémoires. On s'étonnera alors qu'elles aient été si bien dissipées. On se demandera : « Où est le percepteur, » le trésorier dont la présence causait tant d'angoisses ? Le roi, Ezéchias sans doute, cessera d'être dans le deuil.

[1] Esaïe 33 : 17-24.

Il sera grandi par la délivrance accordée. Les yeux des habitants, délivrés de la captivité où les retenait le siège, se promèneront avec reconnaissance sur le pays. Voilà pour l'avenir prochain ; mais le prophète passe de là à un avenir plus lointain. Jérusalem deviendra une cité de fête, un séjour de paix et de sécurité [1]. Il n'y sera plus question d'exil. Ce que le Tigre est pour Ninive, ce que l'Euphrate est pour Babylone, l'Eternel le sera pour Jérusalem. Il sera son fleuve, lui servant de rempart. Lui-même exercera le pouvoir royal, le pouvoir judiciaire et le pouvoir législatif. Toute puissance sera de la sorte concentrée entre les mains de Dieu. Quant à l'Assyrien, l'ennemi du présent qui apparaît dans ce tableau des temps messianiques comme le représentant des puissances hostiles au règne de Dieu, le poète l'a comparé à un vaisseau aux cordages relâchés. Sans peine, Israël pillera en ces jours son ennemi. Ses boiteux même prendront part au butin. Il n'y aura plus de malades au sein du peuple, car toutes ses iniquités auront été pardonnées.

Si le commencement de la prophétie pouvait s'appliquer à Ezéchias, le milieu et la fin nous transporteront, croyons-nous, dans les temps nouveaux. L'annonce de la venue de l'Eternel ne laissera pas de nous rappeler ces Psaumes nombreux, où le chantre hébreu le voyait descendre sur la terre, pour se mettre à la tête de son peuple [2].

Fixons maintenant notre attention sur le discours

[1] Cf. 32 : 18-20. — [2] Ps. 67, 68, 96, 98.

qui clôt cette troisième section. Il invite les nations à s'approcher pour subir leur jugement, pour être frappées d'une ruine à laquelle participeront les cieux, roulés comme un manuscrit[1]. A la suite de ces généralités, Edom est nommé entre les nations comme l'objet spécial de la colère de l'Eternel. Nous savons que ce peuple, fréquemment en guerre avec les habitants de la Palestine, fit sous Achaz une excursion victorieuse en Juda[2]. En parlant des châtiments qui atteindront ses voisins, Esaïe montre qu'il n'est pas seulement le peintre des félicités futures. Il rend avec une vigueur frappante la désolation du pays d'Edom, réduit à l'état de gîte du pélican, de la chouette et du corbeau, de repaire des chacals, que hante le spectre des nuits. Ceux qui désireraient avoir un échantillon de la puissance du pinceau du prophète dans les descriptions sombres n'ont qu'à lire ce morceau.

Le relèvement d'Israël succédera tout à coup à cette vision de destruction. Il nous est présenté avec des couleurs riantes non moins vives.

> Le désert et le pays aride se réjouiront ;
> La solitude s'égaiera, et fleurira comme un narcisse,
> Elle se couvrira de fleurs, et tressaillira de joie,
> Avec chants d'allégresse et cris de triomphe ;
> La gloire du Liban lui sera donnée,
> La magnificence du Carmel et de Saron.
> Ils verront la gloire de l'Eternel,
> La magnificence de notre Dieu.
> Fortifiez les mains languissantes,

[1] Esaïe 34 : 1-4. — [2] 2 Chron. 28 : 17.

Et affermissez les genoux qui chancellent,
Dites à ceux qui ont le cœur troublé :
Prenez courage, ne craignez point ;
Voici votre Dieu, la vengeance viendra,
La rétribution de Dieu ;
Il viendra lui-même et vous sauvera.

Alors s'ouvriront les yeux des aveugles,
S'ouvriront les oreilles des sourds ;
Alors le boiteux sautera comme un cerf,
Et la langue du muet éclatera de joie.
Car des eaux jailliront dans le désert,
Et des ruisseaux dans la solitude ;
Le mirage se changera en étang,
Et la terre desséchée en sources d'eaux ;
Dans le repaire qui servait de gîte aux chacals,
Croîtront des roseaux et des joncs.

Il y aura là un chemin frayé, une route,
Qu'on appellera la voie sainte ;
Nul impur n'y passera ; elle sera pour eux seuls ;
Ceux qui la suivront, même les insensés, ne pourron
[s'égarer.
Sur cette route, point de lion ;
Nulle bête féroce ne la prendra,
Nul ne s'y rencontrera ;
Les délivrés y marcheront.
Les rachetés de l'Eternel retourneront,
Ils iront à Sion avec chants de triomphe,
Et une joie éternelle couronnera leur tête,
L'allégresse et la joie s'approcheront,
La douleur et les gémissements s'enfuiront [1].

Le désert est celui qu'Israël, en vertu des antécédents typiques, devra traverser, pour revenir de Babylone. N'en avait-il pas traversé un, en revenant d'Egypte, et Babylone ne rappelle-t-elle pas l'Egypte ?

[1] Esaïe 35.

La seconde partie de l'ouvrage d'Esaïe, on le sait, nous montrera également plus d'une fois le désert transformé, couvert de végétation ou arrosé [1]. L'image est donc chère à l'écrivain, comme celle des eaux abondantes. Avec le désert, nous sommes non seulement en plein dans le passé d'Israël, mais aussi dans les régions voisines de la Palestine. La tristesse des solitudes de la Syrie, que l'on connaissait bien, prêtait, sans doute, un prix particulier aux charmes répandus à pleines mains par le prophète sur le désert. Remarquez que la métaphore, ainsi qu'il arrive dans l'Ancien Testament, est employée sans qu'on nous dise ce qu'elle recouvre. Elle n'en paraît que plus hardie. Au lecteur de comprendre. Assurément, il s'agit d'un changement radical dans les conditions des voyageurs qui reviennent de l'exil. Et le fait qu'il s'opère dans la nature doit indiquer que tout concourra à la bénédiction promise.

Nous serons encore placés dans la seconde partie en présence de l'apparition de la gloire de l'Eternel, de la venue de Dieu [2]. Nous reverrons s'ouvrir ces yeux des aveugles, ces oreilles des sourds qui plus d'une fois ont déjà été guéris devant nous [3]. Bien qu'un spectacle analogue de guérison nous soit ainsi offert dans d'autres passages d'Esaïe, c'est notre texte qui est cité par Jésus dans sa réponse aux disciples du Baptiste [4]. L'idée d'une route frayée, que

[1] Cf. 41 : 18, 19; 42 : 11; 43 : 19, 20; 51 : 3. — [2] Esaïe 40; 51. — [3] Esaïe 29 : 18; 32 : 3; cf. 42 : 7, 16, 18. — [4] Mat. 11 : 5; Luc 7 : 22.

nous avons rencontrée, se retrouvera également[1]. L'absence de lions et de bêtes féroces me fait enfin songer au tableau du chapitre 11e, où les bêtes sauvages dépouillaient leurs instincts carnassiers, pour paître l'herbe avec les animaux domestiques. Et le lecteur n'ignore point que cette petite idylle du monde animal reparaîtra plus loin[2]. Tout cela prouve que les couleurs de notre chapitre sont bien dans la manière littéraire du livre qui porte le nom d'Esaïe. Nul prophète n'a un style où se répètent aussi souvent les mêmes comparaisons, les mêmes tours. La prophétie dont nous venons de nous occuper peut par ses images servir de transition entre les deux parties de notre livre. Son mouvement prolongé contribue à en faire une des pages aimées d'Esaïe.

Il est, toutefois, au milieu de ce tableau d'une restauration, accompagnée de bénédictions de toutes sortes, une image de caractère assez rare, à savoir le mirage qui se change en étang ou en lac. On sait combien facilement le voyageur souffre de la soif dans les plaines sablonneuses du désert. Le mirage vient alors le tourmenter par ses déceptions. Ce mensonge n'existera pas pendant le retour béni de l'exil. Dans ce voyage, le pèlerin trouvera de l'eau chaque fois qu'il aura cru en voir. Telle, pourrait-on dire dans une prédication, la différence entre les promesses du monde et celles de Dieu. Les

[1] Esaïe 40 : 3; 43 : 19; cf. 11 : 16; 19 : 23; 35 : 8. — [2] Esaïe 11 : 6-9; cf. 65 : 25.

promesses du monde sont le mirage décevant ; les promesses de Dieu tiennent ce qu'elles annoncent.

Pris à part, les traits de cette description sont bien ceux de l'économie nouvelle, dont la première heure a sonné avec la venue de Christ en qui venait Dieu, avec la prédication de l'Evangile, ses guérisons, et qui, malgré des interruptions, des crises, durera jusqu'à la fin du monde, pour se terminer dans la gloire. Il n'est rien de comparable à ce morceau, dans la troisième petite collection dont nous achevons par lui l'analyse. Le mérite de ce fragment est de réunir, dans une même vision emblématique au splendide pêle-mêle, les images de la restauration d'Israël, revenant de sa captivité, et celles d'une intervention du Dieu Sauveur. Il nous est difficile de ne pas voir ici Jésus, son œuvre des jours de l'Evangile, et le triomphe de son avènement.

A la suite de cette collection est intercalée, le lecteur ne l'ignore pas, une série de morceaux historiques remplissant les chapitres 36e, 37e, 38e, 39e. C'est, dans deux chapitres, le récit de l'invasion de Sanchérib, à laquelle se rapportaient de précédentes prophéties. C'est, plus loin, le récit de la maladie et de la guérison d'Ezéchias. C'est, enfin, l'histoire du mouvement d'orgueil auquel se livre ce roi, lorsqu'il montre avec ostentation ses trésors aux ambassadeurs de Mérodac-Baladan, roi de Babylone, venu le féliciter de son rétablissement.

Esaïe sera chargé de dire au roi disposé à s'allier avec le prince de Babylone : « Les temps viendront

où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour[1]. » Cette prédiction nouvelle est encore une transition ou une introduction à la seconde grande partie de l'ouvrage, où cette déportation sera constamment supposée.

Du reste, l'espérance messianique perce jusque dans cette suite de morceaux historiques. Dans les paroles prononcées par le prophète pour rassurer Ezéchias, nous trouvons, en effet, ces mots : « Ce qui aura été sauvé de la maison de Juda, ce qui sera resté poussera des racines par-dessous, et portera du fruit par-dessus. Car, de Jérusalem il sortira un reste, et de la montagne de Sion des réchappés. Voilà ce que fera le zèle de l'Eternel des armées[2]. « Israël avait déjà été comparé à un grand arbre destiné à se développer, à se couvrir de fleurs et de fruits[3]. Mais l'image, employée pour désigner la grandeur future de Juda, a dans notre texte un à-propos tout à fait spécial, attendu que le serviteur de Dieu vient de parler de la moisson dont on se nourrira deux ans plus tard, lorsque les Assyriens auront été frappés par l'Eternel. On peut dire que cette métaphore d'un arbre chargé de fruits est tout à fait dans le cours des représentations que le prophète vient de faire surgir. Jusque dans les plus critiques circonstances, l'Esprit de Dieu maintient vivante et tenace au fond de l'âme du voyant l'attente d'un glorieux avenir.

Sans doute la lumineuse perspective qui vient d'être

[1] Esaïe 39 : 6-8. — [2] Esaïe 37 : 31, 32. — [3] Esaïe 27 : 6.

ouverte par Esaïe, n'embrasse pas expressément l'avenir messianique. Mais les termes dont se sert le voyant sont de ceux qu'il emploie quand il veut diriger nos regards vers cette période[1]. D'ailleurs, il a parlé et parlera si souvent de celle-ci qu'il a dû l'avoir en cette circonstance aussi, semble-t-il, devant les yeux.

Seconde partie.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur les objections, au nom desquelles on se refuse à admettre qu'Esaïe soit l'auteur de la seconde partie du livre portant son nom. On nous dit que l'écrivain s'adresse désormais à des exilés, qu'il remplit le rôle d'un consolateur. La transportation à Babylone paraît donc chose accomplie au moment où il parle. Et même le libérateur de la déportation, croirait-on, est déjà là. D'où vient, en effet, que l'auteur nomme de son nom Cyrus, lequel renvoya, comme on sait, les Juifs dans leur patrie[2]? Ne voyez-vous pas aussi que le Messie présenté dans cette fin du livre n'est plus du tout le roi triomphant du commencement, mais un serviteur de l'Eternel humilié et venu dans la souffrance? N'oubliez pas enfin, ajoute-t-on, que le style a désormais une allure beaucoup plus calme, un tour moins concis que dans la première partie.

Disons-le hautement, si cette seconde partie était

[1] Esaïe 4 : 2, 3. — [2] Esaïe 44 : 28 ; 45 : 1.

d'un illustre inconnu, son autorité n'en serait nullement diminuée. Nous comprenons que la différence de ton des deux parties, qui est incontestable, puisse faire conclure à des auteurs différents, même des partisans déclarés du surnaturel, même des croyants admettant dans nos livres sacrés l'existence de véritables prédictions. Nous remarquons toutefois que l'hypothèse d'un second auteur est surtout soutenue par ceux qui nient la prophétie au sens miraculeux du mot. Assurément, dans le cas où nous avons devant nous un contemporain de l'exil ou de Cyrus, ses paroles sur le retour d'Israël, sur les mesures que prendra le roi de Perse n'ont plus rien de merveilleux. Prononcées à la veille des événements, elles deviennent une simple prévision de la sagacité humaine. Elles trouvent dans la situation une explication qui les range absolument dans l'ordre des considérations habituelles à la raison. Il est vrai qu'à ce point de vue la seconde partie d'Esaïe garde toujours des prophéties messianiques. Mais, dans celles-ci, pas plus qu'ailleurs, le divin ne s'impose forcément. Et la tendance de la majorité de ceux qui attribuent la seconde partie d'Esaïe à un autre qu'à Esaïe ne peut que mettre en défiance les esprits qui, comme nous, déclarent le surnaturel à sa place dans les livres sacrés de la religion chrétienne.

Souvenons-nous que, s'il est des différences entre les deux grandes portions de l'ouvrage mis sous le nom d'Esaïe, il est aussi des rapports. La première

partie, quoique s'occupant presque exclusivement des Assyriens, annonce déjà l'exil à Babylone, comme, du reste, l'avait fait Michée [1]. Elle annonce la ruine de Babylone [2]. La première partie montre, en outre, déjà le Messie dans sa faiblesse, en l'appelant « un germe, » un « rejeton [3] ; » d'autre part, la seconde partie nous fera voir le serviteur de l'Eternel saisissant son pouvoir seulement après avoir été humilié [4]. Il est facile de relever de frappantes analogies de style, à côté de divergences, entre les deux parties. L'expression « le Saint d'Israël », qui se trouve si souvent dans la première partie, est presque aussi fréquente dans la seconde [5]. Le lecteur revoit, nous l'avons dit, dans cette seconde partie, bien des images de la première : le loup et l'agneau paissant ensemble [6], les lieux arides complètement transformés [7], les nations marchant à la lumière de Sion [8]. La richesse de la pensée et des couleurs offre de grandes ressemblances. De sorte que, si cette seconde partie n'était pas d'Esaïe, elle serait presque, à coup sûr, d'un disciple d'Esaïe.

Je partage les impressions de la majorité des critiques sur la pluralité des documents constituant le Pentateuque. A propos de ce dernier ouvrage, on dirait vraiment des veines de roches différentes se

[1] Cf. Esaïe 39 : 6 et Mich. 4 : 10. — [2] Esaïe 13 ; 14 : 1-23 ; 21 : 9. — [3] Esaïe 4 : 2 ; 11 : 1. — [4] Esaïe 42 ; 4 ; 49 : 6, 7 ; 52 : 15. — [5] Esaïe 41 : 14, 20 ; 47 : 4 ; 49 : 7 ; 55 : 5 ; 60 : 9, 14. — [6] Esaïe 65 : 25 ; cf. 11 : 6 — [7] Esaïe 41 : 18, 19 ; 42 : 11 ; 43 : 19, 20 ; 51 : 3. — [8] Esaïe 60 : 1-17 ; cf. 2 : 2-4.

croisant pour former une même assise de terrain. Aussi, la supposition émise par le critique d'une pluralité de documents, réunis postérieurement à Moïse, pour constituer l'histoire de la sortie d'Egypte, me semble-t-elle plausible. Remarquez que je n'affirme pas qu'elle soit hors de conteste. Il s'agit d'une appréciation littéraire, et cette sorte d'appréciation laisse souvent la porte ouverte à des doutes. Je comprends que des hommes éminents par leur savoir puissent encore admettre la composition à peu près intégrale du Pentateuque par Moïse, bien que je ne sois pas de leur avis. Mon sentiment, en ce qui concerne la seconde partie d'Esaïe, n'est pas davantage absolument péremptoire à mes yeux. Je dirai donc que, pour autant que j'en puis juger, les raisons de douter de l'origine de cette portion de l'écrit ne me paraissent pas l'emporter sur les motifs de croire. Dans les deux portions d'Esaïe nous avons le même marbre d'un bout à l'autre, seulement le grain de la pierre devient plus fin au début de la seconde partie. Dès lors, l'hypothèse d'une dualité d'auteurs est pour moi peu vraisemblable.

Pourquoi Esaïe lui-même, sous Ezéchias, n'aurait-il pas réussi à se transporter aux temps de la captivité, de façon à en parler comme d'un présent et même, en songeant au retour, de façon à en parler comme d'un passé ?

Pourquoi n'aurait-il pu appeler Cyrus par son nom ? Sous Jéroboam, un prophète n'avait-il pas nommé trois cents ans à l'avance Josias, qui devait

détruire l'autel de Béthel[1] ? Au surplus, n'a-t-on jamais vu la langue d'un auteur varier d'une époque de sa vie à une autre époque ? Sans prétendre que, pour ceux qui croient à la possibilité des prédictions, la question est résolue par l'unanimité de la tradition antique, attribuant tout l'ouvrage à Esaïe, nous nous rangeons du côté de cette dernière.

On a distingué, dans les vingt-sept chapitres de la seconde grande partie d'Esaïe, trois collections ayant chacune neuf chapitres. Du chapitre 40e au 48e, l'écrivain annonce la délivrance de la déportation à Babylone. Il désigne Cyrus comme l'instrument de la délivrance d'Israël. Tandis que les yeux du voyant s'élèvent de la restauration prochaine d'Israël vers une restauration plus glorieuse et plus lointaine, ils montent aussi du libérateur politique vers le libérateur par excellence. Mais Israël a besoin d'être régénéré pour que son relèvement politique soit durable : la seconde suite de discours, qui s'étend du chapitre 49e au 57e, expose cette condition. Elle nous présente en même temps l'agent de ce renouvellement dans la personne du serviteur de l'Eternel qui est le Messie. C'est dans cette collection que l'Oint de l'Eternel apparaît souffrant et humilié. Dans la troisième série l'auteur, après avoir invité Israël à accepter le salut, se complaît dans les tableaux de la gloire réservée à Sion.

Commençons notre étude par celle du morceau qui ouvre la seconde grande partie :

[1] 1 Rois 13 : 2.

Consolez, consolez mon peuple,
Dit votre Dieu.
Parlez au cœur de Jérusalem, et criez-lui
Que sa servitude est finie,
Que son iniquité est expiée,
Qu'elle a reçu de la main de l'Eternel
Au double de tous ses péchés.

Une voix crie :
Préparez au désert le chemin de l'Eternel,
Aplanissez dans les lieux arides
Une route pour notre Dieu.
Que toute vallée soit exhaussée,
Que toute montagne et toute colline soient abaissées !
Que les coteaux se changent en plaines,
Et les défilés étroits en vallons !
Alors la gloire de l'Eternel sera révélée,
Et au même instant toute chair verra
Que la bouche de l'Eternel a parlé.

Une voix dit : Crie !
Et il répond : Que crierai-je ?
Toute chair est comme l'herbe,
Et tout son éclat comme la fleur des champs.
L'herbe sèche, la fleur tombe,
Quand le vent de l'Eternel souffle dessus :
Certainement le peuple est comme l'herbe.
L'herbe sèche, la fleur tombe ;
Mais la parole de notre Dieu subsiste éternellement.

Monte sur une haute montagne,
Sion, pour publier la bonne nouvelle ;
Elève avec force ta voix,
Jérusalem, pour publier la bonne nouvelle,
Elève ta voix, ne crains point.
Dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu !
Voici, le Seigneur, l'Eternel vient avec puissance
Et de son bras il commande ;

Voici, le salaire est avec lui,
Et les rétributions le précèdent.
Comme un berger, il paîtra son troupeau,
Il prendra les agneaux dans ses bras,
Et les portera dans son sein ;
Il conduira les brebis qui allaitent [1].

Esaïe a entendu des voix : elles proviennent de Dieu et apportent diverses communications. Dieu dit d'abord au chœur de ses prophètes : « Consolez, consolez.... » Une seconde voix, qui ne peut être encore que la voix de Dieu, crie : « Préparez le chemin.... » La même voix reprend ensuite, mais pour s'adresser spécialement à l'écrivain. Elle le convie à se joindre à elle et à crier à son tour. Le prophète demande : « Que crierai-je ? » Dieu lui répond en l'appelant à annoncer à la fois le jugement et le salut. Sommes-nous en présence d'une réelle vision ? Ou bien n'avons-nous qu'une vivante personnification de suggestions intérieures que le prophète sait venir de Dieu ? Il se développe parfois dans le ravissement, croyons-nous, une acuité des sens qui permet d'entendre et de voir des choses très réelles que l'oreille ordinaire et les yeux ordinaires ne percevraient point. C'est de la sorte que certaines apparitions, parfaitement objectives, n'ont été saisies pourtant qu'en vision [2]. Nous admettons, néanmoins, dans le passage qui nous occupe, plutôt une personnification. Quoi qu'il en soit, cette mise en scène a singulièrement animé les communications que le prophète avait à nous faire entendre.

[1] Esaïe 40 : 1-11. — [2] Dan. 10 · 7.

Quant au fond, la première strophe a déjà posé le thème général traité dans le premier groupe de discours : la délivrance de la captivité. En même temps, elle tourne nos regards vers une autre et plus grande délivrance, celle de l'Evangile. Le pardon de l'Evangile ne compense-t-il pas au double, par ses joies, les tristesses du péché ? Dans la seconde strophe, sans perdre de vue la libération prochaine de l'exil qui flotte jusqu'au bout devant les yeux d'Esaïe, nous apercevons plus nettement l'arrière-plan, l'œuvre qui s'accomplira au jour de Christ. Dieu envoie, en effet, un héraut devant son Libérateur ; ce messager est chargé de surveiller l'aménagement des routes pour l'arrivée du souverain, ce qui se faisait en Orient et s'y fait encore lors des visites d'un grand prince. On ne pouvait mieux nous dire qu'une préparation à l'Evangile est nécessaire. Jean-Baptiste, l'homme de cette œuvre préliminaire, s'est expressément appliqué la fonction du héraut annoncé par Esaïe comme aussi par Malachie[1]. Si Jean-Baptiste est le messager d'Esaïe, on peut bien soutenir que le monarque auquel il fraie la voie est Jésus-Christ. C'est au Messie, croyons-nous, que pense Esaïe, lorsqu'il dit :

> Alors la gloire de l'Eternel sera révélée,

et plus bas :

> ... Voici votre Dieu,
> Voici le Seigneur, l'Eternel vient avec puissance[2].

[1] Mal. 3 : 1 ; cf. Mat. 3 : 3 ; Luc 3 : 4 ; Jean 1 : 23. — [2] Vers. 9, 10.

La proclamation, dans l'Ancien Testament, d'une apparition future et suprême de Jéhovah, renfermera toujours pour nous l'affirmation de la venue de Christ. Quelques-uns des écrivains, nous l'avons dit et redit, qui ont annoncé cette visite, n'ont peut-être pas entièrement compris la portée de leur message, ni vu clairement dans cette manifestation l'envoi de l'Oint de l'Eternel. Mais l'auteur que nous étudions maintenant a assez clairement et assez souvent parlé de la divine personne du Messie, pour qu'on admette qu'il se rendait compte de la nature du don promis. J'imagine que Jésus lui-même s'est reconnu dans ce tableau. Ne se souvenait-il pas du berger montré par Esaïe et portant les agneaux dans ses bras, lorsqu'il disait :

Je suis le bon Berger [1].

N'oublions pas que la première partie d'Esaïe avait déjà mentionné une venue de l'Eternel [2]. De même la prophétie suivante reproduira des images qui se trouvent aussi dans la première partie, celle des sommets arrosés [3], du désert devenu verdoyant, irrigué [4].

Dans ce nouveau discours, Dieu suscite un vainqueur qui parcourt la terre, jette l'effroi parmi les rois et les peuples païens. C'est Cyrus, lequel sera nommé plus tard. Israël n'a rien à craindre de ce conquérant. Pour rassurer son peuple, Jéhovah lui parle avec une bonté toute particulière. Je suis mal-

[1] Jean 10 : 11 ; cf. Esaïe 40 : 11. — [2] Esaïe 35 : 4 ; cf. 33 : 22. — [3] Esaïe 30 : 25. — [4] Esaïe 35 : 6-7.

heureusemeut obligé en ce cas, ainsi que cela m'arrivera plus d'une fois, d'écourter la citation à cause de sa longueur. Aussi le lecteur disposant de loisirs fera-t-il bien d'ouvrir sa Bible. L'affection déborde dans les termes que Dieu emploie vis-à-vis de la nation élue. Rien de plus paternel, j'ai presque écrit de plus maternel. Pourquoi ne pas l'écrire? L'amour de Dieu, si fort et si doux, n'est-il pas à la fois l'idéal que doit nourrir un père et celui que doit nourrir toute mère :

Mais toi, Israël, mon serviteur,
Jacob que j'ai choisi,
Race d'Abraham, que j'ai aimé !
Toi, que j'ai pris aux extrémités de la terre,
Et que j'ai appelé d'une contrée lointaine,
. . . . . .
Ne crains rien, vermisseau de Jacob,
Faible reste d'Israël ;
Je viens à ton secours, dit l'Eternel,
. . . . . .
Tu mettras ta gloire dans le Saint d'Israël,
. . . . . .
Je ferai jaillir des fleuves sur les collines,
Et des sources au milieu des vallées ;
Je changerai le désert en étang,
Et la terre aride en courant d'eau ;
Je mettrai dans le désert le cèdre, l'acacia,
Le myrte et l'olivier ;
Je mettrai dans les lieux stériles
Le cyprès, l'orme et le buis, tous ensemble ;
Afin qu'ils voient, qu'ils sachent,
Qu'ils observent et considèrent
Que la main de l'Eternel a fait ces choses,
Que le Saint d'Israël en est l'auteur[1].

[1] Es. 41 : 8-20.

Tous ces arbres nommés à la suite les uns des autres : « le cèdre, l'acacia, le myrte, l'olivier, le cyprès, l'orme et le buis, » que Dieu plantera dans le désert pour le transformer, projettent sur ce tableau une ombre pleine de fraîcheur. La solitude est désormais une immense oasis. Devant le changement promis, nos pensées s'en vont à ces âmes qui ont trouvé d'ineffables consolations au milieu de la persécution, soit dans les trois premiers siècles, soit à l'époque de la Réformation. Pour elles, le désert a vraiment verdi. Il a été arrosé de sources d'eau vive. Nos pensées s'en vont encore vers ces derniers temps de l'humanité, où l'œuvre régénératrice de Christ s'étendra jusqu'à la nature matérielle. Ces temps sont pour Paul l'objet du soupir de la création[1]. Sans doute, dans les versets auxquels je fais allusion, Paul a surtout songé aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre qui, l'histoire achevée, remplaceront cette terre et les cieux que nous voyons. Mais il a salué aussi, je présume, le millénium, préparation dans l'économie présente de la glorification de toutes choses.

Une démonstration du néant des idoles suit cette description des magnificences futures. L'auteur de la seconde partie d'Esaïe polémise volontiers contre le paganisme. Il déclare les idoles incapables de prédire l'avenir, ce qu'a fait au contraire Jéhovah en annonçant Cyrus, impuissantes à se susciter un défenseur tel que ce conquérant. Le futur vainqueur,

[1] Rom. 8 : 20, 21.

d'après Esaïe, invoquera le nom de Jéhovah[1]. Et l'édit d'affranchissement des Juifs publié par Cyrus rendit, en effet, explicitement hommage au Dieu des Hébreux[2]. Sans doute, Cyrus identifie plus ou moins Jéhovah avec Ormuzd, le Dieu des Perses. Celui-ci est un Dieu bon, créateur. Il serait Dieu dans toute l'acception du mot s'il était unique, si à côté de lui n'existait Ahriman, l'Esprit du mal qui, pour le moment, dispose d'une puissance égale à la sienne, quoiqu'il doive un jour, à la fin des siècles, être définitivement écrasé. Les historiens s'accordent d'ailleurs à dire que Cyrus était une âme religieuse. C'est lui qui rétablit le culte d'Ormuzd, dont le magisme, qui l'avait remplacé momentanément, était une altération introduite par les Mèdes.

Le discours commençant avec le chapitre 42me n'évoque plus Cyrus qui, du reste, n'a pas encore été nommé, mais seulement désigné. Un autre libérateur se montre à nous, le serviteur de l'Eternel par excellence :

Voici mon Serviteur, que je soutiendrai,
Mon élu, en qui mon âme prend plaisir.
J'ai mis mon esprit sur lui ;
Il annoncera la justice aux nations.
Il ne criera point, il n'élèvera point la voix,
Et ne la fera point entendre dans les rues.
Il ne brisera point le roseau cassé
Et il n'éteindra point la mèche qui brûle encore ;
Il annoncera la justice selon la vérité.
Il ne se découragera point et ne se relâchera point,

[1] Esaïe 41 ; 25. — [2] 2 Chron. 36 : 23 ; Esd. 1 : 2-3.

Jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre,
Et que les îles espèrent en sa loi.
. . . . . .
Moi, l'Eternel, je t'ai appelé pour le salut,
Et je te prendrai par la main.
Je te garderai, et je t'établirai pour traiter alliance avec le peuple,
Pour être la lumière des nations,
Pour ouvrir les yeux des aveugles,
Pour faire sortir de prison le captif,
Et de leur cachot ceux qui habitent dans les ténèbres [1].

L'expression « serviteur de l'Eternel » a déjà été rencontrée dans ces pages. Elle s'appliquait au peuple élu :

Mais toi, Israël, mon serviteur [2],

disait Dieu à son peuple pour le rassurer. L'épithète sera encore donnée plus d'une fois à la nation, ainsi au chap. 42, verset 19, au 43, verset 10. Des critiques veulent qu'il s'agisse aussi du peuple dans le morceau que nous analysons. Les importants passages où l'Eglise a toujours cru reconnaître Christ, ne concerneraient ainsi que la race élue. Les plus belles prophéties, entre toutes celles qui ont pour objet la personne messianique, s'évanouiraient du coup ou perdraient leur valeur. Il ne nous resterait plus, à proprement parler, en fait de prédictions annonçant une personnalité, que les morceaux où il est question d'un futur David, et il serait toujours loisible de considérer cette attente comme la demande d'un roi terrestre ressuscitant la monarchie,

[1] Esaïe 42 : 1-7. — [2] Esaïe 41 : 8.

de voir enfin dans les sentiments exprimés une simple exaltation patriotique.

Eh bien ! non. Il ne saurait en être ainsi. L'expression « mon serviteur » désigne clairement, nous semble-t-il, dans notre morceau une individualité. Comment, s'il s'agissait du peuple, si le serviteur de l'Eternel se confondait avec le peuple, ce messager pourrait-il remplir le rôle de médiateur, « traiter alliance » précisément « avec le peuple, » ainsi que cela est dit au verset 6e ? Ne ressort-il pas avec évidence de ce verset que l'envoyé est un autre être que la nation ? Soutiendrait-on que l'application de ce mot serviteur à une personne est rare ? Mais c'est bien là au contraire l'usage courant et commun. Les grands hommes de Dieu s'appellent dans la Bible des serviteurs de Dieu [1].

Au surplus tout, dans notre description, fait songer au rejeton issu du tronc d'Isaï, dont il a été parlé au chapitre 11e. Dans ce chapitre l'Esprit de l'Eternel reposait sur le Davidide, qui jugeait les pauvres avec équité. L'auteur de notre morceau dit également au début : « J'ai mis mon Esprit sur lui. » L'écrivain prête aussi à cet envoyé du Seigneur la douceur, la bienveillance envers les petits, envers « le roseau cassé, » « le lumignon fumant. » [2] Toutefois, sa douceur ne dégénérera point en faiblesse. Il sera le prophète du droit et de la justice sur la terre. Enfin, il doit être le législateur des « îles, » par lesquelles il faut entendre la Grèce,

[1] Gen. 26 : 24; Deut. 9 : 27; Deut. 34 : 5. — [2] Cf. Matt. 12 : 20.

l'Italie, l'Espagne, soit les rivages de la Méditerranée habités par les païens, avec leurs îles,

A la vérité, la royauté du Messie n'est pas nommée. Son pouvoir est celui de la justice, de la bonté. Son empire s'exerce sur les cœurs. Nous sommes en présence d'une puissance spirituelle. Comme l'on comprend que l'évangéliste Matthieu ait cité ce portrait du prophète de Nazareth humble et doux! Jésus n'a-t-il pas voulu commencer par établir son règne dans les âmes? L'office de prédicateur esquissé dans cette page serait-il en contradiction avec celui de roi, si souvent présenté ailleurs? Le prophète nous peindrait-il un autre Messie que celui que nous avons entrevu jusqu'ici? Mais la raison conçoit très bien un règne fondé sur l'amour, la persuasion, et recourant finalement à la force pour juger les rebelles.

Les écrivains du Nouveau Testament distinguent deux périodes dans l'histoire de Christ sur la terre, celle de sa première venue, période encore plus ou moins obscure, puis celle de son avènement glorieux, toute rayonnante de sa majesté. C'est ainsi que Paul parle dans la seconde épitre aux Thessaloniciens d'un retour de Christ comme juge, apparaissant au milieu d'une flamme de feu, ce qui n'empêchera pas le même Paul de nous montrer Christ venant sous la forme d'un serviteur[1].

A la fin de la prophétie on voit le serviteur de

[1] 2 Thess. 1 : 8-10; cf. Philip. 2 : 6, 7.

Dieu, non seulement traiter une alliance avec son peuple, mais devenir la lumière des nations, guérir les aveugles, retirer les captifs de prison. Il était déjà l'élu de Dieu, le législateur des îles ; c'est maintenant le Sauveur des malheureux. Il y a donc là, puisque aussi bien la peinture, croyons-nous, s'applique à une individualité, un messager dont la personne est d'un genre particulier, un prophète absolument au-dessus des prophètes ordinaires, un représentant de Jéhovah, nouveau Moïse, qui ne se bornera pas à être le Moïse de sa race, mais celui de l'humanité.

Supposez que l'auteur de la seconde partie d'Esaïe soit un contemporain de Cyrus, il a laissé en tout cas dans ce portrait du Messie, dans les suivants, une œuvre bien surprenante. La rencontre des traits de cette image avec ceux de l'apparition historique de Jésus de Nazareth est quelque peu extraordinaire. Dira-t-on que Jésus s'est modelé sur cette esquisse? L'étonnant est qu'il soit parvenu à réaliser si parfaitement cet idéal.

Je n'ignore pas que le témoignage des prophètes ne constitue à aucun degré une preuve à l'adresse de ceux qui doutent, attendu que la voix des prophètes n'est pas pour eux chose plus sacrée ou plus certaine que l'Evangile. Paul pouvait dire au roi Agrippa : « Crois-tu aux prophètes? Je sais que tu y crois[1] ! » En mettant en relief l'accord existant entre les prophètes et l'Evangile, Paul en appelait à

[1] Actes 26 : 27.

la confiance du monarque dans l'inspiration de l'Ancien Testament. Nous n'avons plus la ressource du même argument. Toutefois l'examen suivi des espérances des voyants hébreux ne laisse pas, croyons-nous, de créer au moins une présomption en faveur de la suggestion divine à laquelle ils obéirent. De l'harmonie profonde des vieilles Ecritures avec les nouvelles naît une impression de respect en faveur de la religion que les premières pressentent, que les secondes déclarent réalisée.

Oh ! je sais bien ce qu'on dira : Il y a tout simplement là un magnifique exemple de l'évolution de l'idée, d'abord obscure, puis plus claire, aboutissant à une complète réalisation. Dans leur longue suite que vient couronner l'Evangile, les prophéties offrent simplement le spectacle d'une splendide et naturelle progression. Mais Dieu, demandons-nous, serait-il absent de cette œuvre qui ne cesse de le nommer ! N'est-ce pas à Dieu qu'on doit la naissance, la croissance, l'aboutissement de l'espérance messianique ? Nous n'avons, au point de vue philosophique, aucune raison décisive de penser que dans la nature ou dans l'histoire les faits s'enchaînent sans son concours. Action providentielle, évolution ne sont pas à nos yeux des termes contradictoires, mais des termes qui se complètent. C'est le point de vue auquel nous nous sommes placé d'emblée. Et nulle branche de l'histoire certainement ne se prête davantage à l'immixtion de Dieu que celle des espérances messianiques. D'ailleurs, aurions-

nous la prétention de connaître mieux que les prophètes l'origine de leur inspiration ?

Je ne parle pas de ce qu'il y a de surnaturel, d'absolument exceptionnel dans la vie d'un être parfaitement saint, tel que Jésus-Christ. Bien qu'annoncée par les grands caractères qu'a produits Israël, la vertu de Jésus brille dans l'histoire d'un éclat incomparable et exceptionnel. Si cette dernière phase de l'évolution crie à elle seule : miracle, action de Dieu toute spéciale, la prophétie nous met déjà en présence d'une manifestation de Dieu très particulière.

Quant à Esaïe, il est tellement persuadé de la supériorité de l'influence qui l'anime, qu'il trouve le portrait du Messie tracé par lui digne d'un cantique et s'écrie :

Chantez à l'Eternel un cantique nouveau,
Chantez ses louanges aux extrémités de la terre
Vous qui voguez sur la mer et vous qui la peuplez.
Iles et habitants des îles !
Que le désert et ses villes élèvent la voix !
Que les villages occupés par Kédar élèvent la voix !
Que les habitants des rochers tressaillent d'allégresse !
. . . . . .
L'Eternel s'avance comme un héros.
. . . . . .
J'ai longtemps gardé le silence,
Je me suis tu, je me suis contenu ;
Je crierai comme une femme en travail,
Je serai haletant et je soufflerai tout à la fois.
Je ravagerai montagnes et collines,
Et j'en dessécherai toute la verdure ;
Je changerai les fleuves en terre ferme,

Et je mettrai les étangs à sec.
Je ferai marcher les aveugles sur le chemin qu'ils ne connaissent pas.
. . . . . .
Ils reculeront, ils seront confus,
Ceux qui se confient aux idoles taillées[1].

Kédar est le nom d'une tribu descendant d'Ismaël[2]. C'est la personnification de l'Arabie. Les habitants des rochers sont les Edomites, dont la capitale Pétra ou Séla, qui veut dire rocher, était taillée dans le roc et a laissé des ruines intéressantes. Les habitants des terres les plus éloignées, les riverains de la Méditerranée, l'Arabe et l'Edomite, vont donc donner gloire à Jéhovah pour l'envoi de son serviteur. L'Eternel lui-même interviendra comme un héros. N'est-ce pas l'annonce implicite de l'incarnation de Dieu dans un héros? Quand il nous est dit de l'Eternel qu'il sera « comme une femme en travail, » « haletant, » nous nous rappelons cette parole de Jésus : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je voudrais qu'il fût déjà allumé. Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli[3]. » En s'exprimant ainsi, le Fils de l'homme révélait à ses disciples les tourments de son âme pendant sa vie terrestre, ce travail de supplication qui a précédé la douleur expiatoire de la croix. Certes, Christ a été livré à ce labeur intérieur, à ce pénible enfantement qu'Esaïe déclare être celui de Dieu lors de sa venue. Le fruit de ses souffrances est la naissance d'un

[1] Esaïe 42 : 10-17. — [2] Gen. 25 : 13. — [3] Luc 12 : 50.

monde nouveau, déjà en voie de formation à l'heure où nous sommes, mais non encore sorti de la préparation, dans lequel les montagnes, les hauteurs, images des puissances ennemies qui dominent Israël, seront abaissées. Nous retrouvons ici les métaphores auxquelles nous sommes habitués. La conséquence des changements profonds prédits dans ce morceau est la ruine du paganisme. Elle s'accompagne d'un culte des anciens idolâtres à l'Eternel, dont au début du morceau ils ont été invités à chanter désormais les louanges[1].

Dans le chapitre 43e se trouvent deux effusions ayant trait au retour de Babylone et au rétablissement d'Israël. La première est la plus longue :

Ainsi parle maintenant l'Eternel, qui t'a créé, ô Jacob !
Celui qui t'a formé, ô Israël !
Ne crains rien, car je te rachète,
Je t'appelle par ton nom : tu es à moi !
Si tu traverses les eaux, je serai avec toi ;
Et les fleuves, ils ne te submergeront point ;
Si tu marches dans le feu, tu ne te brûleras pas,
Et la flamme ne t'embrasera pas.
Car je suis l'Eternel ton Dieu,
Le saint d'Israël, ton Sauveur ;
Je donne l'Egypte pour ta rançon,
L'Ethiopie et Saba à ta place.
Parce que tu as du prix à mes yeux,
Parce que tu es honoré et que je t'aime,
Je donne des hommes à ta place,
Et des peuples pour ta vie.
Ne crains rien, car je suis avec toi ;
Je ramènerai de l'Orient ta race,

[1] Verset 10—12.

Et je te rassemblerai de l'Occident.
Je dirai au Septentrion : donne !
Et au Midi : ne retiens point !
Fais venir mes fils des pays lointains,
Et mes filles de l'extrémité de la terre,
Tous ceux qui s'appellent de mon nom,
Et que j'ai créés pour ma gloire,
Que j'ai formés et que j'ai faits[1].

L'Egypte, Cus ou l'Ethiopie, Saba qui, d'après Josèphe, désignait Méroé, d'après d'autres un district de l'Arabie situé le long de la mer Rouge, furent réellement donnés aux Perses, comme une sorte de récompense, après que Cyrus eut montré sa bienveillance à Israël. En effet, Cambyse, le successeur de Cyrus, conquit l'Egypte et l'Ethiopie. Ces pays ont donc été, ainsi que l'annonçait Esaïe, la rançon d'Israël, que le conquérant a relâché. A la fin du morceau, le voyant ne contemple pas seulement la restauration de son peuple, mais une autre et plus lointaine restauration. Ce n'est plus uniquement de Babylone que reviennent les exilés, mais de l'Occident et du Midi, des bouts de la terre. La race juive attend encore à cette heure ce grand exode. Un jour viendra où il aura lieu.

Le jour viendra aussi où, ramenée de son égarement par un souffle d'en haut, l'opinion livrée aujourd'hui au doute s'éprendra des réalités de l'Evangile ; où les nations chrétiennes, païennes au temps du prophète, jusqu'ici trop imparfaitement christianisées, recevront « la révélation de la révélation,

[1] Esaïe 43 : 1-7.

pour nous servir d'un mot de Joseph de Maistre, et célébreront à l'envi le Dieu d'Israël, formant avec cet Israël une seule famille humaine. Alors la prophétie, au fond de laquelle se retrouve sans cesse l'aspiration à l'établissement d'une seule religion pour toute la terre, retirera de cette confirmation de l'une de ses plus constantes paroles un relief, un éclat qu'elle n'a point encore.

Voici la seconde effusion de ce chapitre 43, relative au rétablissement d'Israël :

> Je mettrai un chemin dans le désert,
> Et des fleuves dans la solitude.
> Les bêtes des champs me glorifieront,
> Les chacals et les autruches,
> Parce que j'aurai mis des eaux dans le désert,
> Des fleuves dans la solitude,
> Pour abreuver mon peuple, mon élu.
> Le peuple que je me suis formé
> Publiera mes louanges [1].

Un théologien, auquel les lecteurs de langue française doivent beaucoup, Reuss, accuse de prolixité l'auteur de la seconde grande partie d'Esaïe. Il est certain que cet écrivain ne se lasse point d'offrir la même perspective d'une marche triomphante d'Israël à travers le désert, s'accompagnant d'une transformation de celui-ci. La palette du prophète à l'ordinaire, si vous le voulez, se compose de trois ou quatre tons, mais ce sont des couleurs vives et qui ne laissent pas d'attirer le regard.

En face des bêtes des champs que l'on voit dans

[1] Esaïe 43 : 19, 20, 21.

ce morceau glorifier Dieu, nous constaterons combien le renouvellement de la nature, déjà promis plus d'une fois, intéresse le prophète.

Avec Joël, avec Ezéchiel, avec Jérémie, Esaïe a annoncé une effusion de l'Esprit [1]. Cette promesse se lit au début du chapitre 44e, où Cyrus sera enfin nommé :

Ainsi parle l'Eternel qui t'a fait,
Et qui t'a formé dès ta naissance,
Celui qui est ton soutien :
Ne crains rien, mon serviteur Jacob,
Mon Israël, que j'ai choisi.
Car je répandrai des eaux sur le sol altéré,
Et des ruisseaux sur la terre desséchée ;
Je répandrai mon esprit sur ta race,
Et ma bénédiction sur tes rejetons.
Ils pousseront comme au milieu de l'herbe,
Comme des saules près des courants d'eau.
Celui-ci dira : Je suis à l'Eternel ;
Celui-là se réclamera du nom de Jacob,
Cet autre écrira de sa main : A l'Eternel !
Et prononcera avec amour le nom d'Israël [2].

La bénédiction matérielle se joint souvent dans les Ecritures à la bénédiction spirituelle. C'est le cas ici. L'avant-dernier vers a été traduit, au lieu de : « écrira de sa main : à l'Eternel ! » « écrira sur sa main : à l'Eternel ! » Ce serait une allusion à l'habitude très répandue en Orient de se tatouer, en gravant sur sa main quelque signe religieux.

Quant à la mention de Cyrus, elle se produit à la

[1] Joël 2 : 28 ; Ezéch. 36 : 26, 27 ; 39 : 29 ; Jér. 24 : 7 ; 32 : 39 ; cf. Esaïe 44 : 3 ; 63 : 14. — [2] Esaïe 44 : 2-5.

fin du chapitre, après une nouvelle et longue démonstration de la vanité des idoles, ouvrage de main d'homme, qui ne voient rien, ne comprennent rien :

Je dis de Cyrus : il est mon Berger,
Et il accomplira toute ma volonté ;
Il dira de Jérusalem : Qu'elle soit rebâtie !
Et du temple : Qu'il soit fondé [1] !

Nommant encore par son nom Cyrus au commencement du chapitre 45e, le prophète prêtera à Dieu vis-à-vis du roi de Perse le langage suivant :

Ainsi parle l'Eternel à son oint, à Cyrus,
Qu'il tient par la main,
Pour terrasser les nations devant lui.
. . . . . .
Je forme la lumière, et je crée les ténèbres,
Je donne la prospérité, et je crée l'adversité ;
Moi, l'Eternel, je fais toutes ces choses.
Que les cieux répandent d'en haut
Et que les nuées laissent couler la justice !
Que la terre s'ouvre, que le salut fructifie,
Et qu'il en sorte à la fois la délivrance [2] !

Derrière la libération d'Israël, Esaïe entrevoit comme une coopération des forces célestes et terrestres se liguant pour bénir : une pluie de la justice descendant des cieux, et un salut qui germe de la terre. N'y a-t-il pas là un don plus considérable que celui de Cyrus ? Que vise en dernier ressort cette association du ciel et de la terre ? Pourrions-nous bien le demander ? L'union de Dieu et de l'homme a-t-elle été jamais plus intime et plus com-

[1] Esaïe 44 : 28. — [2] Esaïe 45 : 1-8.

plète que dans l'Evangile? Et c'est bien le règne messianique que le prophète nous semble saluer dans le lointain, derrière le règne de Cyrus.

Ayant nommé pour la troisième fois Cyrus, auquel Dieu inspira la volonté de libérer les captifs, Esaïe adresse à Israël cette belle promesse :

> Ainsi parle l'Eternel :
> Les gains de l'Egypte et les profits de l'Ethiopie,
> Et ceux des Sabéens à la taille élevée,
> Passeront chez toi et seront à toi ;
> Ces peuples marcheront à ta suite,
> Ils passeront enchaînés
> Ils se prosterneront devant toi, et te diront en suppliant :
> C'est auprès de toi seulement que se trouve Dieu,
> Et il n'y a point d'autre Dieu que lui.
> Mais tu es un Dieu qui te caches,
> Dieu d'Israël, sauveur [1].

Non seulement les peuples païens offrent leurs gains, leur argent et leur or, mais ils s'offrent eux-mêmes en esclaves à Israël. Ils se prosterneront devant lui, ils lui parleront en suppliant, reconnaissant qu'il n'est point d'autre Dieu que Jéhovah. En même temps, ils rendront hommage à la sagesse empreinte dans les œuvres de l'Eternel, où ils n'avaient pas su jusqu'alors discerner la main d'un Créateur tout-puissant. Dieu se cache-t-il réellement parfois, ainsi que le veut le prophète? Assurément. Il se cache devant ceux qui ne le cherchent point, de sorte qu'ils croient avoir des raisons de le nier, ou de demeurer dans la superstition. Même devant ceux

[1] Esaïe 45 : 14, 15.

qui le cherchent, il peut se dérober parfois, pour éprouver momentanément leur foi, pour exiger un plus grand effort, une plus grande humiliation.

Non moins nette est l'annonce de la conversion des idolâtres, qui termine le chapitre 45e :

> Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés,
> Vous tous qui êtes aux extrémités de la terre !
> Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre.
> Je le jure par moi-même,
> La vérité sort de ma bouche et ma parole ne sera point révoquée :
> Tout genou fléchira devant moi,
> Toute langue jurera par moi.
> En l'Eternel seul, me dira-t-on, résident la justice et la force ;
> A lui viendront, pour être confondus,
> Tous ceux qui étaient irrités contre lui,
> Par l'Eternel seront justifiés et glorifiés
> Tous les descendants d'Israël [1].

Ainsi Israël et les païens ne forment plus désormais, d'après l'écrivain, qu'un seul peuple occupé à glorifier l'Eternel. Dieu l'a juré par lui-même : Tout genou fléchira un jour devant lui. Le serment que Dieu prête est destiné à servir de garantie à notre incrédulité et à donner une solennité particulière à sa parole. Dieu avait également autrefois juré par son nom de bénir Abraham après le sacrifice d'Isaac [2].

Cette première section s'achève par un tableau de l'abaissement des dieux de Babylone, de la chute de cette ville, et surtout par une invitation pleine de

[1] Esaïe 45 : 22-25. — [2] Gen. 22 : 16.

tendresse au peuple, l'exhortant à se mettre en route pour retourner dans son pays :

> Oh ! si tu étais attentif à mes commandements !
> Ton bien-être serait comme un fleuve,
> Et ton bonheur comme les flots de la mer ;
> Ta postérité serait comme le sable,
> Et les fruits de tes entrailles comme les grains de sable ;
> Ton nom ne serait point effacé, anéanti devant moi.
> Sortez de Babylone, fuyez du milieu des Chaldéens.
> . . . . . .
> ... ils n'auront pas soif dans les déserts où il les conduira :
> Il fera jaillir pour eux l'eau du rocher,
> Il fendra le rocher,
> Et l'eau coulera.
> Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Eternel [1].

Les promesses faites à Abraham sur sa postérité, qui devait être nombreuse comme le sable et les étoiles du ciel, n'étaient point oubliées, ainsi que le prouve ce passage [2]. Elles ont nourri l'espoir d'Esaïe. Les souvenirs du voyage d'Israël dans le désert, après la sortie d'Egypte, enflammaient encore l'imagination du prophète. Nous pensons, au reste, que le voyant songe, ici comme ailleurs, à une rentrée autrement triomphante que celle de Babylone. Dans l'esprit du voyant du huitième siècle, le prochain retour d'Israël se relie à la protection réservée aux croyants hébreux, quand de tous les bouts de la terre, ils reviendront à Jérusalem.

Une chose est remarquable dans cette section, de même que dans la suivante, c'est que tant de conso-

[1] Gen. 13 : 16 ; 15 : 5. — [2] Esaïe 48 : 18-22.

lations aboutissent à une menace, la même dans les deux collections :

Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Eternel [1].

Esaïe, le prophète de la grâce, est aussi celui du jugement. On peut dire qu'il expose tout le plan de Dieu. Sa foi en un salut universel est celle en un salut offert à tous, mais non imposé à tous ou même accepté de tous. Le portrait du serviteur de l'Eternel, doux et humble de cœur, s'est détaché entre tous les morceaux de cette collection [2]. Nous accordons encore une importance particulière au fragment qui a annoncé une effusion de l'Esprit [3].

La deuxième collection comprend les 9 chapitres suivants, du 49 au 57. Les démonstrations du néant des idoles cessent. L'intérêt ne se partage plus entre Cyrus et le serviteur de l'Eternel, qui est Christ. Celui-ci occupe seul le premier plan. Il va se montrer à nous, non plus seulement dans la douceur, mais dans la souffrance. Avec lui la restauration de Jérusalem sauvée, le retour du peuple déporté dans ses foyers, le salut offert à toutes les nations continuent à occuper l'attention du voyant.

Le chapitre 49e s'ouvre par un discours du serviteur de l'Eternel aux nations, auxquelles il apporte la rédemption. Cette attitude oratoire est en harmonie avec l'office de prédicateur de la justice que nous avons vu naguère dévolu à l'Elu de Dieu [4] :

[1] Esaïe 48 : 22. — [2] Esaïe 42 : 1-8. — [3] Esaïe 44 : 1-5. — [4] Esaïe 42 : 1-4.

Iles, écoutez-moi !
Peuples lointains, soyez attentifs !
L'Eternel m'a appelé dès ma naissance,
Il m'a nommé dès ma sortie des entrailles maternelles.
Il a rendu ma bouche semblable à un glaive tranchant,
Il m'a couvert de l'ombre de sa main ;
Il a fait de moi une flèche aiguë,
Il m'a caché dans son carquois.
Et il m'a dit : Tu es mon serviteur,
Israël en qui je me glorifierai.
Et moi j'ai dit : C'est en vain que j'ai travaillé,
C'est pour le vide et le néant que j'ai consumé ma force ;
Mais mon droit est auprès de l'Eternel,
Et ma récompense auprès de mon Dieu.
Maintenant, l'Eternel parle
. . . . . .
Il dit : C'est peu que tu sois mon serviteur,
Pour relever les tribus de Jacob,
Et pour ramener les restes d'Israël :
Je t'établis pour être la lumière des nations,
Pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre.
Ainsi parle l'Eternel, le Rédempteur, le Saint d'Israël,
A celui qu'on méprise, qui est en horreur au peuple,
A l'esclave des puissants ;
Des rois le verront, et ils se lèveront,
Des princes, et ils se prosterneront,
A cause de l'Eternel, qui est fidèle,
Du Saint d'Israël, qui l'a choisi[1].

Celui qui tient ce langage caractéristique : « L'Eternel m'a appelé.... Il m'a dit : Tu es mon serviteur[2], » ne saurait guère être un autre que celui auquel Dieu s'adressait déjà en ces termes, au chapitre 42 : « Voici mon serviteur, que je soutien-

[1] Esaïe 49 : 1-7. — [2] Versets 1 et 3.

drai[1]. » De même que dans ce dernier chapitre, dans le 49e le serviteur de l'Eternel ne peut être Israël. Le personnage que nous avons devant nous n'est-il pas chargé de rassembler le peuple dispersé, de relever les tribus? Si donc il est appelé Israël[2], c'est dans le sens où Jacob le fut après sa lutte avec l'ange, et parce qu'il incarne dans son individualité le véritable Israël de Dieu.

Nous sommes en présence d'un prédicateur. Ces premiers mots : « Iles, écoutez-moi ; » le dénotent. On s'en convainc encore, en le voyant comparer sa bouche à « un glaive tranchant, » à « une flèche aiguë. » Il proclame par là que la parole sera son arme. Tel a bien été le moyen employé par Christ. Aussi Jean, dans son Apocalypse, nous le montre-t-il avec une épée aiguë à deux tranchants sortant de ses lèvres[3].

Après avoir énoncé sa mission, qui fut l'objet d'un décret de Dieu dès avant sa naissance, le serviteur de l'Eternel se plaint à son Dieu : Il a travaillé en vain ! La souffrance indiquée ici est celle de l'insuccès. Le psaume 22e montrait le Juste livré à l'abandon de Dieu, à la persécution, à la douleur physique ; le 69e le laissait voir dévoré de zèle et couvert d'opprobre, abreuvé de vinaigre. La douleur qui perce dans notre passage est la peine intérieure de n'avoir pas réussi. Ce fut là l'un des tourments du Sauveur. Certainement Jésus a connu le sentiment amer d'un échec, momentanément irré-

[1] 42 : 1. — [2] 49 : 3. — [3] Apoc. 1 : 16.

médiable auprès de la majorité du peuple juif. Mais, dans son abattement, le personnage visé par Esaïe continue à se confier en Dieu. Il a placé son droit sous la protection de Jéhovah. Et Jéhovah répond à sa foi par des promesses de triomphe. Malgré une défaite passagère, l'envoyé de Dieu relèvera les restes de Juda. Bien plus, il deviendra la lumière des nations jusqu'aux extrémités de la terre. Paul et Barnabas à Antioche de Pisidie s'appuient sur ces mots d'Esaïe, quand ils déclarent à leur auditoire qu'ils se tournent vers les païens [1]. N'y avait-il pas là une indication de la volonté arrêtée de Dieu de faire connaître un jour son Fils aux idolâtres ?

Le prophète prend ensuite la parole et assure de la part de Dieu à ce méprisé des hommes, à cet objet d'horreur pour son peuple, le respect à venir des rois de la terre. Ils s'inclineront devant le héros divin, qu'on nous a peint d'abord affligé, humilié, et qui doit être un jour glorifié sur cette terre, témoin de son opprobre.

Depuis Constantin, qui adopta le christianisme, les souverains et les princes du monde civilisé ont appris à courber la tête devant le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Il en est qui ont envisagé leur qualité de croyants comme leur principal titre d'honneur. L'empereur Alexandre Ier de Russie lut la Bible pour la première fois en 1812. « Je la dévorai, a-t-il dit.... Le Seigneur me donna de comprendre ce que je lisais ; c'est à son enseignement intérieur

[1] Act. 13 : 47.

que je dois tout; de là vient que je considère l'inspiration divine et les instructions de l'Esprit de Dieu comme l'unique source de la science qui sauve. » Il avait été saisi de l'horreur des maux de la guerre et de la beauté du royaume pacifique de Christ. Pendant une nuit où il priait ardemment, à Paris, il conçut le plan d'un arbitrage auquel les rois soumettraient leurs différends. Il fut si surpris des idées qui avaient surgi dans son esprit, qu'il se leva pour les jeter sur le papier. Ses intentions ne furent pas comprises. Elles ont contribué de nos jours, nous n'en doutons pas, à suggérer à son successeur la proposition, jusqu'ici inutile, du congrès de la Haye.

Le serviteur de Jéhovah est élu tout d'abord pour être mis à la tête de son peuple. C'est ce qui ressort des vers suivants :

Ainsi parle l'Eternel :
Au temps de la grâce je t'exaucerai,
Et au jour du salut je te secourrai ;
Je te garderai, et je t'établirai pour traiter alliance avec le peuple,
Pour relever le pays,
Et pour distribuer les héritages désolés ;
Pour dire aux captifs : Sortez !
Et à ceux qui sont dans les ténèbres : Paraissez !
Ils paîtront sur les chemins,
Et ils trouveront des pâturages sur tous les côteaux.
Ils n'auront pas faim et ils n'auront pas soif ;
Le mirage et le soleil ne les feront point souffrir ;
Car celui qui a pitié d'eux sera leur guide,
Et il les conduira vers des sources d'eau.
Je changerai toutes mes montagnes en chemins,
Et mes routes seront frayées.

Les voici, ils viennent de loin,
Les uns du septentrion et de l'occident,
Les autres du pays de Sinim.
Cieux, réjouissez-vous !
Terre, sois dans l'allégresse !
Montagnes, éclatez en cris de joie !
Car l'Eternel console son peuple,
Il a pitié de ses malheureux [1].

Ces promesses confirment les précédentes, en rappelant que, s'il est un temps où l'injustice triomphe, le jour de l'exaucement luit tôt ou tard pour le serviteur de l'Eternel. Et s'il luit pour le chef, il luit aussi pour ses suivants qu'il représente devant Dieu. C'est ce qui a permis à Paul d'appliquer à ses lecteurs cette parole, qui, dans la citation faite par lui, subit une légère variante : « Au temps de la grâce je t'exaucerai, et au jour du salut je te secourrai [2]. »

Les métaphores employées sont celles que nous avons déjà relevées plus d'une fois [3]. Il est curieux de voir les exilés revenir de la Chine, du pays des Siniens. Y avait-il donc alors des relations entre la Palestine et la Chine, peut-être une émigration du premier pays vers le second ? Je ne le pense point. Mais les Israélites pouvaient connaître de nom les Chinois. Et cela suffirait à expliquer les mots du prophète, qui cite le peuple de Sinim à titre de nation lointaine. Le retour des exilés est un véritable triomphe. Ils sont dirigés par Celui-là même qui a eu pitié d'eux. Dieu les conduira une nouvelle fois,

[1] Es. 49 : 8-13. — [2] 2 Cor. 6 : 2. — [3] Cf. Esaïe 35 : 5-10 ; 41 : 17-19 ; 42 : 16 ; 43 : 19, 20 ; 48 : 20, 21.

de même qu'il guidait autrefois Israël dans le désert par la colonne de nuée.

Dans un troisième tableau, prolongeant le spectacle sur lequel nous venons de nous arrêter, le prophète fera intervenir les peuples païens dans la restauration de Sion. Il les verra s'intéressant à l'avancement du règne de Jéhovah :

Sion disait : l'Eternel m'abandonne,
Le Seigneur m'oublie !
Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ?
N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ?
Quand elle l'oublierait,
Moi je ne t'oublierai point.
Voici, je t'ai gravée sur mes mains ;
Tes murs sont toujours devant mes yeux.
Tes fils accourent ;
Ceux qui t'avaient détruite et ravagée
Sortiront du milieu de toi.
Porte tes yeux alentour et regarde :
Tous ils s'assemblent, ils viennent vers toi.
Je suis vivant ! dit l'Eternel,
Tu les revêtiras tous comme une parure,
Tu t'en ceindras comme une fiancée.
Dans tes places ravagées et désertes.
Dans ton pays ruiné,
Tes habitants seront désormais à l'étroit ;
Et ceux qui te dévoraient s'éloigneront.
. . . . . .
Je dresserai ma bannière vers les peuples,
Et ils ramèneront tes fils entre leurs bras,
Ils porteront tes filles sur les épaules. [nourrices ;
Des rois seront tes nourriciers, et leurs princesses tes
Ils se prosterneront devant toi, la face contre terre,
Et ils lècheront la poussière de tes pieds [1].

[1] Esaïe 49 : 14-23.

Infinie est la tendresse respirée dans les premières lignes ! Dans son abaissement, Sion se compare à une femme délaissée, à un enfant abandonné. Mais quand la mère oublierait son nourrisson, l'Eternel se souviendra de Jérusalem. Elle est à lui. Son nom a été gravé sur la main de Dieu, comme ces signes religieux que les Orientaux imprimaient par le tatouage sur une partie visible de leur corps. Déjà les exilés se rassemblent, déjà ils reviennent.... Sion les revêtira comme une parure, aussi vrai que Dieu est vivant ! Le serment de Dieu, rencontré déjà il y a quelques chapitres [1], est le gage de la promesse. Et ce gage est en même temps une preuve de l'émotion ressentie par l'Eternel, de son ardente compassion. Non seulement la restauration de Jérusalem aura lieu, mais les païens y concourront avec empressement et humilité à la fois. Volontairement, ils se mettront au service d'Israël, qui est le fils aîné de Dieu dans l'histoire, le peuple béni entre les peuples de la maison de Dieu.

A un doute qui s'élèverait sur la possibilité d'enlever jamais sa proie à la puissante cité dont les Hébreux sont les prisonniers, l'Eternel répondra : Oui, la capture sera enlevée aux puissants. Puis nous entendrons un nouvel écho de la pensée généreuse qui inspira si souvent Esaïe à l'égard des païens :

> Et toute chair saura que je suis l'Eternel, ton Sauveur,
> Ton Rédempteur, le Puissant de Jacob [2].

[1] Esaïe 45 : 23. — [2] Esaïe 49 : 26.

Voici un portrait du serviteur de l'Eternel. Cette esquisse est du même genre que les précédentes. Elle peint encore le Messie dans son humilité. Nous avons vu une première fois Christ doux et patient, ne haussant point la voix [1]. Nous l'avons vu ensuite tourmenté par l'insuccès et l'apparente vanité de son travail [2]. Nous allons le voir outragé et secouru :

Le Seigneur, l'Eternel m'a donné une langue exercée,
Pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ;
Il éveille, chaque matin, il éveille mon oreille,
Pour que j'écoute comme écoutent des disciples.
Le Seigneur, l'Eternel m'a ouvert l'oreille,
Et je n'ai point résisté,
Je ne me suis point retiré en arrière.
J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient,
Et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ;
Je n'ai pas dérobé mon visage
Aux ignominies et aux crachats.
Mais le Seigneur, l'Eternel m'a secouru ;
C'est pourquoi je n'ai point été déshonoré,
C'est pourquoi j'ai rendu mon visage semblable à un caillou,
Sachant que je ne serai point confondu.
Celui qui me justifie est proche :
Qui disputera contre moi ?
Comparaissons ensemble !
Qui est mon adversaire ?
Qu'il s'avance vers moi !
Voici, le Seigneur, l'Eternel me secourra :
Qui me condamnera ?
Voici, ils tomberont en lambeaux comme un vêtement,
La teigne les dévorera.
Quiconque parmi vous craint l'Eternel,

[1] Esaïe 42 : 1-9. — [2] Esaïe 49 : 4.

Qu'il écoute la voix de son serviteur !
Quiconque marche dans l'obscurité et manque de lumière,
Qu'il se confie dans le nom de l'Eternel,
Et qu'il s'appuie sur son Dieu !
Voici, vous tous qui allumez un feu,
Et qui êtes armés de torches,
Allez au milieu de votre feu et de vos torches enflammées !
C'est par ma main que ces choses vous arriveront ;
Vous vous coucherez dans la douleur [1].

Encore une fois passe devant nous un héraut de la haute justice, dont l'arme est la parole. Le divin prédicateur reçoit de Dieu ce qu'il donne au monde. Chaque matin Jéhovah lui communique ce qu'il aura à dire à ses auditeurs. Tel est bien le rapport idéal soutenu par Jésus avec son Père, puisqu'il s'exprimait ainsi : « Ce que j'ai entendu de Lui, je le dis au monde.... Je parle selon que le Père m'a enseigné [2]. » Christ apparaît donc en premier lieu dans ces lignes d'Esaïe comme le vrai prophète qui ne tire rien de son propre fonds. Quelque danger que présentât sa mission, le serviteur de l'Eternel l'a acceptée. Il a obéi. Il a livré son dos à ceux qui le voulaient frapper. Il a volontairement essuyé les crachats. N'est-ce pas bien là l'image de Jésus-Christ, de Jésus-Christ dont le dos a été battu de verges, de Jésus-Christ au visage duquel on a craché [3] ? Mais l'outrage n'abat point le serviteur de Dieu. Ce vaillant a rendu sa face semblable à un caillou et a

[1] Esaïe 50 : 4-11. — [2] Jean 8 : 26, 28. — [3] Mat. 26 : 67 ; 27 : 26, 30; Jean 19 : 1-3.

affermi sa résolution. Vous l'entendez jeter à ses ennemis le défi suivant : « Qui est mon adversaire ?... Qui me condamnera ? » L'apôtre Paul, on le sait, a toujours considéré le chrétien comme un membre de Christ, appelé à partager les souffrances et les privilèges de son maître ; il a donc mis le défi dans la bouche du croyant. Chacun connaît l'admirable passage des Romains auquel nous faisons allusion : « Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie. Qui les condamnera[1] ? » La prophétie d'Esaïe se termine par une invitation à écouter ce serviteur de l'Eternel, puis par des menaces contre ses persécuteurs. Ils allument un feu. Mais ce feu les dévorera eux-mêmes. Nul doute que cette image du feu qui brûle le méchant n'ait, avec d'autres passages, contribué à la formation de la conception traditionnelle, laquelle représente les tourments de l'économie future sous l'emblème d'une flamme.

Le serviteur de l'Eternel vient de nous être peint outragé, puis délivré et rempli d'une sainte assurance en Dieu. Il nous reste à contempler le sacrifice de propitiation qu'il offrira à Dieu dans son opprobre. Toutefois, un chapitre plein de mots prophétiques, le 51e et une partie du 52e, inspirée par les mêmes hautes pensées, nous séparent encore de cette vision. On verra que, dans ces morceaux, le prophète fixe toujours son regard sur la délivrance et le retour prochains d'Israël, en même temps que sur une délivrance et un retour plus lointains :

[1] Rom. 8 : 33, 34.

Ecoutez-moi, vous qui poursuivez la justice,
. . . . . .
... L'Eternel a pitié de Sion,
Il a pitié de toutes ses ruines ;
Il rendra son désert semblable à un Eden,
Et sa terre aride un jardin de l'Eternel.
La joie et l'allégresse se trouveront au milieu d'elle,
Les actions de grâce et le chant des cantiques.
. . . . . .
Les îles espéreront en moi,
Elles se confieront en mon bras,
Levez les yeux vers le ciel, et regardez en bas sur la terre !
Car les cieux s'évanouiront comme une fumée,
La terre tombera en lambeaux comme un vêtement,
Et ses habitants périront comme des mouches ;
Mais mon salut durera éternellement,
Et ma justice n'aura point de fin.
. . . . . .
Réveille-toi, réveille-toi ! Revêts-toi de force, bras de l'Eternel !
Réveille-toi, comme aux jours d'autrefois,
Dans les anciens âges !
N'est-ce pas toi qui abattis l'Egypte,
Qui transperças le monstre ?
N'est-ce pas toi qui mis à sec la mer,
Les eaux du grand abîme,
Qui frayas dans les profondeurs de la mer
Un chemin pour le passage des rachetés ?
Ainsi les rachetés de l'Eternel retourneront,
Ils iront à Sion avec chants de triomphe,
Et une joie éternelle couronnera leurs têtes.
. . . . . .
Je mets mes paroles dans ta bouche,
Et je te couvre de l'ombre de ma main,
Pour étendre de nouveaux cieux et fonder une nouvelle terre,

Et pour dire à Sion : tu es mon peuple !
. . . . . .
Réveille-toi, réveille-toi ! revêts ta parure, Sion !
Revêts tes habits de fête, Jérusalem, ville sainte !
. . . . . .
... Qu'ai-je à faire, dit l'Eternel,
Quand mon peuple a été gratuitement enlevé ?
. . . . . .
C'est pourquoi mon peuple connaîtra mon nom ;
C'est pourquoi il saura, en ce jour,
Que c'est moi qui parle : Me voici !
Qu'ils sont beaux sur les montagnes
Les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles,
Qui publie le salut !
De celui qui dit à Sion :
Ton Dieu règne !
La voix de tes sentinelles retentit ;
. . . . . .
Car de leurs propres yeux elles voient
Que l'Eternel ramène Sion.
. . . . . .
L'Eternel découvre le bras de sa sainteté,
Aux yeux de toutes les nations ;
Et toutes les extrémités de la terre verront
Le salut de notre Dieu[1].

Nous avons dû écourter la citation et nous borner à enregistrer les principaux motifs de ces discours rythmiques et pleins de mouvement. La venue du Messie, la restauration de Sion, la conversion des païens à Jéhovah, la transformation des cieux et de la terre figurent dans l'allocution du prophète. Sion, semblable à un désert, deviendra un Eden. Les nations les plus lointaines, les « îles, » placeront leur confiance dans le Dieu d'Israël. Cependant, un juge-

[1] Esaïe 51 ; 52 : 1-12.

ment s'exercera sur la nature vieillie et caduque : Les cieux s'enfuiront, la terre périra, et avec elle ceux qui n'auront aimé qu'elle. Nous avons ici une prévision de la catastrophe de la fin du monde qui, lentement préparée, éclatera soudain. Cette destruction manifestera la justice de Dieu, puisqu'elle est un châtiment du péché, en même temps que la fidélité de Dieu envers les siens, puisqu'ils seront épargnés. C'est ainsi que la sévérité et la bonté seront à la fois, d'après le prophète, glorifiées au moment même de l'écroulement du monde, pour continuer à se manifester d'âge en âge dans les souvenirs du passé.

Après s'être occupé des méchants, le poète revient à Sion. Il nous dit que les rachetés y retourneront avec des chants de triomphe. Remarquons que le verset 11e, où se trouve cette déclaration, est la répétition littérale du verset 10e du chapitre 35e ; aussi beaucoup voient-ils dans ce verset une glose d'un copiste. Ce qui est certain, à nos yeux, c'est qu'Esaïe ne redoute pas les répétitions.

Un peu plus loin, Dieu couvre de sa protection Israël, et met ses paroles dans sa bouche. N'est-ce pas faire souvenir Israël qu'il devra être le porteur de la vérité religieuse à travers le monde ? Le but dernier poursuivi par Dieu est d'ailleurs la création de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre. On entend parfois le verset en question [1], comme si Dieu confiait à Israël lui-même le soin d'étendre les nou-

[1] Esaïe 51 : 16.

veaux cieux et la nouvelle terre. Mais c'est l'Eternel lui-même qui les créera. Il rappelle seulement à son peuple que la nouvelle création est la fin de l'œuvre accomplie en Israël. Les dernières scènes de l'Apocalypse [1], montrant la destruction du monde actuel et la naissance d'un monde nouveau, ont leur prélude dans Esaïe.

Au commencement du chapitre 52e, Sion est invitée à revêtir ses habits de fête, parce qu'elle va être visitée par l'Eternel. « Me voici, » lui a dit Dieu. Au chapitre 40e, Sion, messagère de bonnes nouvelles, avait été déjà exhortée à crier aux villes de Juda : « Voici votre Dieu [2]. » Le poète loue dans notre chapitre, avec un chaud lyrisme, les messagers qui annoncent la venue du règne de Dieu. Chacun a admiré au point de vue littéraire cette salutation :

> Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
> Les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles !

Des sentinelles postées sur les tours de Sion aperçoivent donc de loin les envoyés, et éclatent en cris d'allégresse. Comme l'on sait, Paul a appliqué aux prédicateurs de l'Evangile le passage concernant les messagers de la bonne nouvelle ; « Qu'ils sont beaux, écrit-il dans les Romains, les pieds de ceux qui annoncent la paix [3] ! » Messagers de Christ, de Celui en qui l'Eternel vient, les évangélistes, les missionnaires, ont, dans les temps apostoliques, réalisé la prophétie d'Esaïe. Alors aussi les déserts se sont

[1] Apoc. 20 : 11 ; 21 : 1. — [2] Verset 9. — [3] Rom. 10 : 15.

changés en étangs, selon une expression chère à notre prophète. Mais à côté de ce second accomplissement de la délivrance promise que l'histoire de l'Eglise nous fournit, et qui suit le premier accomplissement du retour de la captivité, il nous reste à attendre un troisième accomplissement. Il aura lieu au jour de l'avènement de Christ. En ce temps béni, la joie des serviteurs de l'Eternel sera portée à son comble. Ils exulteront, ils éclateront en cris d'allégresse, comme les sentinelles dont parle le prophète.

Nous touchons maintenant à la grande prophétie d'Esaïe sur la personne humiliée et l'œuvre douloureuse du serviteur de l'Eternel. Elle se décompose en trois tableaux, formant une sorte de triptyque. Le tableau du milieu, qui est celui de l'abaissement et le principal, se trouve encadré par deux tableaux de gloire. On voit que, si l'écrivain de la seconde moitié d'Esaïe connaît l'humiliation du serviteur de l'Eternel, il connaît aussi son élévation :

Voici, mon serviteur prospérera ;
Il montera, il s'élèvera, il s'élèvera bien haut.
De même qu'il a été pour plusieurs un sujet d'effroi,
— Tant son visage était défiguré,
Tant son aspect différait de celui des fils de l'homme, —
De même il sera pour beaucoup de peuples un sujet de [joie ;
Devant lui des rois fermeront la bouche ;
Car ils verront ce qui ne leur avait point été raconté,
Ils apprendront ce qu'ils n'avaient point entendu.
Qui a cru à ce que nous avons annoncé ?
Qui a reconnu le bras de l'Eternel[1] ?

[1] Esaïe 52 : 13-15 ; 53 : 1.

Même début, absolument, que dans la prophétie consacrée au serviteur de l'Eternel, du chapitre 42e. « Voici mon serviteur que je soutiendrai, » disait alors Dieu[1]. « Voici, mon serviteur prospérera, » a repris Esaïe, en venant exposer, avec des développements nouveaux, un thème déjà traité, celui de la gloire et de la bassesse du Juste. On voit bien qu'il s'agit du même serviteur de l'Eternel ; on conçoit que celui-ci doit être encore le Messie, puisqu'il s'agissait auparavant du Messie. L'auteur ajoute les termes aux termes dans le second vers, pour marquer que le genre de hauteur auquel parviendra l'oint du Seigneur ne sera point ordinaire. La gloire divine, laissée par Christ en descendant sur la terre et reconquise par lui en remontant au ciel, le présente naturellement à l'esprit du croyant comme le sommet de cette gradation. « Sujet de joie » pour des peuples nombreux, ce serviteur incarne la bénédiction promise à Abraham, et qui, de la postérité d'Abraham, se répandra sur les familles de la terre. Car l'élu célébré est cette postérité elle-même dans sa fleur, dans sa beauté. Quant aux rois de la terre, nous les voyions naguère se lever et se prosterner devant lui[2]. Ici ils éprouvent une sorte de muette surprise, causée par la grandeur de l'apparition. Avant de noter cet étonnement du respect, le prophète avait eu soin de noter l'étonnement de l'effroi, qu'ils ont ressenti devant les malheurs de ce témoin « défiguré, » accablé par la souffrance, devenu un

[1] Verset 1. — [2] Esaïe 49 : 7 ; cf. 52 : 14, 15.

objet d'horreur. C'est ce trait, jeté en passant, qui va devenir le motif principal du chapitre 53e. Déjà, au reste, le prophète nous avait parlé de l'humiliation du Messie[1].

Regardons maintenant avec toute notre attention le second tableau. Pour l'Eglise, c'est la merveille des merveilles de la prophétie :

Il s'est élevé devant lui comme une faible plante,
Comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ;
Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards,
Et son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleur et habitué à la souffrance,
Semblable à celui dont on détourne le visage,
Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas.
Cependant, il a porté nos souffrances,
Il s'est chargé de nos douleurs ;
Et nous l'avons considéré comme puni,
Frappé de Dieu, et humilié.
Mais il était blessé pour nos péchés,
Brisé pour nos iniquités ;
Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui,
Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.
Nous étions tous errants comme des brebis,
Chacun suivait sa propre voie ;
Et l'Eternel l'a frappé pour l'iniquité de nous tous.
Il a été maltraité et opprimé,
Et il n'a point ouvert la bouche,
Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie,
A une brebis muette devant ceux qui la tondent ;
Il n'a point ouvert la bouche.
Il a été enlevé par l'angoisse et le châtiment,
Et, parmi ceux de sa génération, qui a cru
Qu'il était retranché de la terre des vivants

[1] Esaïe 49 : 4, 7 ; 50 : 6.

Et frappé pour les péchés de mon peuple ?
On a mis son sépulcre parmi les méchants,
Son tombeau parmi les orgueilleux,
Quoiqu'il n'eût point commis de violence
Et qu'il n'y ait point eu de fraude dans sa bouche.
Il a plu à l'Eternel de le briser par la souffrance [1]....

Le prophète nous parle de l'avenir comme d'un passé ; il nous entretient en historien de la venue du Messie. Ce ton a contribué à faire donner au discours le nom de cinquième évangile.

« Une faible plante, » « un rejeton, » sort d'une terre aride. N'est-ce pas le même rejeton que nous avons naguère vu sortir du tronc d'Isaï [2] ? La similitude des images ne comporte-t-elle pas toujours l'identité du personnage ? Mais cette métamorphose ne suggère-t-elle pas avant tout, au lecteur chrétien, le souvenir de la faiblesse première du Fils de l'homme, lors de son apparition sous la forme d'un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche ?

On a conclu de la parole : « il n'avait ni beauté ni éclat... » à la laideur de Jésus. Esprit divin vivant dans un corps pur, qui était la création de Dieu, Christ ne saurait, selon nous, avoir été laid au sens ordinaire du mot. Toutefois, sa beauté a bien pu être de celles qui n'attirent point le regard, avoir un caractère tout spirituel. « Abandonné des hommes, » « homme de douleur, » « habitué à la souffrance, » « semblable à celui dont on détourne le visage, » au lépreux auquel il était ordonné de se voiler la figure, le serviteur de l'Eternel symbolise,

[1] Esaïe 53 : 2-10.— — [2] Esaïe 11 : 1.

par son état de misère, les afflictions humaines. Nous nous gardons bien d'affirmer, à la lecture de ce texte, que Jésus a été malade. Nous croyons que la maladie n'eut pas de prise naturelle sur lui, parce qu'il n'était pas fait pour mourir. Nous trouvons toutefois, au fond de cette première description, le profil d'un homme traité avec dégoût, comme s'il avait été lui-même la proie du mal physique. Cette peinture nous fait songer au divin médecin qui s'entoura tellement d'estropiés et porta si bien dans ses compassions leur misère, qu'on a pu dire de lui qu'il s'est chargé de nos souffrances[1]. En s'exprimant ainsi, Matthieu a d'ailleurs voulu nous renvoyer à ce verset de notre chapitre : « Il a porté nos souffrances, il s'est chargé de nos langueurs[2]. »

Notre intérêt redouble, en face du caractère religieux et moral prêté par Esaïe aux douleurs du serviteur de l'Eternel. Alors que ses contemporains le traiteront comme un coupable et diront : « Il a commis quelque péché, » en réalité, il se trouvera blessé pour nos fautes, à nous, brisé pour nos iniquités. Il est l'objet d'un châtiment décrété de Dieu, et de là découle notre paix. De ses meurtrissures sort notre guérison. Par ces déclarations, deux choses sont implicitement annoncées : le martyre de l'envoyé de Dieu et la cause de ce martyre, à savoir nos transgressions. D'une part le Messie est « blessé, » « brisé. » Zacharie dira : « Ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé. » Déjà, du reste,

[1] Matt. 8 : 17. — [2] Esaïe 53 : 4.

Esaïe avait montré le serviteur de l'Eternel livré aux ignominies, aux crachats [1]. Il ne l'avait pas encore, avant notre passage, montré « brisé » et « blessé. » Non seulement l'envoyé divin est « brisé, » mais c'est à cause de notre méchanceté, et voilà la seconde grande vérité apportée par cette révélation. De cette seconde vérité en découle une troisième. Si le Messie est appelé à souffrir à cause de nous, ne sera-ce pas dans le but de nous être propice par sa souffrance ? L'Ancien Testament n'est-il pas rempli de l'idée de la propitiation ? Cette pensée n'accompagne-t-elle pas, n'inspire-t-elle pas la présentation des offrandes et des sacrifices ?

Quand Esaïe s'écrie : « L'Eternel l'a frappé pour l'iniquité de nous tous [2], » il achève d'insinuer dans notre esprit la notion d'une satisfaction poursuivie et réclamée par la justice de Dieu, ensuite de nos forfaits, et tombant sur un seul. Ainsi les théories qui font de la souffrance de Christ une expiation, sont en germe dans les paroles d'Esaïe. En même temps, l'innocence de celui qui devient notre substitut dans le châtiment est hautement proclamée. Ne souffre-t-il pas pour nous, nullement pour lui ? Ne va-t-il pas être comparé à l'Agneau qu'on mène au sacrifice et qui devait être sans défaut ?

Cette dernière image transforme le serviteur de l'Eternel en une victime, dont celle qu'on immolait chaque matin et chaque soir dans le temple et la victime pascale sont des types. Nulle équivoque

[1] Esaïe 50 : 6, 7 ; cf. Zac. 12 : 10. — [2] Verset 6.

dans les intelligences sur ce rôle propitiatoire de l'agneau. Jean-Baptiste pourra, sans craindre de n'être pas compris, appeler Jésus l'Agneau qui ôte le péché du monde. Philippe n'aura pas de peine à expliquer à l'officier de la reine d'Ethiopie comment le docteur de Nazareth a réalisé dans sa mort la prophétie de l'agneau immolé[1]. Dans la première épître de Pierre, Jésus est nommé l'agneau sans défaut, au sang précieux[2]. Enfin, dans l'Apocalypse, Jean voit le Fils de Dieu sous l'image d'un agneau qui a été mis à mort[3].

Ce n'est pas seulement par son retranchement de la terre des vivants, que le serviteur de l'Eternel ressemble à l'Agneau pascal, c'est par sa soumission. Il est muet comme la brebis « devant ceux qui la tondent. » Philippe comparait aussi à ce point de vue Jésus à l'agneau du sacrifice. Pierre parle de la patience de Christ, en rappelant que c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris[4]. Si le Sauveur n'ouvre point la bouche en face de l'injustice dont il est abreuvé par les hommes, et en apparence par Dieu même, c'est qu'il s'est livré, c'est qu'il remplit volontairement son tragique office. Dans un instant, nous verrons la notion de la spontanéité du sacrifice offert relevée davantage par le prophète.

En attendant, nous apprenons par le morceau cité que le supplice ira jusqu'à la mort : « Qui a cru,

[1] Act. 8 : 32-35. — [2] 1 Pierre 1 : 19. — [3] Apoc. 5 : 6. — [4] 1 Pierre 2 : 21-25.

s'écrie le prophète, qu'il était retranché de la terre des vivants [1] ? »

Quelques éclaircissements sur les mots :

> On a mis son sépulcre parmi les méchants,
> Son tombeau parmi les orgueilleux [2].

Ainsi construite la phrase annonce, d'une manière générale, une condamnation à mort du serviteur de Dieu, le plaçant au rang des malfaiteurs. Et la présence des deux brigands, à droite et à gauche de Jésus, sur le Calvaire, devient l'illustration de la déclaration d'Esaïe dont nous nous occupons. Mais le texte a reçu une autre traduction, qui permet de faire intervenir une seconde illustration. Le dernier vers a été interprété comme formant une opposition avec le précédent, et annonçant l'association de Jésus dans la mort, non avec les orgueilleux, mais « avec le riche. » L'expression hébraïque employée signifie « le riche, » et il ne s'agirait, d'après les traducteurs auxquels nous faisons allusion, que de lui laisser son premier sens. Qu'on ait dès lors été tenté de voir encore dans ce passage, après l'annonce d'une condamnation infamante contenue dans le premier vers, la prédiction du tombeau offert par le riche Joseph d'Arimathée, rien de plus naturel. Cette sépulture, en réalité, met un premier terme à l'ignominie de Christ et commence sa gloire. Elle le place au rang des grands de ce monde. Certes Esaïe a bien pu, simplement en tenant compte des

[1] Esaïe 53 : 8. — [2] Verset 9.

habitudes de la justice de Dieu, ou même en obéissant à une impulsion secrète, vouloir dire, d'une manière générale, que la mort du Messie sera honorée, que Christ, dans sa mort, se trouvera associé aux riches selon Dieu. La rencontre providentielle entre l'expression d'Esaïe, ainsi entendue, et l'événement, se serait alors produite pour souligner une fois de plus l'autorité de l'Ecriture.

Il a été proposé aussi de traduire de la manière suivante le vers qui nous occupe : « Son tombeau est avec le riche, » et de l'appliquer à l'entrée de Christ dans le paradis, ou le scheol juif. Là il a été, en effet, auprès d'Abraham et des justes de l'ancienne alliance, des riches selon Dieu. Cette pensée, pas plus que celle d'un honneur quelconque rendu ici-bas à la sépulture du serviteur de Dieu, n'est au-dessus des conceptions parmi lesquelles se mouvait Esaïe. Toute la question est de savoir si le second vers est en parallélisme ou en antithèse avec le précédent. Tout en convenant que les mots « le riche » sont souvent pris dans le sens de l'orgueilleux, nous penchons pour l'alternative d'un contraste avec le vers qui parle des méchants. Ce qui nous fait incliner dans cette direction, c'est que le prophète proclame, dans les expressions qui suivent, l'innocence de la victime : « Il n'a point commis de violence. » Le « quoique » de notre version introduisant ces expressions doit, dans notre hypothèse, être remplacé par un « parce que, » qui, au point de vue de la grammaire, est tout aussi plausible.

Sans conclure catégoriquement sur le point de savoir s'il y a dans le second vers une allusion à un honneur terrestre rendu à la mort de Christ par sa sépulture, ou à un honneur céleste, je pencherais pour l'annonce magnifique d'un premier triomphe, mettant le serviteur de Dieu, dans sa mort, avec les riches selon Dieu.

Passons au dernier morceau du célèbre chapitre :

Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché,
Il verra une postérité et prolongera ses jours ;
Et l'œuvre de l'Eternel prospérera entre ses mains.
Délivré des tourments de son âme, il rassasiera ses regards,
Par sa sagesse, mon serviteur juste justifiera beaucoup d'hommes,
Et il se chargera de leurs iniquités.
C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les grands ;
Il partagera le butin avec les puissants,
Parce qu'il s'est livré lui-même à la mort,
Et qu'il a été mis au nombre des malfaiteurs,
Parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes,
Et qu'il a intercédé pour les coupables [1].

Il est de la justice que celui qui s'est abaissé volontairement soit souverainement élevé. Sa gloire sera proportionnée à son opprobre. « Il a livré sa vie pour le péché ; il verra de longs jours. » N'est-ce pas la prophétie de la Résurrection, de ce grand relèvement qui a été suivi de l'Ascension ? Le serviteur de l'Eternel aura une postérité : et la postérité de Christ, composée des croyants de tous les siècles, de toute dénomination, qui appartiennent

[1] Esaïe 53 : 10-12.

au Seigneur par la sincérité de leur foi, est vraiment aussi nombreuse que le sable de la mer ou les étoiles du ciel. Entre les mains de l'envoyé divin, l'œuvre de l'Eternel prospérera : et Christ a commencé de régner, il régnera jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Que nous dit-on encore ? Que le serviteur de l'Eternel en justifiera plusieurs, qu'il rassasiera ses regards du fruit de son travail, après s'être plaint naguère de l'inutilité de ses efforts. Qu'il aura sa part avec les grands, qu'il distribuera le butin, des récompenses aux puissants par lesquels il est suivi dans son abaissement. Qu'il intercède pour les coupables. Est-il une de ces prérogatives qui ne brille pas en Christ ? N'est-ce pas Christ qui est notre justice ; n'a-t-il pas déclaré qu'il donne sa vie en rançon pour plusieurs [1] ? N'a-t-il pas été élevé à la droite de Dieu, au-dessus des anges ? N'est-il pas le juge présent et futur des vivants et des morts ? Enfin, n'intercède-t-il pas auprès de Dieu pour nous par sa seule présence, laquelle rappelle à Dieu le sacrifice du Calvaire ?

Le 53e d'Esaïe se place à côté du psaume 110e. Celui-ci montrait le Messie Prêtre-Roi :

> Tu es prêtre pour toujours,
> A la manière de Melchisédec [2].

Le 53e d'Esaïe nous a montré le Messie non seulement prêtre, mais victime, souverain sacrificateur et agneau de Dieu. Le tableau d'Esaïe fait encore

[1] Matt. 20 : 28 ; Héb. 9 : 24. — [2] Ps. 110 : 4.

roi le Messie, mais en l'élevant au-dessus des rois qui se prosterneront devant lui et auront la bouche fermée d'étonnement devant sa grandeur. La royauté lui est donnée, dans ce tableau, après le sacrifice. La description du prophète ne dit donc pas tout à fait les mêmes choses que le psaume. Serait-elle peut-être en contradiction avec celui-ci ? Nullement. Seulement elle le complète.

D'autres psaumes, le 22e, le 69e avaient annoncé les souffrances et le délaissement du juste. Les auteurs de ces psaumes n'avaient pas vu dans cette humiliation une œuvre propitiatoire, comme Esaïe le fait, et comme le psaume 110e, en nous montrant un Messie sacrificateur, nous invitait déjà à la considérer.

Vous soutenez que le Messie de la seconde grande partie d'Esaïe n'est pas le même que celui de la première, où nous avons vu un nouveau David régner avec justice[1]. Répondons simplement que, dans la dernière partie, une face nouvelle s'est ajoutée à l'autre. C'est cette seconde face qui est surtout mise en lumière. Le Messie de la première partie est parfois plus près des types ordinaires de la prophétie, David et Salomon ; celui de la seconde est plus près de Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, qui réalise ces types antiques en les dépassant.

Oubliera-t-on que le Messie de la première partie a aussi ses traits extraordinaires, qu'il est appelé

[1] Esaïe 11 : 1 et suivants.

Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, de plus le Dieu fort, le Père d'éternité[1]. Dans la première, comme dans la seconde partie de l'ouvrage d'Esaïe, les portraits de l'Elu de Dieu ont une expression particulière ; ils sont plus frappants que les portraits des autres prophètes, qu'il soit question de grandeur ou qu'il soit question d'abaissement. Et c'est le propre du 53e de faire résulter la grandeur extérieure de la grandeur morale, de la grandeur du sacrifice. Par ce caractère, la page que nous venons de méditer est l'une des plus belles de l'Ancien Testament.

On nous affirmait que le serviteur de l'Eternel de la seconde partie d'Esaïe désigne toujours Israël. Mais combien le langage prêté à ce serviteur paraît tourmenté, s'il ne s'agit pas d'une individualité particulière ! Serait-ce une métaphore naturelle, que celle qui ferait mettre le tombeau d'un peuple avec les méchants et ensuite avec le riche ? Qu'entendre par le sacrifice offert pour nos péchés ? Israël souffrirait-il peut-être à cause des iniquités des païens ? Comment cela ? Pourquoi ? Que penser de cette nouvelle doctrine de la réversibilité des fautes d'une nation sur une autre nation ? N'est-il pas dit d'ailleurs que le serviteur est frappé pour les péchés du peuple de Dieu[2] ? Mais quel est le sens de ces mots, si le serviteur est le peuple élu lui-même ? Puis n'avons-nous pas vu dans d'autres morceaux le serviteur traiter alliance avec le peuple,

[1] Esaïe 7 : 14 ; 8 : 8 ; 9 : 5. — [2] Esaïe 53 : 8.

ramener les tribus d'Israël[1] ? Qu'est-ce que cela signifie, si le serviteur n'est autre que le peuple d'Israël ?

L'interprétation que nous combattrons paraît surtout arbitraire de la part de ceux qui voient l'attente du Messie personnel dans l'Ancien Testament. Ils veulent bien que ce personnage soit figuré sous l'image d'un nouveau David, mais non point sous celle du serviteur de l'Eternel. De quel droit déclarer que ce second emblème ne saurait nous peindre l'oint du Seigneur ?

Rappelons que les anciens Juifs appliquaient sans hésitations à un Messie individuel les prophéties de la deuxième partie d'Esaïe. Pour mieux les concilier avec celles qui nous ont parlé de gloire, ils distinguaient entre deux Messies : le Messie humilié et le Messie glorieux. Les passages apostoliques que nous avons cités, dans lesquels intervient l'Agneau de Dieu, démontrent que les premiers chrétiens appliquaient à Jésus-Christ le 53e d'Esaïe. Traitez d'espérance erronée notre texte et les textes analogues, reconnaissez qu'ils ont influencé les croyances chrétiennes, mais avouez que l'idée d'un sacrifice expiatoire est suggérée par Esaïe.

Ce sont les fruits promis à l'œuvre de Christ, que nous voyons énumérés dans les chapitres suivants. Israël apprend que les restes de son peuple sont plus nombreux qu'il n'osait l'espérer. Les païens se joindront à lui, et il est invité à agrandir sa demeure

[1] Esaïe 42 : 6 ; 49 : 6-8.

pour les recevoir. Lui-même essaimera parmi les nations païennes :

Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantes plus !
Fais éclater ton allégresse et ta joie, toi qui n'as plus de douleurs.
Car les fils de la délaissée seront plus nombreux
Que les fils de celle qui est mariée, dit l'Eternel.
Elargis l'espace de ta tente ;
Qu'on déploie les couvertures de ta demeure :
Ne retiens pas !
Allonge tes cordages,
Et affermis tes pieux !
Car tu te répandras à droite et à gauche ;
Ta postérité envahira des nations,
Et peuplera des villes désertes.
. . . . . .
Je jure de même de ne plus m'irriter contre toi
Et de ne plus te menacer
Quand les montagnes s'éloigneraient,
Quand les collines chancelleraient,
Mon amour ne s'éloignera point de toi,
Et mon alliance de paix ne chancellera point,
Dit l'Eternel, qui a compassion de toi [1].

Une alliance durable, plus inébranlable que les rochers des montagnes, est donc traitée avec Sion. Jérusalem n'aura plus à redouter la destruction. D'une manière spirituelle, cette alliance a existé de tout temps vis à vis de l'Israël fidèle. C'est surtout par la venue de Christ qu'elle a été affermie. Elle a, aujourd'hui encore, à se manifester extérieurement vis-à-vis des descendants d'Abraham, appelés à redevenir un peuple. Jérusalem prendra, croyons-nous, le triomphant éclat qui lui est prédit et qui ne s'est

[1] Esaïe 54 : 2. 3, 9, 10.

point réalisé lors de la restauration de l'exil. Le prophète parle ainsi à Sion, dans la suite de ce morceau :

Malheureuse, battue de la tempête, et que nul ne console!
Voici, je garnirai tes pierres d'antimoine,
Et je te donnerai des fondements de saphir ;
Je ferai tes créneaux de rubis,
Tes portes d'escarboucles,
Et toute ton enceinte de pierres précieuses.
Tous tes fils seront disciples de l'Eternel,
Et grande sera la postérité de tes fils [1].

La vision pleine de magnificence de la nouvelle Jérusalem, dans l'Apocalypse, avec ses murs ayant pour base d'énormes pierres précieuses, s'est inspirée du souvenir de ce passage d'Esaïe [2]. Dans ce dernier, les pierres des murs de Sion sont garnies d'antimoine, le précieux métal employé par les femmes antiques pour noircir leurs paupières. Les fondements sont de saphir ; les créneaux de rubis ; les portes d'escarboucles, sorte de rubis d'un rouge foncé ; l'enceinte est formée toute entière de pierres fines. C'est un entassement fabuleux de matériaux plus étincelants les uns que les autres, entassement bien oriental par la splendeur déployée et imaginée, mais, est-il besoin de le dire, entièrement symbolique. Tout cela est destiné à représenter la gloire extérieure de Jérusalem. Il est à remarquer que la Jérusalem de l'Apocalypse n'est pas, comme la Jérusalem d'Esaïe, celle du millénaire, mais celle des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. La place qui lui

[1] Esaïe 54 : 11-13. — [2] Apoc. 21 : 18-21.

est donnée par la Révélation de Jean dans un monde si peu connu, ce monde des nouveaux cieux et de la nouvelle terre saisi seulement par la foi, nous invite à tenir pour emblématique la description apocalyptique. Dans Esaïe, il s'agit seulement de la Jérusalem terrestre, des derniers jours bénis de l'histoire.

L'universalité du salut apporté par le Messie, la simplicité du moyen par lequel on se l'approprie, tels sont les sujets du chapitre 55e. Perle fine dans ce splendide écrin qui a nom Esaïe :

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux,
Même celui qui n'a pas d'argent !
Venez, achetez et mangez,
Venez, achetez du vin et du lait, sans argent, sans rien payer !
Pourquoi pesez-vous de l'argent pour ce qui ne nourrit pas ?
Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas ?
Ecoutez-moi donc, et vous mangerez ce qui est bon,
Et votre âme se délectera de mets succulents.
Prêtez l'oreille, et venez à moi,
Ecoutez, et votre âme vivra :
Je traiterai avec vous une alliance éternelle,
Pour rendre durables mes faveurs envers David.
Voici, je l'ai établi comme témoin auprès des peuples,
Comme chef et dominateur des peuples.
Voici, tu appelleras des nations que tu ne connais pas,
Et les nations qui ne te connaissent pas accourront vers toi,
A cause de l'Eternel, ton Dieu,
Du Saint d'Israël qui te glorifie.

. . . . . .

Oui, vous sortirez avec joie,
Et vous serez conduits en paix ;

Les montagnes et les collines éclateront d'allégresse devant vous,
Et tous les arbres de la campagne battront des mains.
Au lieu de l'épine s'élèvera le cyprès,
Au lieu de la ronce croîtra le myrte,
Et ce sera pour l'Eternel une gloire,
Un monument perpétuel, impérissable [1].

L'eau, le vin, le lait, les mets succulents représentent la grâce divine. Celle-ci, en effet, est tour à tour d'abord purifiante et rafraîchissante comme l'eau, puis un agent de joie comme le vin, enfin un moyen de croissance et de force pour l'âme, comme le lait, le pain et la viande le sont pour le corps. « Venez, » a dit le prophète.... « Venez.... Venez à moi ! » Ne croirait-on pas entendre Jésus nous criant : « Venez à moi [2]. » « L'eau que je donnerai.... jaillira jusque dans la vie éternelle [3]!... » « Je suis le pain de vie [4]. » L'invitation a, pour le fond et la forme, la saveur d'un message évangélique. Ce n'est pas seulement l'abondance et la diversité des dons offerts qui méritent d'être relevés, mais leur gratuité. On les obtient « sans travail, » « sans argent, » en les demandant et en les acceptant, c'est-à-dire par la foi. L'accent se fait pressant, suppliant, j'ai presque dit caressant. Après le « Venez, » c'est : « Ecoutez ! »

... Prêtez l'oreille !...
Ecoutez!...

puis le nom de David, dominateur des peuples, éclatera tout à coup. De quel droit soutenir encore que

[1] Esaïe 55 : 1-13. — [2] Mat. 11 : 28. — [3] Jean 4 : 14. — [4] Jean 6 : 35.

la seconde partie d'Esaïe ne connaît pas le Messie de la première, qui est un nouveau David ? Parmi les faveurs stipulées dans ce morceau en faveur de David, nous comptons en premier lieu celle qui lui annonce un successeur, un fils dont le trône sera éternel. Esaïe connaissait en effet certainement la prophétie de Nathan [1]. Un empire qui s'étendra jusque sur des nations inconnues, telle est la seconde grâce assurée, selon nous, à David dans notre texte. Si elle est assurée à David, elle l'est, par conséquent, à Israël réintégré dans l'alliance. Quant à la finale du morceau, elle nous a fait assister à l'une de ces transformations de la nature extérieure qui ne se comptent plus dans Esaïe.

L'universalité de l'appel divin au salut sera développée dans le chapitre 56e :

Que l'étranger qui s'attache à l'Eternel ne dise pas :
L'Eternel me séparera de son peuple !
Et que l'eunuque ne dise pas :
Voici, je suis un arbre sec !
Car ainsi parle l'Eternel :
Aux eunuques qui garderont mes sabbats,
Qui choisiront ce qui m'est agréable,
Et qui persévéreront dans mon alliance,
Je donnerai dans ma nation et dans mes murs une place et un nom,
Préférables à des fils et à des filles ;
Je leur donnerai un nom éternel,
Qui ne périra pas.
Et les étrangers qui s'attacheront à l'Eternel pour le servir,
Pour aimer le nom de l'Eternel,
Pour être ses serviteurs,

[1] Cf. 2 Sam. 7 : 2, 13.

Tous ceux qui garderont le sabbat, pour ne point le profaner,
Et qui persévéreront dans mon alliance,
Je les amènerai sur ma montagne sainte,
Et je les réjouirai dans ma maison de prière ;
Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel ;
Car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples.
Le Seigneur, l'Eternel parle,
Lui qui rassemble les exilés d'Israël ;
Je réunirai d'autres peuples à lui, aux siens déjà rassemblés [1].

Les étrangers pouvaient s'incorporer au peuple d'Israël, à part les exceptions statuées par la loi [2]. Mais ces prosélytes avaient à craindre qu'on ne leur fit un jour un crime de leur origine païenne. Le prophète les rassure ici. Quant aux eunuques, ils étaient absolument exclus [3]. Esaïe a levé l'interdiction à leur égard, leur a promis une famille, une patrie spirituelles. L'allocution se termine par une image aussi belle que celle du festin préparé à tous les peuples sur la montagne de Sion, et que nous avons admirée dans la première grande partie de l'ouvrage [4]. Le poète a devant les yeux la maison de l'Eternel ; il nous dit qu'elle sera une maison de prière pour tous les peuples. Remarquez que la prière est devenue l'acte essentiel du culte et que, dans ce tableau, les cérémonies n'attirent plus le regard. Toutes les langues, les nationalités commu-

[1] Esaïe 56 : 3-8. — [2] Deut. 23 : 3-8. — [3] Deut. 23 : 1. — [4] Esaïe 25 : 6-8.

nient dans l'adoration de Jéhovah. Un temple unique s'ouvre aux représentants des diverses portions de l'humanité.

D'après Marc, Jésus chassant les vendeurs du temple, dans la dernière semaine de sa vie, a cité, en insistant sur les termes, « une maison de prière, » le mot qui attire notre attention [1]. Le Sauveur rappelait, par cette parole prophétique, que le vrai culte est celui de l'âme qui adore dans le recueillement, et qu'une maison de Dieu, par conséquent, doit être une maison silencieuse. Mais proclamer que le culte de Jéhovah est un culte spirituel, c'est affirmer du coup qu'il peut être célébré dans tous les lieux de la terre, en même temps que par tous les cœurs bien disposés. Jésus l'avait dit dans l'enseignement à la Samaritaine. En parlant à cette femme du culte en esprit et en vérité, le Seigneur lui a fait prévoir en même temps une économie où les Samaritains et les Juifs renonceraïent à leur exclusisme, s'uniraient dans l'élan d'un même hommage rendu au Père des esprits. Au fond, le spiritualisme est le frère aîné de l'universalisme. Et, en insistant sur le premier, Jésus a préparé le triomphe du second.

Le discours qui clora cette seconde section de la dernière moitié de l'ouvrage d'Esaïe rentrerait assez, pour le début, dans le genre de la première grande partie. Parole concise, parole au tour brusque, parole pleine de vifs reproches ! La censure s'achève

[1] Marc 11 : 17.

par une conclusion qui contient une longue promesse, et une menace déjà vue :

On dira : Frayez, frayez, préparez le chemin,
Enlevez tout obstacle du chemin de mon peuple !
Car ainsi parle le Très-Haut,
Dont la demeure est éternelle et dont le nom est saint :
J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté ;
Mais je suis avec l'homme contrit et humilié,
Afin de ranimer les esprits humiliés,
Afin de ranimer les cœurs contrits.
Je ne veux pas contester à toujours,
Ni garder une éternelle colère,
Quand devant moi tombent en défaillance les esprits,
Les âmes que j'ai faites.
A cause de son avidité coupable, je me suis irrité et je l'ai frappé,
Je me suis caché dans mon indignation ;
Et le rebelle a suivi le chemin de son cœur.
J'ai vu ses voies,
Et je le guérirai ;
Je lui servirai de guide,
Et je le consolerai, lui et ceux qui pleurent avec lui.
Je mettrai la louange sur les lèvres.
Paix, paix, à celui qui est loin et à celui qui est près ! dit l'Eternel.
Je les guérirai.
Mais les méchants sont comme la mer agitée,
Qui ne peut se calmer,
Et dont les eaux soulèvent la vase et le limon.
Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu [1].

Ainsi, Dieu ne gardera pas à toujours sa colère contre son peuple. Dieu sait de quoi l'homme est fait, et ne poursuit point notre ruine, en frappant sans relâche. Il veut, non la mort du pécheur, mais

[1] Esaïe 57 : 14-21.

sa vie. C'est pourquoi il cessera de punir, fera luire le rayon de sa bonté sur Israël. Israël a été frappé pour ses convoitises, représentées par « l'avidité » coupable ou la cupidité, dont parle le prophète. Dieu lui pardonnera. Déjà même les compassions de Dieu s'émeuvent à l'égard de Jacob, et l'action de grâces, « la louange » pourra s'élever des lèvres de ce dernier.

> Paix à celui qui est loin et à celui qui est près ! dit l'Eternel.

Ceux qui sont loin sont les exilés d'Israël, mais aussi sans doute les païens. Paul trouvait un cas de l'accomplissement de cette parole dans la conversion à Christ des Ephésiens. Christ est la paix, selon l'apôtre, ou du moins celui qui annonce la paix : « Il est venu, écrit-il à ses lecteurs, vous annoncer la paix, à vous qui étiez loin [1].... » Il s'en faut cependant que le monde retentisse déjà, à l'heure actuelle, de la louange de Dieu. Si beaucoup est fait, beaucoup, assurément, reste encore à faire pour la réalisation du règne messianique. Le prophète ne nous laisse pas, d'ailleurs, longtemps en face de la grandiose perspective de la réconciliation de tous les peuples, unis désormais sous la bénédiction de Jéhovah. Sa dernière exclamation est la même sur laquelle finissait la précédente section : C'est un solennel avertissement à l'adresse de l'incrédulité présente et future d'Israël :

> Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu [2].

[1] Ephés. 2 : 17. — [2] Esaïe 57 : 21 ; cf. 48 : 22.

Le portrait du serviteur de l'Eternel, déjà précédemment esquissé dans cette deuxième moitié de l'ouvrage, avec une expression particulière de douceur [1], a reparu dans la section que nous venons de parcourir. La douceur est devenue de plus en plus humilité, abaissement. Nous avons vu passer devant nous le prédicateur de l'Eternel, attristé par le sentiment amer de l'insuccès de ses efforts [2]. Nous l'avons vu plus tard livré à l'ignominie et aux crachats [3]. Mais la grande prophétie messianique de cette section a été celle du 53e, où le serviteur de l'Eternel offre son âme en sacrifice. Je ne sais, dans l'Ancien Testament, rien de plus haut sur Christ.

Parmi les prophéties ayant pour objet le règne messianique, soit l'œuvre plutôt que la personne de Christ, et contenues dans cette petite collection, mentionnons la prédiction qui annonce la disparition finale des cieux et de la terre, suivie de leur renouvellement [4]. Mentionnons encore, au point de vue de l'universalité du salut, la belle image :

> Ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples [5],

et, dans le chapitre précédant celui où se trouve l'image, l'invitation évangélique à jouir d'un salut tout gratuit :

> ... Venez aux eaux [6] !

Nous tenons cette seconde petite collection de la

[1] Esaïe 42 : 1-8. — [2] Esaïe 49 : 1-7. — [3] Esaïe 50 : 6-11. — [4] Esaïe 51 : 6, 16. — [5] Esaïe 56 : 7. — [6] Esaïe 55 : 1.

seconde moitié de l'ouvrage d'Esaïe, pour la plus riche de l'écrit entier du prophète.

Ce n'est pas que la troisième section, dont il nous reste à parler, n'abonde en effusions de l'espérance messianique. Par moments, l'inspiration messianique cessera à peine de se faire entendre. Mais la personne du Messie aura moins de place dans les préoccupations du voyant. Nous ne lirons plus aussi avant et aussi longuement dans le travail de l'âme du Rédempteur. Ce que nous contemplerons surtout, c'est la gloire de Jérusalem restaurée.

Israël a commencé par se plaindre de ce que Dieu n'intervient plus en sa faveur. Et l'Eternel lui répond en lui dénonçant son formalisme. C'est ce formalisme qui écarte la grâce de Dieu. Seul, le renouvellement intérieur et moral aura pour conséquence le renouvellement des grâces divines :

Alors ta lumière poindra comme l'aurore,
Et ta guérison germera promptement ;
Ta justice marchera devant toi,
Et la gloire de l'Eternel t'accompagnera.
Alors tu appelleras, et l'Eternel répondra ;
Tu crieras, et il dira : Me voici !
. . . . . .
Ta lumière se lèvera sur l'obscurité,
Et tes ténèbres seront comme le midi.
L'Eternel sera toujours ton guide,
Il rassasiera ton âme dans les lieux arides,
Et il redonnera de la vigueur à tes membres ;
Tu seras comme un jardin arrosé,
Comme une source dont les eaux ne tarissent pas.
Les tiens rebâtiront sur d'anciennes ruines,

[1] Esaïe 50 : 4-11.

Tu relèveras des fondements antiques ;
On t'appellera réparateur des brèches,
Celui qui restaure les chemins, qui rend le pays habitable
. . . . . .
Alors tu mettras ton plaisir en l'Eternel,
Et je te ferai monter sur les hauteurs du pays,
Je te ferai jouir de l'héritage de Jacob, ton père ;
Car la bouche de l'Eternel a parlé [1].

Israël verra donc succéder la lumière et la guérison à sa détresse. Dès qu'il criera, Dieu interviendra et répondra : « Me voici ! » Le silence de Dieu en face de la prière est, pour celui qui a l'habitude d'être exaucé, une peine spirituelle ; il en était une pour Israël qui se souvenait des délivrances accordées à ses pères. Cette douleur cessera. Dans les lieux arides, le peuple de Jéhovah sera rassasié ; il se sentira rajeunir, il se verra vivifié. Ses ruines refleuriront. Il entrera dans une ère de relèvement, de réparation. Il sera même appelé le Réparateur, de ce nom qui convient au Messie, mais qui convient aussi à son peuple, puisque celui-ci doit être un jour l'exécuteur de la volonté de Christ. Israël goûtera des délices dans la communion de l'Eternel et passera en triomphe sur les hauteurs du pays.

Le chapitre 59e renferme une confession des péchés de la nation. Cet aveu émeut Dieu, lequel constate que ceux qui l'aiment sont sans secours. Aussi Dieu se décide-t-il à agir en leur faveur :

Alors son bras lui vient en aide,
Et sa justice lui sert d'appui.
Il se revêt de la justice comme d'une cuirasse,

[1] Esaïe 58 : 8-14.

Et il met sur sa tête le casque du salut ;
Il prend la vengeance pour vêtement,
Et il se couvre de la jalousie comme d'un manteau.
Il rendra à chacun selon ses œuvres,
La fureur à ses adversaires,
La pareille à ses ennemis ;
Il rendra la pareille aux îles.
On craindra le nom de l'Eternel, depuis l'occident,
Et sa gloire depuis le soleil levant ;
Quand l'ennemi viendra comme un fleuve,
L'Esprit de l'Eternel le mettra en fuite.
Un Rédempteur viendra pour Sion,
Pour ceux de Jacob qui se convertiront de leurs péchés,
Dit l'Eternel.
Voici mon alliance avec eux, dit l'Eternel :
Mon Esprit, qui repose sur toi,
Et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche,
Ne se retireront point de ta bouche, ni de la bouche de tes enfants,
Ni de la bouche des enfants de tes enfants,
Dit l'Eternel, dès maintenant et à jamais [1].

Dans les vers que nous venons de citer, l'Eternel est comparé à un héros. La comparaison s'était présentée déjà à nous au chapitre 42e [2]. Maintenant le prophète nous indique deux des pièces de l'armure du guerrier céleste : la cuirasse de la justice et le casque du salut. Paul voudra voir cette cuirasse et ce casque chez le chrétien [3]. Mais il ajoute à ces pièces d'autres pièces, de façon à décrire d'une manière complète la panoplie du croyant. Nous n'avons aucun doute, faut-il le dire, à l'égard de l'influence du passage d'Esaïe sur l'énumération de l'apôtre. Le prophète a donc vu Dieu combattant, à la façon d'un

[1] Esaïe 59 : 16-21. — [2] Verset 13. — [3] Ephés. 6 : 14-17.

héros, les ennemis d'Israël qui sont aussi les siens. Dieu exercera un jugement sur les nations, et le résultat sera la naissance de la crainte de Jéhovah parmi les païens. Israël sera sauvé par l'Eternel, qui est son Rédempteur. Sauvé, Israël va devenir dans le monde le porteur des paroles de Dieu. Sans doute, la Rédemption est rapportée ici à Dieu, non au Messie. Mais comme Dieu est en Christ, Esaïe se trouve diriger nos regards vers Christ. La foi entend ailleurs Esaïe prononcer le nom du Sauveur, elle le perçoit dans les discours du voyant. Elle sait que Christ est connu d'avance par l'Esprit, et que l'Esprit fait allusion à Christ dans les pages de l'Ancien Testament.

Christ est bien réellement le médiateur de l'alliance annoncée ; toutefois, l'Esprit dont nous venons de parler a aussi sa mission à l'égard de l'alliance. Il doit la rendre vivante. L'Esprit est le collaborateur de Christ. Et c'est ce que le prophète a fait entendre, à la fin du morceau que nous avons cité, lorsqu'il a écrit en parlant des Israélites :

> Voici mon alliance avec eux, dit l'Eternel :
> Mon Esprit qui repose sur toi,
> Et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche
> Ne se retireront point de ta bouche, ni de la bouche de tes enfants.

C'est ici l'un des morceaux très importants, mais rares, qui annoncent pour des temps futurs l'effusion de l'Esprit [1].

[1] Cf. Esaïe 44 : 3.

Le don de l'Esprit, d'après les vers que nous venons de rappeler, se répétera de génération en génération, et même ne subira plus d'interruption. Le prophète a vu le don accordé

... dès maintenant et à jamais.

Passons au chapitre 60e. Il renferme la plus colorée des peintures de la restauration de Sion. En son genre, il est une des pages extraordinaires d'Esaïe. Nous le reprenons strophe après strophe :

Lève-toi, sois éclairée, car ta lumière arrive,
Et la gloire de l'Eternel se lève sur toi.
Voici, les ténèbres couvrent la terre,
Et l'obscurité les peuples ;
Mais sur toi l'Eternel se lève,
Sur toi sa gloire apparaît.
Des nations marchent à ta lumière,
Et des rois à la clarté de tes rayons.
Porte tes yeux alentour, et regarde :
Tous ils s'assemblent, ils viennent vers toi ;
Tes fils arrivent de loin,
Et tes filles sont portées sur les bras[1].

On aura remarqué que la lumière est l'une des images préférées d'Esaïe. Il se sert sans cesse de cette métaphore, comme de celles des sources, des eaux, des arbres, nommés de leurs noms particuliers : le myrte, l'olivier, le cyprès, le térébinthe. Il voit, dans le morceau que nous analysons, Jérusalem entourée d'obscurité. Elle est invitée à se lever, parce que sa lumière arrive. Une clarté va s'attacher à elle. Jérusalem sera désormais le flam-

[1] Esaïe 60 : 1-4.

beau des peuples et des rois de la terre. Ils viendront à elle, lui ramèneront, avec des soins affectueux, ses enfants. La prédication de l'Evangile qui, après la Pentecôte, s'est répandue de Jérusalem par toute la terre, qui nous fait vivre en pensée, par moments, dans Jérusalem et sur la terre d'Israël, avec Christ, est un premier accomplissement de ce tableau. Poursuivons la citation de cet hymne, au jaillissement superbe et abondant, en l'honneur de Jérusalem :

Tu tressailleras alors et tu te réjouiras,
Et ton cœur bondira et se dilatera,
Quand les richesses de la mer se tourneront vers toi,
Quand les trésors des nations viendront à toi.
Tu seras couverte d'une foule de chameaux,
De dromadaires de Madian et d'Epha ;
Ils viendront tous de Séba ;
Ils porteront de l'or et de l'encens,
Et publieront les louanges de l'Eternel.
Les troupeaux de Kédar se réuniront tous chez toi ;
Les béliers de Nébajoth seront à ton service ;
Ils monteront sur mon autel et me seront agréables,
Et je glorifierai la maison de ma gloire.
Qui sont ceux-là qui volent comme des nuées,
Comme des colombes vers leur colombier ?
Car les îles espèrent en moi,
Et les vaisseaux de Tarsis sont en tête,
Pour ramener de loin tes enfants,
Avec leur argent et leur or,
A cause du nom de l'Eternel, ton Dieu,
Du Saint d'Israël, qui te glorifie [1].

Le prophète nous a montré, dans cette seconde strophe, les païens apportant à Israël des offrandes

[1] Esaïe 60 : 5-9.

et des sacrifices. Ce sont d'abord les produits de la mer. Dès lors il faut voir ici les pays riverains de la Méditerranée. Puis des caravanes de Madian, d'Epha, fils de Madian[1], s'approchent avec leurs longues files de chameaux, chargés d'objets précieux pour le service de l'Eternel. De Séba, dans l'Arabie Heureuse, de laquelle venait la reine de Saba, l'on exporte à Jérusalem l'or et l'encens. Kédar et Nébajoth, fils d'Ismaël, deux peuplades arabes, offrent leurs troupeaux pour les sacrifices à Jéhovah. Les voiles blanches des vaisseaux qui courent sur les crêtes des vagues de la Méditerranée, et se dirigent vers la Palestine, semblent au poète des vols de pigeons. Jérusalem devient, à ses yeux, le colombier des nations. Si les peuples s'empressent ainsi autour d'Israël, c'est qu'ils sont désormais consacrés à l'Eternel et espèrent en lui.

La troisième strophe sera plus longue :

Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs,
Et leurs rois seront tes serviteurs ;
Car je t'ai frappée dans ma colère,
Mais dans ma miséricorde j'ai pitié de toi.
Tes portes seront toujours ouvertes,
Elles ne seront fermées ni jour ni nuit,
Afin de laisser entrer chez toi les trésors des nations,
Et leurs rois avec leur suite.
Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront,
Ces nations-là seront exterminées.
La gloire du Liban viendra chez toi,
Le cyprès, l'orme et le buis, tous ensemble,

[1] Gen. 25 : 4.

Pour orner le lieu de mon sanctuaire,
Et je glorifierai la place où reposent mes pieds.
Les fils de tes oppresseurs viendront s'humilier devant toi.
Et tous ceux qui te méprisaient se prosterneront à tes pieds ;
Ils t'appelleront ville de l'Eternel,
Sion du Saint d'Israël.
Au lieu que tu étais délaissée et haïe,
Et que personne ne te parcourait,
Je ferai de toi un ornement pour toujours,
Un sujet de joie de génération en génération.
Tu suceras le lait des nations,
Tu suceras la mamelle des rois ;
Et tu sauras que je suis l'Eternel, ton Sauveur,
Ton Rédempteur, le puissant de Jacob.
Au lieu de l'airain je ferai venir de l'or,
Au lieu du fer je ferai venir de l'argent,
Au lieu du bois, de l'airain,
Au lieu des pierres, du fer ;
Je ferai régner sur toi la paix,
Et dominer la justice [1].

Nous venons de voir Jérusalem rebâtie par les païens, devenue pour eux un lieu de pèlerinage. Si ses portes demeurent sans cesse ouvertes, jour et nuit, c'est pour laisser passer les visiteurs de la gentilité. Non seulement elle sera ornée d'arbres, mais les métaux de prix, l'or et l'argent, y afflueront comme au temps de Salomon qui sera revenu. Le fer et l'airain seront substitués partout au bois et à la pierre. Il est peu de descriptions de la grandeur de Jérusalem aussi magnifiques, d'un jet aussi puissant, que celle dont nous poursuivons la lecture.

[1] Esaïe 60 : 10-17.

La dernière strophe du chapitre 60e célébrera la grandeur morale et spirituelle de la Jérusalem de l'avenir, en même temps que son expansion :

On n'entendra plus parler de violence dans ton pays,
Ni de ravage et de ruine dans ton territoire ;
Tu donneras à tes murs le nom de salut,
Et à tes portes celui de gloire,
Ce ne sera plus le soleil qui te servira de lumière pendant le jour,
Ni la lune qui t'éclairera de sa lumière ;
Mais l'Eternel sera ta lumière à toujours,
Ton Dieu sera ta gloire.
Ton soleil ne se couchera plus,
Et ta lune ne s'obscurcira plus ;
Car l'Eternel sera ta lumière à toujours,
Et les jours de ton deuil seront passés.
Il n'y aura plus que des justes parmi ton peuple,
Ils posséderont à toujours le pays ;
C'est le rejeton que j'ai planté, l'œuvre de mes mains,
Pour servir à ma gloire.
Le plus petit deviendra un millier,
Et le moindre une nation puissante.
Moi, l'Eternel, je hâterai ces choses en leur temps [1].

Le règne de paix, prédit déjà au chapitre 11 [2] et au chapitre 2 [3] de notre prophète, est désormais établi dans la terre d'Israël, où « l'on n'entendra plus parler de violence. » La lumière dans laquelle Dieu habite a remplacé celle du soleil et de la lune ; cette nouvelle lumière ressemble pour la perpétuité à un soleil et à une lune qui ne se coucheraient point. Elle s'inspire de cette peinture, la vision de Jean dans l'Apocalypse, montrant la nouvelle Jérusalem

[1] Esaïe 60 : 18-22. — [2] Versets 6-10. — [3] Verset 4.

illuminée par une clarté céleste [1]. Si nous voulons savoir ce qu'est cette clarté, nous n'aurons peut-être qu'à nous rappeler l'éclat éblouissant entourant les anges lors de leurs apparitions [2], ou cette lumière qui inonda Saul de Tarse sur le chemin de Damas [3]. Des justes se meuvent au sein de l'atmosphère de gloire annoncée. Leur race s'est accrue d'une façon extraordinaire et miraculeuse. Israël donne le jour à une multitude de nations, puisque chacun de ses membres devient un peuple puissant.

Toutes ces promesses glorieuses forment un contraste frappant avec le présent plein de tristesse au milieu duquel se mouvait l'auteur. Elles dirigent nos regards vers un avenir qui aujourd'hui même n'est pas réalisé. Qui dira toutefois les encouragements, les consolations dont ces lignes toutes vibrantes d'espoir ont été jusqu'ici la source, qu'elles pourront prodiguer aux descendants volontiers méprisés d'Abraham, jusqu'à l'heure grandiose de leur accomplissement ?

Nous arrivons au chapitre 61e. Le Messie y interviendra un instant, au commencement. Nous allons l'entendre parler lui-même, revendiquer le nom de Messie en s'appelant l'Oint de l'Eternel, car le terme de Messie veut dire Oint :

> L'Esprit du Seigneur, l'Eternel, est sur moi,
> Car l'Eternel m'a oint pour porter de bonnes nouvelles aux malheureux ;
> Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ;

[1] Apoc. 21 : 23 ; 22 : 5. — [2] Luc 2 ; 9. — [3] Act. 26 : 13.

Pour proclamer aux captifs la liberté,
Et aux prisonniers la délivrance ;
Pour publier une année de grâce de l'Eternel,
Et un jour de vengeance de notre Dieu ;
Pour consoler tous les affligés ;
Pour accorder aux affligés de Sion,
Pour leur donner un diadème au lieu de la cendre,
Une huile de joie au lieu du deuil,
Un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu,
Afin qu'on les appelle des térébinthes de la justice,
Une plantation de l'Eternel, pour servir à sa gloire [1].

On oignait d'huile, chez les Hébreux, les rois, les grands prêtres et aussi les prophètes. Le roi Salomon et le grand prêtre Aaron sont oints lors de leur entrée en charge [2]. Elie est invité à oindre à sa place, en qualité de prophète, Elisée fils de Schaphath [3]. L'onction était le signe de la grâce de Dieu, en particulier du don de l'Esprit, indispensable à ceux qui ont à conduire des hommes. Le Messie reçoit, dans les vers que nous venons de lire, l'Esprit, en la triple qualité de Roi, de grand prêtre et de prophète. Il nous est présenté en premier lieu, ou plutôt il se présente lui-même comme un prophète : il est le prédicateur de la bonne nouvelle. A ce titre il s'identifie avec le serviteur de l'Eternel contemplé au chapitre 42 [4], lequel s'occupait des malheureux. Mais cet Oint est en même temps le grand prêtre, auquel incombait le soin de faire annoncer par les trompettes sacerdotales l'ouverture de la cinquantième année ou année du jubilé. Alors,

[1] Esaïe 61 : 1-3. — [2] Exode 28 : 41 ; 1 Rois 1 : 39. — [3] 1 Rois 19 : 16. — [4] Versets 1-7.

on le sait, les Israélites captifs recouvraient de droit leur liberté, les pauvres rentraient en possession de leur héritage. Mais cet Oint est aussi le prophète des jugements de l'Eternel, car il annonce en même temps contre les méchants un jour de vengeance de Dieu, et il est entré un instant dans le rôle de censeur. Remarquez que, s'il a été question d'une année entière de grâce, la vengeance remplit une seule journée. On voit par ce passage que la miséricorde de l'Eternel est au-dessus de toutes ses œuvres. L'on posait à cette époque, chez les juifs, dans les festins, sur les têtes des conviés, des couronnes, on revêtait ceux-ci de vêtements de fête. Ainsi agit le Messie à l'égard des siens. En cela il se montre plein de munificence royale, vraiment roi. Les membres de sa famille, nous est-il dit encore, formeront une sainte postérité et seront des térébinthes de la justice.

Parlant à Nazareth devant ses compatriotes, Jésus leur lira notre passage, puis leur dira : « Aujourd'hui, cette parole que vous venez d'entendre est accomplie[1]. » Il voudra dire : en ma personne. L'Esprit n'est-il pas , en effet, un baptême descendu sur la tête de Christ d'une manière visible ? Christ n'a-t-il pas guéri les infirmes, les paralytiques, les lépreux, les aveugles ? N'annonçait-il pas aux pauvres la bonne nouvelle de l'amour de Dieu, aux pécheurs le salut et la liberté à l'égard du mal ? N'a-t-il pas institué entre ses disciples la fraternité ? Ne s'est-il pas pro-

[1] Luc 4 : 16-22.

posé de créer un nouvel Israël spirituel embrassant tous les peuples ?

Cette prophétie a donc reçu, ainsi que tant d'autres, un premier accomplissement lors de la venue de Jésus. Cependant, ni l'année du jubilé ni le jour de la vengeance n'ont encore brillé de tout leur éclat. S'il convient toujours, en lisant les prophéties, de se souvenir que les voyants ont décrit l'avenir sous des images et des couleurs empruntées au présent dans lequel ils vivaient, il n'importe pas moins de se rappeler que l'accomplissement des prophéties se fait par degrés, qu'un premier accomplissement a eu lieu lors de la venue de Jésus, mais que la plénitude de la réalisation est ajournée aux scènes finales.

La suite du chapitre 61e est une reprise de la description de la grandeur et de la gloire de la restauration d'Israël, si souvent affirmées déjà, décrites en particulier avec emphase dans le chapitre précédent, et dont le Messie sera l'auteur au nom de l'Eternel :

Ils rebâtiront sur d'anciennes ruines,
Ils relèveront d'antiques décombres,
Ils renouvelleront des villes ravagées,
Dévastées depuis longtemps.
Des étrangers seront là et feront paître vos troupeaux,
Des fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vignerons.
Mais vous, on vous appellera prêtres de l'Eternel,
On vous nommera serviteurs de votre Dieu ;
Vous mangerez les richesses des nations,
Et vous vous glorifierez de leur gloire.

Au lieu de votre opprobre, vous aurez une portion double;
Au lieu de l'ignominie, ils seront joyeux de leur part;
Ils posséderont ainsi le double dans leur pays,
Et leur joie sera éternelle.
Car moi, l'Eternel, j'aime la justice,
Je hais la rapine avec l'iniquité;
Je leur donnerai fidèlement leur récompense,
Et je traiterai avec eux une alliance éternelle.
Leur race sera connue parmi les nations,
Et leur postérité parmi les peuples;
Tous ceux qui les verront reconnaîtront
Qu'ils sont une race bénie de l'Eternel.
Je me réjouirai en l'Eternel,
Mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu;
Car il m'a revêtu des vêtements du salut;
Il m'a couvert du manteau de la délivrance,
Comme le fiancé s'orne d'un diadème,
Comme la fiancée se pare de ses joyaux.
Car, comme la terre fait éclore son germe,
Et comme un jardin fait pousser ses semences,
Ainsi le Seigneur, l'Eternel, fera germer le salut et la gloire,
En présence de toutes les nations [1].

C'est le prophète qui, en premier lieu, nous a parlé dans ces lignes. Il dépeint les païens apportant leur aide à Israël, se faisant ses serviteurs, tandis qu'Israël est devenu un peuple de prêtres et de sacrificateurs. On sait qu'une prééminence est toujours réservée à Israël sur les nations étrangères, dans les scènes de la fin, par l'Ancien Testament. Israël garde ainsi son droit de fils aîné de Dieu, de peuple appelé le premier entre tous les peuples à la connaissance de l'Eternel. On pourrait se demander si la position

[1] Esaïe 61 : 4-11.

supérieure conférée de la sorte au peuple juif n'est pas l'effet du préjugé de la race, si fort, chez les Hébreux. Je ne pense pas que sur ce point nous ayons à prendre à la lettre les métaphores de la prophétie. C'est là un des cas où l'avenir dépeint par les prophètes est fortement teinté par les conceptions naturelles à l'imagination. Combien sera moins marquée dans les discours de Jésus l'inégalité des juifs et des païens convertis. Si le fils aîné de la parabole de l'enfant prodigue représente Israël, la gentilité sera représentée par le fils cadet, personnification des péagers, mais aussi des païens. Or l'on sait comme l'enfant perdu est reçu par son père. Paul accorde aux Israélites le privilège de vivifier un jour les autres nations[1]. C'est un privilège avant tout spirituel. La différence entre païens et juifs convertis est maintenue avec assez de rigueur dans l'Apocalypse, mais c'est que ses symboles sont empruntés à l'Ancien Testament. La prééminence de rang dans un état de choses où tout sera grâce, sentie avec reconnaissance, ne se conçoit qu'accompagnée de la prééminence dans le don de soi-même et la charité. Elle ne pourra, dans ces conditions, froisser personne.

L'esprit de fraternité qui est proprement l'esprit de l'Evangile nous invitera donc à atténuer les images employées par les prophètes pour marquer que dans le royaume des cieux Israël a le pas sur les peuples. Nous dirons que les actes de déférence

[1] 1 Rom. 11 : 15.

des croyants issus des nations païennes seront de simples égards volontaires, le tribut d'une gratitude toute spontanée envers un peuple qui, malgré ses défauts, ses errements, a souffert pour l'humanité. Esaïe ne parlera-t-il pas plus loin des païens comme devant fournir pour la maison de Dieu des prêtres et des lévites [1], ce qui revient à mettre les païens sur le même pied à peu près que les Israélites ?

A la suite du prophète, l'Eternel a pris la parole, pour confirmer au nom de ses perfections, les déclarations de son serviteur. Puis Israël s'est mis à bénir Dieu pour le salut et la délivrance envoyée. La délivrance a été assimilée au manteau qui protège contre les intempéries, à la couronne du fiancé, à la parure de joyaux de la fiancée, aux plantes et aux fleurs de la terre. Cette dernière partie de la citation nous a montré le poète donnant essor à son lyrisme.

Le chapitre 62e, auquel nous allons passer, insistera sur la nécessité de la prière pour obtenir le salut promis. Esaïe débutera dans ce chapitre en disant qu'il ne cessera point de crier à Dieu, en faveur du rétablissement de son peuple. Dans un nouveau développement, il conviera les fidèles à se joindre à lui par une continuelle requête. Nous entendrons ensuite la réponse de Dieu qui, pour exaucer toutes ces prières, annoncera sa venue. Transcrivons ces trois morceaux qui remplissent le chapitre 62 :

[1] Esaïe 66 : 21.

Pour l'amour de Sion, je ne me tairai point,
Pour l'amour de Jérusalem, je ne prendrai point de repos,
Jusqu'à ce que son salut paraisse, comme l'aurore,
Et sa délivrance, comme un flambeau qui s'allume.
Alors les nations verront ton salut,
Et tous les rois ta gloire ;
Et l'on t'appellera d'un nom nouveau,
Que la bouche de l'Eternel déterminera.
Tu seras une couronne éclatante dans la main de l'Eternel
Un turban royal dans la main de ton Dieu.
On ne te nommera plus délaissée,
On ne nommera plus ta terre désolation ;
Mais on t'appellera mon plaisir en elle,
Et l'on appellera ta terre épouse ;
Car l'Eternel met son plaisir en toi,
Et ta terre aura un époux.
Comme un jeune homme s'unit à une vierge,
Ainsi tes fils s'uniront à toi ;
Et comme la fiancée fait la joie de son fiancé,
Ainsi tu feras la joie de ton Dieu.

Sur tes murs, Jérusalem, j'ai placé des gardes ;
Ils ne se tairont ni jour ni nuit.
Vous qui rappelez le souvenir de l'Eternel,
Point de repos pour vous !
Et ne lui laissez aucun relâche,
Jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem
Et la rende glorieuse sur la terre.
L'Eternel l'a juré par sa droite et par son bras puissant :
Je ne donnerai plus ton blé pour nourriture à tes ennemis,
Et les fils de l'étranger ne boiront plus ton vin,
Produit de tes labeurs ;
Mais ceux qui auront amassé le blé le mangeront
Et loueront l'Eternel,
Et ceux qui auront récolté le vin le boiront,
Dans les parvis de mon sanctuaire.

Franchissez, franchissez les portes !
Préparez un chemin pour le peuple !
Frayez, frayez la route, ôtez les pierres !
Elevez une bannière vers les peuples !
Voici ce que l'Eternel proclame aux extrémités de la [terre :
Dites à la fille de Sion :
Voici, ton Sauveur arrive ;
Voici, le salaire est avec lui,
Et les rétributions le précèdent.
On les appellera peuple saint, rachetés de l'Eternel ;
Et toi, on t'appellera recherchée, ville non délaissée [1].

Esaïe ne se taira donc point, jusqu'à ce que le salut de Jérusalem ait été manifesté. Le prophète s'est transporté en des temps bénis, et il a comparé l'union de Dieu, en ces jours heureux, avec son peuple, à celle d'un mari et de sa femme. L'emblème de l'union du mari avec sa femme a déjà été employé plus d'une fois pour représenter l'union de Dieu avec son peuple. Il l'a été, on s'en souvient, par Osée [2]. Il l'avait été par Esaïe [3]. Ensuite d'un changement de l'image, Israël devient bientôt pour le prophète une mère qui se marie à ses propres fils. A la fin, cependant, le poète revient à la précédente comparaison.

Les sentinelles placées sur les murs de Jérusalem sont les fidèles associés par Esaïe à son intercession. Ils épient les signes précurseurs du relèvement. Mais celui-ci ne viendra que lorsque les croyants auront joint leurs supplications à celles d'Esaïe. Point de repos pour eux, qu'ils n'aient accompli

[1] Esaïe 62 : 1-12. — [2] Osée 2 : 18. — [3] Esaïe 54 : 5.

leur tâche. Remarquons que l'emblème de la sentinelle figurait déjà dans la première grande partie[1] ; il a été repris dès lors dans la seconde partie[2]. Nous avons rencontré également déjà dans la seconde grande partie l'image du serment, par lequel Dieu donne devant les hommes plus de force à sa parole[3].

Dans le morceau final, Esaïe a entendu la même voix qui naguère criait d'aplanir le chemin du Seigneur comme on aplanissait les routes devant les rois[4]. Elle a fait dresser un étendard pour le rassemblement des dispersés[5]. Des messagers sont envoyés partout annoncer l'approche de Dieu. C'est ainsi que nous retrouvons jusqu'au terme de ce chapitre des images de l'introduction de la seconde grande partie[6].

En lisant le commencement du chapitre 63e, nous assisterons à ce jugement des peuples qui, d'après l'Apocalypse, précédera la restauration de la nation élue. Comme l'accomplissement des prophéties se fait par étapes, que la restauration s'opérera graduellement, le jugement suprême doit être également préparé par des châtiments partiels. C'est à titre de signe précurseur, que la punition d'Edom ou Botsra figure en tête du morceau sur le jugement qui ouvre le chapitre 63.

Qnel est ce guerrier qui vient d'Edom,
De Botsra, en vêtements rouges,
En habits éclatants,
Et se redressant avec fierté dans la plénitude de sa force ?

[1] Esaïe 21 : 6. — [2] Esaïe 52 : 8. — [3] Esaïe 45 : 23. — [4] Esaïe 40 : 3, — [5] Cf. 49 : 22. — [6] Esaïe 40 : 9, 10.

C'est moi, qui ai promis le salut,
Qui ai le pouvoir de délivrer.
Pourquoi tes habits sont-ils rouges,
Et tes vêtements comme les vêtements de celui qui foule dans la cuve ?
J'ai été seul à fouler au pressoir,
Et nul homme d'entre les peuples n'était avec moi ;
Je les ai foulés dans ma colère,
Je les ai écrasés dans ma fureur ;
Leur sang a jailli sur mes vêtements,
Et j'ai souillé tous mes habits.
Car un jour de vengeance était dans mon cœur,
Et l'année de mes rachetés est venue.
Je regardais, et personne pour m'aider ;
J'étais étonné, et personne pour me soutenir ;
Alors mon bras m'a été en aide,
Et ma fureur m'a servi d'appui.
J'ai foulé des peuples dans ma colère,
Je les ai rendu ivres dans ma fureur,
Et j'ai répandu leur sang sur la terre [1].

Il s'agit d'un conquérant venant de l'Idumée, de Botsra, non pas de celle du Hauran, mais d'une Botsra située au nord de l'Idumée, vers le sud de Moab, dont on croit avoir trouvé les ruines dans le Buséra actuel. Sur les habits du conquérant a rejailli le sang de ses ennemis. Les peuples n'étaient pas avec lui, et il a foulé ses adversaires comme on foule des raisins. Pour le prophète, ce guerrier est manifestement Jéhovah. Nous pouvons, nous, voir dans le guerrier un représentant de Jéhovah, plutôt que Jéhovah lui-même, Christ juge, auquel tout pouvoir est donné au ciel et sur la terre.

[1] Esaïe 63 : 1-6.

La mystique chrétienne, toutefois, n'a pas considéré le guerrier comme un type de Christ juge, mais comme le type de Christ sacrificateur et victime. Le sang dont le héros est couvert serait, aux yeux des mystiques, son propre sang, versé sur le Calvaire en faveur des pécheurs. Nous ne saurions souscrire à cette manière de voir. L'œuvre célébrée dans l'ensemble du morceau nous paraît celle de la colère et de la vengeance. Nous avons dans ce fragment la contre-partie de cette proclamation du salut qu'a faite le Messie lui-même au commencement du chapitre 61e. Aussi bien trouvons-nous dans notre fragment deux expressions du chapitre 61e : le jour de vengeance et l'année de grâce de l'Eternel. Seulement, ce à quoi le poète s'attache ici, c'est au jour de vengeance, tandis qu'au chapitre 61e il s'attachait à l'année de grâce.

Après avoir ensuite rappelé le glorieux passé d'Israël, Esaïe adressera à Dieu une fervente prière au nom de la nation. Nous y lisons ces lignes, qui réclament l'apparition du Dieu vivant :

> Oh ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais,
> Les montagnes s'ébranleraient devant toi [1] !

Sans être ouvertement messianique, cette demande le devient pour la foi, car elle trouve son dernier accomplissement en Christ.

La prière se prolonge tout le long du chapitre 64e. Au chapitre 65e le prophète apporte la réponse de

[1] Esaïe 63 : 19.

Dieu. Celle-ci est qu'Israël sera châtié, tandis que les païens plus dociles apprendront à connaître Jéhovah. Cependant, au sein d'Israël, un reste sera sauvé. L'apôtre Paul a appliqué à la vocation des juifs et des païens les premiers vers du chapitre 65e, qui va maintenant nous occuper[1] :

J'ai exaucé ceux qui ne demandaient rien,
Je me suis laissé trouver par ceux qui ne me cherchaient pas ;
J'ai dit : Me voici, me voici,
A une nation qui ne s'appelait pas de mon nom.
J'ai tendu mes mains tous les jours vers un peuple rebelle,
Qui marche dans une voie mauvaise,
Au gré de ses pensées [2].

La nation qui s'appelle d'un autre nom que celui de Jéhovah est une nation païenne, elle représente les païens. Dans le peuple rebelle nous reconnaissons, en échange, le peuple juif. Les termes hébreux employés pour désigner chacun des deux groupes ne permettent guère d'ailleurs l'hésitation. Voilà donc encore une annonce de la conversion des païens, en même temps que l'annonce de l'existence d'un résidu pieux en Israël, reste auquel seront accordées de grandes bénédictions. Nous sautons quelques versets, et nous rencontrons cette nouvelle promesse :

Je ferai sortir de Jacob une postérité,
Et de Juda un héritier de mes montagnes ;
Mes élus posséderont le pays,

[1] Rom. 10 : 20, 21. — [2] Esaïe 65 : 1, 2.

Et mes serviteurs y habiteront.
Le Saron servira de pâturage au menu bétai ,
Et la vallée d'Acor servira de gîte au gros bétail,
Pour mon peuple qui m'aura cherché [1].

A la piété du peuple, cherchant l'Eternel, l'Eternel répondra donc par des faveurs matérielles. Israël habitera sa terre. Il aura de nombreux bestiaux, petits et grands, et ceux-ci paîtront de Saron, à l'ouest, à Acor, à l'est, dans le voisinage de Jéricho.

Pendant que les élus recevront ainsi grâce sur grâce, les ennemis du Seigneur auront un sort terrible, décrit dans ce qui suit. Leur nom deviendra une malédiction. Mais bientôt le poète, qui semble souffrir d'annoncer les châtiments divins, se reprend et se remet à chanter la grâce, dans un hymne que j'envisage comme l'un des plus remarquables de l'Ancien Testament, sur l'ère nouvelle et ses transformations :

Celui qui voudra être béni, dans le pays,
Voudra l'être par le Dieu de vérité,
Et celui qui jurera dans le pays
Jurera par le Dieu de vérité ;
Car les anciennes souffrances seront oubliées,
Elles seront cachées à mes yeux.
Car je vais créer de nouveaux cieux
Et une nouvelle terre ;
On ne se rappellera plus les choses passées,
Elles ne reviendront plus à l'esprit.
Réjouissez-vous plutôt et soyez à toujours dans l'allégresse,
A cause de ce que je vais créer ;

[1] Esaïe 65 : 9-10.

Car je vais créer Jérusalem pour l'allégresse,
Et son peuple pour la joie.
Je ferai de Jérusalem mon allégresse,
Et de mon peuple ma joie ;
On n'y entendra plus
Le bruit des pleurs et le bruit des cris.
Il n'y aura plus ni enfant ni vieillard,
Qui n'accomplissent leurs jours ;
Car celui qui mourra à cent ans sera jeune,
Et le pécheur âgé de cent ans sera maudit.
Ils bâtiront des maisons et les habiteront ;
Ils planteront des vignes, et en mangeront le fruit.
Ils ne bâtiront pas des maisons pour qu'un autre les habite,
Ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange le fruit ;
Car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres,
Et mes élus jouiront de l'œuvre de leurs mains.
Ils ne travailleront pas en vain,
Et ils n'auront pas des enfants pour les voir périr ;
Car ils formeront une race bénie de l'Eternel,
Et leurs enfants seront avec eux.
Avant qu'ils m'invoquent, je répondrai ;
Avant qu'ils aient cessé de parler, j'exaucerai.
Le loup et l'agneau paîtront ensemble,
Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille,
Et le serpent aura la poussière pour nourriture.
Il ne se fera ni tort ni dommage
Sur toute ma montagne sainte,
Dit l'Eternel [1].

Ce qui est proclamé dans les premiers vers, c'est la disparition des idolâtries. Esaïe montre ceux qui prêtent serment jurant désormais par le Dieu de vérité, par le nom de Jéhovah ! Puis, il annonce la

[1] Esaïe 65 : 16-25.

transformation des cieux et de la terre. Sans doute, il n'est pas question ici de cette nouvelle création qui doit succéder un jour à l'ancienne, après la destruction du monde actuel, lors du jugement dernier. Il n'est pas non plus question, croyons-nous, de la Jérusalem céleste qui sera la capitale de ce monde inconnu [1]. Sous ce nom de création, le prophète paraît décrire l'amélioration ou la transformation qui se produira pour un temps dans la nature actuelle, pendant le millénaire. Ailleurs, Esaïe dépassera cette perspective. Il s'élancera en esprit jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre [2].

Un trait saillant du tableau est la longévité recouvrée par les hommes. L'âge qu'atteignaient les patriarches reparaîtra sur la terre. Les jours des mortels, nous dit-on, seront semblables à ceux des arbres. Alors, celui qui mourra à cent ans mourra jeune et semblera maudit. Une jouissance tranquille des fruits du travail, du bonheur domestique, sera l'apanage du peuple de Dieu. La paix régnera entre le loup et l'agneau, ainsi qu'il avait été dit dans la première grande partie [3].

Le chapitre 66e est une conclusion bien digne de ce livre extraordinaire. Il s'ouvre par des déclarations du plus pur spiritualisme. Il résume avec éclat, dans un langage plein de majesté, les jugements et les grâces de Dieu envers Israël, puis envers les païens :

[1] Apoc. 21 : 1 et suiv. — [2] Esaïe 25 : 8 ; 51 : 6, 16. — [3] Esaïe 11 : 6-9.

Ainsi parle l'Eternel :
Le ciel est mon trône,
Et la terre mon marchepied.
Quelle maison pourriez-vous me bâtir [1] ?

Dieu s'élève, dans ces vers, contre le formalisme qui, depuis le don de la loi, a été la tentation de son peuple. Il fera ensuite annoncer par le prophète le châtiment de ses ennemis au sein d'Israël, suivi de la naissance d'un Israël fidèle. Une ou deux lignes de l'annonce du châtiment d'Israël infidèle :

Une voix éclatante sort de la ville,
Une voix sort du temple.
C'est la voix de l'Eternel,
Qui paie à ses ennemis leur salaire [1].

Une ou deux lignes aussi sur la naissance du nouveau peuple :

Avant d'éprouver les douleurs,
Elle a enfanté [2].

Bientôt éclate la prophétie messianique, pour nous montrer les grâces réservées à Jérusalem et son relèvement :

Réjouissez-vous avec Jérusalem,
Faites d'elle le sujet de votre allégresse,
Vous tous qui l'aimez ;
. . . . . .
Voici je dirigerai vers elle la paix comme un fleuve,
Et la gloire des nations comme un torrent débordé,
Et vous serez allaités ;
Vous serez portés sur les bras,
Et caressés sur les genoux.

[1] Esaïe 66 : 1. — [2] Verset 6. — [3] Verset 7.

Comme un homme que sa mère console,
Ainsi je vous consolerai ;
Vous serez consolés dans Jérusalem [1].

Il y a dans ces images, tour à tour, de la majesté, de la douceur et de la tendresse. Figurez-vous d'autres images du même genre se mêlant à celles-là, et vous aurez une idée plus complète du morceau, que ne peuvent la fournir nos brèves citations.

Le chapitre se termine par la prédiction de la journée de l'Eternel contre les nations, mais aussi par l'annonce de leur conversion. D'abord les principaux traits du jugement :

Car voici, l'Eternel arrive dans un feu,
Et ses chars sont comme un tourbillon ;
Il convertit sa colère en un brasier,
Et ses menaces en flammes de feu.
. . . . . .
Le temps est venu de rassembler toutes les nations
Et toutes les langues ;
Elles viendront et verront ma gloire.
Je mettrai un signe parmi elles,
Et j'enverrai leurs réchappés vers les nations,
A Tarsis, à Pul et à Lud, qui tirent de l'arc,
A Tubal et à Javan,
Aux îles lointaines,
Qui jamais n'ont entendu parler de moi,
Et qui n'ont pas vu ma gloire ;
Et ils publieront ma gloire parmi les nations [2].

Ce que le prophète appelle un signe montré à toutes les nations est l'explosion de la colère de l'Eternel. Ceux qui y échappent vont en parler au

[1] Esaïe 66 : 10-14. — [2] Versets 15-19.

loin, la raconter. Pul et Lud désignent des contrées de l'Afrique, Tubal les Tybaréniens habitant les bords de la mer Noire, Javan les Ioniens. Tous ces pays seront amenés à la connaissance de Jéhovah et à sa crainte, par le déchaînement de sa colère. Et il s'en suivra une époque de grâce, décrite ainsi par Esaïe :

Ils amèneront tous vos frères du milieu de toutes les nations,
En offrande à l'Eternel,
Sur des chevaux, des chars et des litières,
Sur des mulets et des dromadaires,
A ma montagne sainte,
A Jérusalem, dit l'Eternel,
Comme les enfants d'Israël apportent leur offrande,
Dans un vase pur,
A la maison de l'Eternel.
Et je prendrai aussi parmi eux
Des prêtres, des lévites, dit l'Eternel.
Car comme les nouveaux cieux
Et la nouvelle terre que je vais créer
Subsisteront devant moi, dit l'Eternel,
Ainsi subsisteront votre postérité et notre nom.
A chaque nouvelle lune et chaque sabbat,
Toute chair viendra se prosterner devant moi, dit l'Eternel.
Et quand on sortira, on verra
Les cadavres des hommes qui se sont rebellés contre moi;
Car leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra point ;
Et ils seront pour toute chair un objet d'horreur [1].

Nous venons de voir les païens s'empresser de se rendre à Jérusalem, d'y amener les Israélites épars au milieu d'eux comme une offrande agréable

[1] Esaïe 66 : 20-24.

à Dieu. Dieu se choisit parmi les idolâtres des prêtres et des lévites, c'est-à-dire des sacrificateurs. Ces sacrificateurs, issus des nations païennes, seront les égaux des sacrificateurs d'origine israélite. A eux de présenter les sacrifices spirituels que recommande le Nouveau Testament[1]. Un culte universel, auquel participera toute chair, réunira les croyants. Tout cela indique l'abolition de la loi qui accordait à la seule famille d'Aaron le privilège de la sacrificature, à la seule tribu de Lévi le privilège du service de Dieu, plaçant tous les païens sur un pied d'infériorité. Une nouvelle alliance va être traitée et cette alliance subsistera autant que les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont il a été parlé. La réalisation de cette prophétie a commencé avec la fondation de l'Eglise chrétienne. Elle aura son plein épanouissement pendant le millénaire.

Cette section finit toutefois, ainsi que les deux précédentes, par une proclamation du jugement de Dieu sur les méchants. En sortant de Jérusalem les rachetés voient étendus les cadavres des impies. C'est dans la vallée de Hinnom, d'où vient le nom de géhenne (Gué-Hinnom, vallée de Hinnom), située aux portes de Jérusalem, qu'on brûlait les cadavres des suppliciés. Esaïe évoque ce spectacle, fait du feu des suppliciés le châtiment des impies. Il proclame la permanence de cette punition, lorsqu'il parle d'un « ver qui ne meurt point, » d'un « feu qui ne s'éteint point. » Ces expressions sont les em-

[1] Héb. 13 : 15 ; Rom. 15 : 16.

blèmes durables d'une ignominie sans cesse renouvelée. Jésus s'en est servi pour désigner l'enfer[1].

Qu'on nous permette de le dire, le langage d'Esaïe n'est pas sans affinité avec celui de l'apôtre Jean. Nul mieux que Jean, dans son évangile, n'a célébré la charité de Dieu ; nul non plus n'a mieux discerné et décrit le progrès de l'incrédulité pendant le ministère de Jésus. Dans son Apocalypse, il raconte les jugements précurseurs du dernier jugement, en même temps qu'il contemple l'Eglise rachetée et glorifiée. Cet apôtre de la grâce n'ignore pas que tous ne seront pas sauvés, et a rappelé en traits énergiques la condamnation des méchants. Esaïe est dans le même sens le prophète de la grâce. Il est inépuisable, infatigable en messages de la bonne nouvelle, de la venue de Christ, du relèvement d'Israël. Mais il a soin aussi d'exclure du salut les méchants. En lui, comme en Jean, l'amour de Dieu pour les pécheurs aux cœurs brisés se transforme en colère consumante vis-à-vis de ceux qui l'auront méprisé.

[1] Marc 9 : 43-48.

CHAPITRE III

Autres prophètes de la période assyrienne.

Nahum.

D'Esaïe à ses successeurs immédiats, la distance est grande. Chez ceux-ci, l'inspiration messianique s'atténue, pour jeter un nouvel éclat dans la période qui s'ouvrira avec Jérémie. Ce serait cependant leur faire tort que de les appeler des épigones. Ils ont une pensée à eux, venue de Dieu. Si le Messie apparaît à peine dans leurs livres, ils tournent cependant nos regards vers les derniers temps, surtout Habakuk et Sophonie.

Nous n'avons que quelques mots à dire de Nahum.

L'objet unique des trois chapitres de son livre est la ruine de Ninive, la grande cité assyrienne. Le premier chapitre célèbre d'une manière générale les effets terribles du jugement de Dieu. Le second chapitre est rempli par les scènes de la prise de Ninive, proclamée comme un événement bienfaisant par un messager venu en Juda. Le troisième chapitre énumère les crimes de Ninive.

Un critique de grand savoir, mais souvent assez

négatif, que nous avons cité plus d'une fois, n'a pas hésité à admettre que l'événement raconté n'avait pas encore eu lieu au moment où l'auteur écrivait[1]. Il le conclut des traits vagues employés pour peindre la catastrophe, comme du fait que le destructeur n'est pas nommé. Aux yeux de l'auteur cité, nous serions donc en présence d'une prédiction. Il est vrai que, selon lui, elle s'expliquerait suffisamment sans aucune intervention surnaturelle, et par le patriotisme, et par la connaissance de la situation de Ninive, en qui était incarnée la puissance assyrienne. La grande ville, nous dit-on, à l'époque de Nahum, était incessamment occupée à réprimer les rébellions de puissants vassaux. Elle avait, par ses cruautés atroces, suscité des haines terribles. Par ses richesses, elle provoquait les convoitises cupides. Sa fin fut, en outre, précédée de nombreux symptômes de décadence.

Nous répondons que tout cela a bien pu n'être pas ignoré de notre prophète. L'action de l'Esprit ne se substitue pas à celle de notre intelligence. L'Esprit oriente seulement en certains cas d'une manière décisive les regards du voyant, et leur donne une netteté, une acuité qu'ils n'auraient pas sans son influence.

Ainsi que le prophète l'avait annoncé, Ninive fut prise. L'événement eut lieu en 608 ou 606. Et c'est Cyaxare, le roi des Mèdes allié à Nabopolassar, roi de Babylone, qui s'en empara. La grande capitale fut

[1] Reuss. *La Bible. Les prophètes.* I, p. 379.

si bien saccagée et dévastée, que le souvenir de son emplacement se perd à partir des Sassanides. Ce lieu illustre n'a été retrouvé que de nos jours.

Tout ce que nous savons de la personne de Nahum, c'est qu'il était d'Elkosch[1], un bourg que Jérôme place en Galilée, et qu'il vivait probablement à la fin du septième siècle. On en a fait longtemps un contemporain d'Ezéchias ; ceux qui soutenaient cette opinion pensaient qu'il avait écrit après l'expédition de Sanchérib. Il est toutefois dans le livre de Nahum une allusion à une prise de Thèbes, appelée *No-Amon*[2] (lieu du Dieu Amon). Il est probable qu'il s'agit de la prise de Thèbes par Assurbanipal, successeur d'Asarhaddon, qui était lui-même fils cadet de Sanchérib, le dernier grand conquérant de Ninive. Trois expéditions successives amenèrent Assurbanipal dans Thèbes. La troisième fut une véritable razzia. Les textes assyriens du Musée Britannique parlent à ce propos d'or et d'argent, d'objets précieux emportés à Ninive. Cet événement place Nahum dans la seconde moitié du septième siècle.

Le style de Nahum est remarquable par la vie, l'emploi des apostrophes et des images. Son livre est une suite de peintures aux traits rapides, dont quelques-unes très animées. On voit l'armée ennemie en marche contre Ninive, les chars de guerre courir, le fer étinceler, les morts tomber. L'unité de ces tableaux, dans lesquels se déroule une même

[1] Nahum 1 : 1. — [2] Nahum 3 : 8-10.

histoire : la destruction de la cité assyrienne, les rend encore plus saisissants.

Quoique Nahum n'ait parlé directement ni du Messie ni de l'avenir messianique, il a cependant contribué à affermir l'espérance messianique. L'on s'étonnerait qu'il en fût autrement. L'Apocalypse ne nous dit-elle pas que le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie [1] ? Nahum a proclamé la justice de Dieu [2] et sa bonté [3]. Or la justice et la bonté de Dieu sont les bases de son décret messianique. C'est la bonté qui a envoyé le Sauveur, et c'est la justice qui veut que ce Sauveur apparaisse à la fin des temps comme un Juge vis-à-vis de ceux qui l'auront méprisé. Bien plus, Nahum vante la fidélité de Dieu envers Israël. Il chante la paix et la gloire du peuple élu :

> Voici sur les montagnes
> Les pieds du messager qui annonce la paix !
> Célèbre tes fêtes, Juda, accomplis tes vœux !
> Car le méchant ne passera plus au milieu de toi,
> Il est entièrement exterminé....
> . . . . . .
> Car l'Eternel rétablit la gloire de Jacob
> Et la gloire d'Israël [4].

Sans doute, la sécurité promise ne nous transporte pas expressément aux temps messianiques. Nahum paraît songer au repos momentané procuré à Israël par le désastre de la grande ville assyrienne. Mais cette accalmie temporaire devient aisément, pour la

[1] Apoc. 19 : 10. — [2] Nahum 1 : 2-6. — [3] Nahum 1 : 7. — [4] Nahum 2 : 1-3.

foi, un commencement précurseur et un symbole.

La prophétie de Nahum n'est qu'indirectement messianique. Son thème principal est la justice vengeresse de l'Eternel, plus encore que la bonté et la fidélité, quoique celles-ci ne soient point passées sous silence. Et c'est une impression grandiose qui est laissée dans l'âme par la parole enflammée de ce voyant hébreu annonçant à l'avance, du sein de son petit pays, l'anéantissement de la reine orgueilleuse du monde antique. Ses yeux, comme ceux de tous les voyants, se sont portés au delà de l'horizon juif. En peignant la colère de Dieu contre Ninive, Nahum proclame l'empire universel de Jéhovah, sa royauté sur le monde païen. Sous ce rapport, notre prophète est fidèle à la grande tradition prophétique.

Habakuk.

Le prophète de ce nom est un poète de premier ordre, mais dans un autre genre que Nahum. C'est un lyrique, joignant l'élégance à la puissance. Il a l'impétuosité du sentiment, la beauté des images, une parfaite clarté. Sa langue est choisie. Bref, on constate chez lui le souci de l'art et une forme classique.

Il se plaint des violences commises au sein du peuple et annonce la répression, l'arrivée, non des Assyriens, mais des Chaldéens. Pour lui, comme pour Michée et Esaïe, c'est Babylone qui est l'ennemie. Il prédit aussi la ruine des envahisseurs.

Son livre, de trois chapitres, se termine par un chant désigné sous le nom de *Prière*. Dans cette finale, le poète exprime ses émotions à la pensée des catastrophes futures. Ce chant en question est une sorte de psaume. Il est d'ailleurs précédé et suivi d'une note musicale, rappelant celle des psaumes. La note qui précède est celle-ci : « Sur le mode des complaintes. » La note qui suit est : « Avec instruments à cordes. » Vous rencontrez encore au milieu de l'hymne le *séla* ou pause qui se produisait, conjecture-t-on, dans les paroles d'un chant sacré pendant un jeu d'instruments.

Pas de renseignements certains sur la vie d'Habakuk. La légende s'est, il est vrai, emparée de lui. Elle l'a introduit dans l'écrit apocryphe du *Dragon*, ou de *Bel et le Serpent*. Occupé à cuire un potage et à mettre des tranches de pain dans une écuelle pour ses moissonneurs, Habakuk reçoit la visite d'un ange, qui l'invite à porter cette nourriture à Babylone, à Daniel, dans la fosse aux lions. Le prophète répond qu'il n'a jamais vu Babylone et ne connaît pas Daniel. Alors l'ange le saisit par les cheveux et le transporte à Babylone, près de Daniel. Cette histoire prouve au moins une chose, c'est qu'Habakuk avait laissé des souvenirs.

Le fait que le prophète annonce la venue des Chaldéens à ses lecteurs en leur disant : « Je vais faire en vos jours une œuvre[1].... » a poussé à supposer qu'il était à peu près contemporain de la pre-

[1] Hab. 1. : 5.

mière invasion babylonienne. C'est en effet pendant le règne de Jojakim, en 602, que Nebucadnetsar pénétra pour la première fois en Juda. Mais, comme on l'a remarqué, il a pu s'adresser particulièrement par ce tour de phrase aux plus jeunes de ses lecteurs, en faisant allusion à leur âge mûr, ou à leur vieillesse, qui verrait seule la réalisation de l'événement. L'expression peut signifier : avant que toute votre génération ait disparu. D'autres le placent donc sous les prédécesseurs de Jojakim, soit sous Joachaz, sous le pieux Josias, sous Amon, et même à la fin du règne de Manassé, qui se termine en 643. Pour le dire en passant, ce roi persécuteur fut quelque temps interné à Babylone par le roi d'Assyrie, puis rétabli par ce dernier sur le trône. Les inscriptions d'un prisme, déposé à Londres, mentionnent Manassé parmi les tributaires d'Asarhaddon, ce qui est une confirmation des rapports que la Bible laisse entrevoir entre l'Assyrie et Manassé, à la fin de la vie de ce dernier.

La fixation de la date où vécut le prophète n'a pas d'importance, et il est certainement indifférent qu'Habakuk soit de quelques années antérieur ou postérieur à Nahum. Ce qui semble sûr, c'est qu'il ne saurait être séparé de la première invasion des Chaldéens par un espace plus considérable que la durée moyenne d'une vie d'homme.

Pas plus que le livre de Nahum, l'écrit d'Habakuk ne renferme un oracle messianique direct et frappant. Il contient toutefois la parole devenue la

devise de Paul [1], puis de Luther : « Le juste vivra par la foi [2]. » Notre version traduit : « par sa fidélité. » Mais cette fidélité désigne l'assurance de celui qui s'attache aux promesses de Dieu. Paul eut, par conséquent, le droit de traduire : « par la foi. »

Cette déclaration d'Habakuk nous rappellera, après tant d'autres, que l'Evangile est en germe dans l'Ancien Testament. Si, dans la pensée de l'auteur, elle n'avait pas un sens prophétique, elle est pourtant, devant Dieu, l'une des paroles de l'avenir.

A propos du jugement qui sera exercé sur les Chaldéens, et d'une manière plus générale sur les nations païennes, Habakuk déclare que leur travail sera anéanti un jour pour les forcer à la crainte de Jéhovah. Il reproduit un des passages les plus significatifs d'Esaïe sur l'expansion de la connaissance de l'Eternel à travers le monde :

> Car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel,
> Comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent [3].

Dans le chapitre appelé *Prière*, et où le prophète donne cours à ses impressions diverses, nous assistons à une apparition majestueuse de l'Eternel. Jéhovah vient, enveloppé de lumière, précédé de la mortalité, de la fièvre et du tremblement de terre, pour délivrer son peuple et son Oint, pour juger les nations [4]. Nous l'avons vu, Israël soupire par toutes ses voix prophétiques après la venue de son Dieu.

[1] Rom. 1 : 17 ; Gal. 3 : 11. — [2] Hab. 2 ; 4. — [3] Hab. 2 : 14, cf. Esaïe 11 : 9. — [4] Hab. 3 : 15.

Comme cette venue s'est réalisée en Jésus-Christ, à la fois pour la délivrance et le jugement, nous pouvons considérer ce soupir, chaque fois qu'il se présente à nous, comme un appel indirect à Dieu en faveur de l'envoi du Messie, en même temps que comme un pressentiment de l'apparition de celui-ci. Dans le chapitre d'Habakuk, dont nous nous occupons, la venue de Dieu est toutefois distinguée de celle de son Oint, puisque Dieu ne vient que pour protéger celui-ci[1]. L'apparition divine dans Habakuk représenterait donc, à nos yeux, surtout l'action miraculeuse dont fut accompagnée la prédication de Jésus, à supposer que, comme nous le pensons, l'Oint désigne Jésus. Remarquons que l'Oint est le chef d'Israël. Et, bien que cette expression d'Oint ait pu être interprétée d'une manière toute générale, comme si elle évoquait un roi quelconque de la série des princes, ou encore le roi juif considéré dans son office et sa fonction, il est plus naturel, en face de l'attente messianique, de l'appliquer au Messie.

Ce ne sont pas seulement, nous l'avons dit, les rapports des Chaldéens et d'Israël qui fixent l'attention d'Habakuk, mais ceux des Chaldéens avec les autres peuples. Il nous parle de la destinée des nations réservées pour un jugement, du paganisme qui disparaîtra devant la connaissance de Jéhovah. Le souffle humanitaire que nous signalons suffit à ranger ce chantre lyrique dans le chœur des pro-

[1] Hab. 3 : 3-13.

phètes sur lesquels passe le frémissement précurseur d'un nouvel avenir. Si vous ajoutez à ce titre, celui d'un mot immortel sur la foi, celui de la description de l'apparition de Jéhovah venant protéger l'Oint d'Israël, vous tiendrez en haute estime, à côté de ses dons artistiques, son inspiration sur les temps futurs, encore qu'il n'ait, pour nous, désigné le Messie lui-même que d'une manière très voilée.

Sophonie.

L'écrit de Sophonie, le troisième petit prophète du groupe de la période assyrienne, a encore trois chapitres, comme Habakuk et Nahum. La forme en revanche est moins riche que chez les deux précédents. Cependant la pensée demeure aussi sérieuse, la réprobation causée par le mal toujours bien vive. La personne du Messie n'apparaît sans doute pas très distinctement dans le livre de Sophonie. Toutefois, celui-ci nous ouvre des échappées sur l'avenir messianique et les scènes finales.

Sophonie, — en hébreu Tsephania, l'Eternel protège, — était de race royale, le descendant d'Ezéchias. C'est ce que nous apprenons en lisant le premier verset de son livre. Il était le contemporain de Josias. Après les règnes de Manassé et d'Amon son fils, où l'impiété avait dominé, s'était levé, comme une aurore, le règne de Josias. C'est la dernière époque brillante de l'histoire de Juda. Josias monte sur le trône à huit ans ; à seize ans, il cherche

l'Eternel ; à vingt ans, il entreprend une réforme religieuse ; à vingt-six ans, il ordonne la réparation du temple. C'est pendant les travaux de cette restauration que fut découvert un exemplaire oublié de la loi. Ce roi, selon le cœur de Dieu, périt pourtant à la bataille de Meguido en voulant barrer la route au Pharaon Néchao. Averti par le Pharaon que celui-ci n'en voulait nullement à ses états, Josias avait persisté à l'attaquer. Sa tragique fin est un exemple des périls que leur imprudence fait courir même aux serviteurs de Dieu. Après cela, comme sa réforme ne pouvait réussir, que Juda restait volontairement dans les errements qui le rendaient mûr pour le châtiment, Dieu se sert de cette imprudence de Josias pour lui épargner la vue de l'agonie de son peuple, pour le retirer avant qu'ait commencé l'irréparable décadence.

Sophonie, avec Jérémie, seconde Josias dans sa tentative de réforme. Cependant, il en sent l'inutilité pour la majorité des Israélites. Il dénonce, en effet, le châtiment de Juda qui est déjà arrêté ; il exhorte ses auditeurs à la repentance, afin qu'ils soient mis à couvert au jour de la colère de l'Eternel. Ayant ainsi, à l'instar de ses prédécesseurs, prophétisé le jugement des peuples ennemis de Juda, il termine par une magnifique promesse, dont l'objet sera la restauration du peuple de Dieu.

Avant cette finale, nous avons à mentionner trois fugitives indications de Sophonie, sur l'avenir des nations païennes. En premier lieu, le prophète voit

dans les temps futurs la Philistie incorporée à Israël :

> Ces côtes seront pour les restes de la maison de Juda ;
> C'est là qu'ils paîtront ;
> Ils reposeront le soir dans les maisons d'Ascalon ;
> Car l'Eternel, leur Dieu, ne les oubliera pas,
> Et il ramènera leurs captifs [1].

Lors de son rétablissement final en Palestine, Israël occuperait-il l'ancien pays des Philistins ? La déclaration de Sophonie le donne à penser. Mais l'accomplissement spirituel est à attendre en premier lieu. Il se produira par la conversion à Jéhovah des descendants des Philistins demeurés dans le pays [2].

Sophonie prédit à Moab un sort analogue. C'est contre Moab qu'est dirigé, d'après le contexte, le premier vers du fragment ci-après :

> L'Eternel sera terrible contre eux,
> Car il anéantira tous les dieux de la terre ;
> Et chacun se prosternera devant lui dans son pays,
> Dans toutes les îles des nations [3].

Les derniers vers nous ont transportés dans un temps où non seulement Moab, mais tous les peuples païens serviront Jéhovah.

Les Ethiopiens, l'Assyrie sont menacés aussi bien que Moab et les Philistins. Enfin le prophète montre à nouveau, au commencement du chapitre 3e, le jugement qui s'abattra sur Jérusalem, et s'écrie :

[1] Soph. 2 : 7. — [2] Cf. Ps. 87 : 4. — [3] Soph. 2 : 11.

Attendez-moi donc, dit l'Eternel,
Au jour où je me lèverai pour le butin !
Car j'ai résolu de rassembler les nations,
De rassembler les royaumes,
Pour répandre sur eux ma fureur,
Toute l'ardeur de ma colère ;
Car par le feu de ma jalousie tout le pays sera consumé [1].

Nous reconnaissons ici cette journée de l'Eternel, mainte fois décrite par les prophètes, qu'annonçait l'apparition de Dieu dans l'écrit d'Habakuk, sur laquelle se fermait déjà par ses déclarations menaçantes la prophétie d'Esaïe [2]. C'est cette journée qui purifiera les nations et déterminera leur entrée dans l'alliance de Jéhovah.

Les versets suivants inaugurent la splendide finale de Sophonie, que nous regrettons d'abréger un peu. Ils nous révèlent d'abord les conséquences de la journée de l'Eternel :

Alors je donnerai aux peuples des lèvres pures,
Afin qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel,
Pour le servir d'un commun accord [3].

Et, s'adressant à Juda, le prophète continue :

Je laisserai au milieu de toi un peuple humble et petit,
Qui trouvera son refuge dans le nom de l'Eternel.
. . . . . .
Pousse des cris de joie, fille de Sion !
Pousse des cris d'allégresse, Israël !
Réjouis-toi et triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem !
L'Eternel a détourné tes châtiments,
Il a éloigné ton ennemi.
. . . . . .

[1] Soph. 3 : 8. — [2] Cf. Apoc. 19 : 17-19. — [3] Soph. 3 : 9.

En ce jour-là, on dira à Jérusalem : Ne crains rien !
Sion, que tes mains ne s'affaiblissent pas !
L'Eternel, ton Dieu, est au milieu de toi, comme un héros qui sauve ;
Il fera de toi sa plus grande joie ;
Il gardera le silence dans son amour ;
Il aura pour toi des transports d'allégresse.
Je rassemblerai ceux qui sont dans la tristesse, loin des fêtes solennelles,
. . . . . .
En ce temps-là, je vous ramènerai ;
En ce temps-là, je vous rassemblerai ;
Car je ferai de vous un sujet de gloire et de louange
Parmi tous les peuples de la terre,
Quand je ramènerai vos captifs sous vos yeux,
Dit l'Eternel [1].

A la suite des catastrophes qui s'appesantiront sur lui, Juda cessera donc de se confier en lui-même, mais se tournera de tout son cœur vers Dieu. Et Dieu bénira alors les restes de son peuple, de telle sorte qu'ils se livreront à l'allégresse. Le plus grand bienfait de Dieu sera sa présence au milieu des siens comme Roi, comme Héros, comme Sauveur. Dans la profondeur de son amour, il se taira, ce qui veut dire qu'il agira au lieu de parler. Il n'y aura plus d'exilés. Et Israël sera le sujet des louanges de la terre. Admirable tableau, ayant commencé de se réaliser par la venue de Christ, par la joie qu'elle a causée aux Israélites qui ont cru ! Ce qui s'est accompli alors, dans les cœurs, de l'Evangile, n'est-il pas une garantie pour la réalisation, dans les jours du millénaire, de ce qui reste encore à accomplir :

[1] Soph. 3 : 12-20.

je veux parler de la gloire promise à Jérusalem et qui resplendira à tous les yeux.

Certes, le prophète capable de s'exprimer ainsi sur l'avenir des peuples païens, sur celui de son peuple, avait plus que le don de l'indignation et de la répréhension. Sophonie a été, lui aussi, l'un des témoins ayant contemplé d'avance l'étroite solidarité qui unit les destinées de l'humanité à celles d'Israël. Il a entrevu surtout la paix grandiose dans laquelle ces deux histoires s'achèveront.

Mais Nahum, Habakuk, Sophonie, tout en annonçant l'Evangile, par l'élévation de leurs pensées, ont ce trait commun qu'ils ne font point passer et repasser devant nous la figure de Christ. C'est à peine si l'on trouve une allusion à celle-ci dans le second des trois prophètes.

L'Esprit souffle avec plus ou moins de force, selon qu'il lui plaît. Après la vive lumière projetée par Esaïe sur la personne du Messie, il était peut-être conforme au cours ordinaire des choses, aux lois de la Providence, que cette image rentrât quelque peu dans l'ombre. A un temps de vive création succède un temps d'activité moins grande. Le second permet à l'attention de se reposer, il aide à apprécier le premier. Il excite aussi l'attente à l'égard de l'avenir et prépare parfois celui-ci. Quand la voix prophétique, qui a faibli, se relèvera en de derniers efforts, elle montera de nouveau bien haut.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS . . . . . 5.

CHAPITRE PREMIER

L'avénement de la grande prophétie.

L'évolution du prophétisme . . . . . 9.
Michée. . . . . 15.

CHAPITRE II

Esaïe.

Première partie . . . . . 52.
Seconde partie . . . . . 128.

CHAPITRE III

Autres prophètes de la période assyrienne.

Nahum . . . . . 225.
Habakuk . . . . . 228.
Sophonie . . . . . 233.

BS648.5 .G49 v.3
Les esperances messianiques d'Israel.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00054 3522